

SAS [049] – Naufrage aux Seychelles

Gérard de Villiers

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM



NAUFRAGE AUX SEYCHELLES

par GERARD DE VILLIERS

SAS 49



NAUFRAGE AUX SEYCHELLES

par GERARD DE VILLIERS

GÉRARD DE VILLIERS

S.A.S.-49

Naufrage
aux Seychelles

CHAPITRE PREMIER

— Regardez, là-bas devant, il y a des oiseaux qui « travaillent ». Ça doit être bon... cria Jan Stuck.

Oswald Barclay fit la moue.

— Ils sont bas, ça doit être des petites bonites. Mais on peut toujours aller voir.

Oswald Barclay tourna la barre à gauche et le cabin-cruiser obliqua vers l'ouest. À un mile environ, un vol de plusieurs dizaines d'oiseaux tournait à basse altitude au-dessus de l'océan Indien, signalant la présence de poissons en surface. La mer scintillait sous le soleil brûlant. *L'Aquabelle* se trouvait à mi-chemin entre l'île de Mahé, capitale des Seychelles et, Silhouette, dans le même archipel, au nord-ouest. Il n'y avait pas un souffle de vent. Un temps idéal pour la pêche au gros.

Jan Stuck dégringola l'échelle reliant la dunette à la plage arrière et s'installa dans le gros siège central qui, surélevé et vissé au pont, ressemblait à un fauteuil de dentiste. Surveillant les quatre lignes à la traîne derrière le bateau, parfois, il apercevait la tache de couleur d'un des appâts rebondissant dans les vagues. Le Hollandais se retourna vers sa femme et celle du Britannique, en train de préparer le déjeuner dans la minuscule cuisine et cria :

— Si c'est un marlin⁽¹⁾ c'est vous qui le tirez...

Elles se récrièrent en riant. Le marlin réclamait une force et une adresse qu'elles n'avaient pas. Déjà, pour sortir un thon de trente kilos, il fallait parfois lutter plus d'une heure. Juliana Stuck et Jeanne Barclay se ressemblaient vaguement : grandes, blondes, un peu sèches, sportives et heureuses de vivre. Presque tous les week-ends les deux couples partaient ainsi à la pêche, couchant dans le bateau ou dans les bungalows de Bird Island à 30 miles au nord.

Jan Stuck essayait de vendre des équipements téléphoniques à la jeune République des Seychelles, indépendante depuis le 28 juin 1976. En train de virer discrètement à la Démocratie Populaire, sous la férule du SPUP, le Seychelles People United Party, à la suite de l'éviction du président James Mancham qui se morfondait depuis à Londres. Quant à Oswald Barclay, de sa résidence de l'Anse aux Pins, il veillait aux intérêts des derniers ressortissants de Sa Très Gracieuse Majesté la Reine, surveillant avec une discrétion parfois pataude les

agissements des Français. Les Anglais payaient 40 % du budget seychellois – y compris une somptueuse Rolls grise pour l'ambassadeur du minuscule État – et considéraient les Seychelles comme une chasse gardée de la Reine. Or, le nouveau président, non seulement semblait de gauche, mais en plus pro-français. Dieu merci, il était quand même blanc, comme les deux autres membres du triumvirat.

Heureusement qu'il y avait la pêche pour se détendre !

Les oiseaux se rapprochaient. Oswald Barclay modifia la course du bateau, de façon à zigzaguer dans la zone patrouillée par eux.

Jan Stuck bâilla voluptueusement. C'était vraiment une journée superbe. La brise du sud-est diluait la chaleur lourde et humide qui vous prenait à la gorge dès qu'on revenait à terre. Le climat était d'une exubérante tiédeur presque toute l'année, la mousson arrivant sur l'archipel, épuisée par son passage aux Indes. En novembre, il n'y avait presque plus de vent et pas encore de pluie. Une dorade fraîchement pêchée, enfermée dans une caisse en bois accotée à la cabine donna un furieux coup de queue, provoquant un bruit sourd. Juliana Stuck poussa un petit cri effrayé. Maintenant, les oiseaux noirs – des sternes – étaient au-dessus d'eux.

— À quelle heure voulez-vous déjeuner ? cria la Hollandaise.

— Pas tout de suite, grommela Jan Stuck.

Depuis le matin, ils n'avaient pêché que quelques bonites à la chair trop ferme, deux thons et une dorade.

— On n'a pas un seul *sailfish*, remarqua Oswald Barclay. Il paraît que les Nord-Coréens ont ratissé tout avec de longues lignes. Trente tonnes. Avec ce qui se perd, ça fait à peine 8 % de ce qu'ils ont ferré. Pas étonnant...

Zzzzzzz... Le bruissement aigu du moulinet dévidant son nylon fit sursauter tout le monde.

— Ça y est ! cria Oswald Barclay du haut du flying deck⁽²⁾, réduisant aussitôt les moteurs. Les deux femmes se précipitèrent sur l'échelle, prudentes, afin d'assister d'en haut à la lutte. Jan Stuck sauta de son fauteuil et empoigna la canne extérieure gauche qui continuait à se dévider. Il mit le frein au moulinet et alla se rasseoir dans le grand fauteuil blanc, bloquant l'extrémité de la canne dans l'embout prévu à cet effet, entre ses jambes. Il accomplit toute la manœuvre à grand-peine, tant la pression sur le nylon était forte. La canne elle-même semblait prête à se rompre !

— Ralentis, cria-t-il, c'est un costaud.

Jane Barclay claqua des mains avec excitation.

— C'est peut-être un marlin.

— Ça m'étonnerait, fit son mari. On l'aurait vu sauter. C'est plutôt un thon ou un *wouahou*.

Le Hollandais, calé dans son siège, appuya ses pieds sur le repose-

pied et ramena doucement sa canne vers le haut, moulinant en même temps. Le fil de nylon plongeait dans la mer à une centaine de mètres du cabin-cruiser. Les oiseaux continuaient à tourner au-dessus d'eux avec des cris aigus. Des mouettes, des frégates, des sternes.

Avec la régularité d'un métronome, le Hollandais courbant sa canne vers le bas, la remontait, moulinait, gardant toujours le nylon bien tendu.

Il était déjà en sueur. Il coinça pendant quelques secondes la canne contre le plat-bord, ce qu'on ne doit jamais faire, pour laisser sa main gauche se reposer. Son poisson ne se débattait pas, mais tirait de tout son poids sur la ligne.

— Ça doit être un gros thon ou un requin, cria Oswald Barclay.

Comme les requins, les thons se laissaient traîner.

— Juliana, apporte-moi une bière, cria Stuck.

Juliana redescendit l'échelle en hâte. Jane Barclay de grosses jumelles vissées aux yeux scrutait la mer. Ils s'étaient rapprochés de Silhouette.

— Je le vois, cria-t-elle soudain. On dirait un requin !

Elle tendit le bras vers une tache sombre au ras des vagues.

— Dommage que ce ne soit pas un *wouahou*, remarqua Oswald Barclay.

À la résistance du nylon, cela ne pouvait être qu'un gros poisson. Jan Stuck penchait pour un thon. Il allait plonger à mort en voyant le bateau, avant de tourner dans le sens inverse des aiguilles d'une montre, signe infaillible de l'agonie...

Mais le Hollandais guettait le moment où il allait plonger comme un dard pour tenter de rompre le nylon. Les daurades, elles, effectuaient des furieuses cabrioles hors de l'eau pour décrocher l'hameçon.

Par précaution, Jan Stuck desserra un peu le frein du moulinet, afin d'éviter que le nylon ne se rompe lorsque le thon prendrait son démarrage foudroyant... En attendant il enroulait patiemment le fil, la chemise collée au dos par la sueur. Il but avidement au goulot la bière que sa femme venait de lui apporter.

On n'entendait plus que le crissement du moulinet et le ronflement assourdi des deux moteurs. Seuls, quelques oiseaux continuaient à suivre le bateau. Les autres s'étaient dispersés.

Inexorablement, la distance entre le bateau et le poisson diminuait. Il se laissait toujours traîner, sans chercher à lutter. Par moment, on apercevait sa masse sombre tout près de la surface. Oswald Barclay, laissant les commandes à sa femme, descendit, prépara la gaffe et le maillet de bois utilisé pour assommer les poissons.

Les dents serrées, Jan Stuck continuait à enrouler son nylon. Tous

les muscles tendus, lentement. Puis, courbette rapide, en moulinant le plus vite possible. Ses yeux le piquaient. La sueur.

— Tu le vois ? demanda-t-il à l'Anglais.

— Vaguement, répondit-il, une main en visière devant les yeux. On dirait un requin-baleine. C'est peut-être celui qu'on a vu l'autre jour.

Le bateau avait tourné et l'arrière était maintenant face au soleil qui transformait la mer en un tapis scintillant et éblouissant.

— Heureusement, que c'est la ligne de 80 livres, remarqua le Hollandais.

Maintenant le gros poisson n'était plus qu'à une vingtaine de mètres. Jan Stuck fronça les sourcils et tira sur la canne, la levant très haut. Aucune réaction. Le thon aurait dû plonger en zigzag. Oswald avait raison. C'était un requin. En dépit de leur férocité, ils ne luttaient presque pas.

— On dirait qu'il ne veut pas se défendre, cria-t-il.

Maintenant, il moulinait aussi vite qu'il le pouvait, les reins en compote, la sueur dans les yeux. Sa femme vint tendrement lui essuyer le visage. Sur le bras gauche de Jan Stuck, on distinguait encore le numéro tatoué à l'encre indélébile bleue du camp de concentration de Auschwitz. Deux ans et trois mois qui lui avaient donné un appétit inassouvi pour les grands espaces, la mer en particulier. Plus de trente ans après, il n'avait pas oublié. Subitement, il eut honte de tirer ce poisson innocent hors de l'eau. Mais l'instinct du chasseur était le plus fort... Il éprouvait une sensation bizarre dans sa canne. Certes, le nylon était toujours tendu mais c'était trop facile. Même les requins ne se laissent pas tirer de bonne grâce à l'abattoir.

— Merde ! s'exclama-t-il, il a dû se faire bouffer par un autre requin !

Il arrivait souvent qu'un requin attiré par le sang dévore le poisson remorqué, incapable de fuir. Dans ces cas-là, on ne ramenait parfois qu'une tête et un bout de corps tranché comme au rasoir.

Il aperçut une forme sombre dans le scintillement de la houle, à une quinzaine de mètres. On n'allait pas tarder à être fixé.

— Prends la gaffe, dit-il à Oswald Barclay.

Puis, il se concentra sur le moulinet, un peu déçu, frustré de la lutte qu'il anticipait. Ces requins, c'était la plaie. Attirés par les poissons vivants sur les hauts-fonds, ils pullulaient autour des îles. Oswald Barclay se pencha par-dessus bord tenant la gaffe terminée par un crochet aigu en acier.

— Stop ! cria-t-il à sa femme.

Il resta le torse penché à l'extérieur, regardant la forme sombre se rapprocher, tirée par le nylon. Soudain il poussa une exclamation d'une voix blanche :

— *Oh ! My God !*

Au son de sa voix, Jan Stuck réalisa qu'il y avait quelque chose d'anormal. Sans lâcher sa canne, il se pencha en avant au maximum, afin d'apercevoir le poisson qui se trouvait maintenant tout près de l'arrière du bateau.

Ce qu'il vit lui serra l'estomac. Il se laissa retomber en arrière dans son siège, la bouche ouverte, sans pouvoir parler. Essayant d'effacer la vision d'horreur qui venait de s'imprimer sur sa rétine.

Un crâne blanc, dépecé, avec juste une petite plaque de cheveux noirs. Un visage privé de chairs, toutes les parties tendres arrachées par les oiseaux. Des trous à la place des yeux.

Derrière lui, sa femme poussa un cri strident et étouffé à la fois.

Les moteurs stoppés, on entendait encore mieux le floc-floc des vagues contre la coque du cabin-cruiser. Les deux couples penchés au-dessus du tableau arrière de *l'Aquabelle*, contemplaient leur prise, horrifiés. Les vagues imprimaient au cadavre un mouvement saccadé. Il flottait sur le dos, comme une outre pleine.

La clavicule gauche était à nu. Le corps semblait enduit d'une pellicule gélatineuse et verdâtre, comme la bave d'un monstre marin, y compris les lambeaux de vêtements qui y adhéraient encore.

Une mouette poussa un cri aigu et s'éloigna. Jan Stuck ne pouvait détacher ses yeux de la vision d'horreur.

Ce qui avait été un homme.

Tout le bas du corps manquait. Les requins et les barracudas. Ils avaient dévoré les jambes jusqu'au pubis... Jane Barclay se détourna et vomit, les mains crispées sur la lisse. Le cadavre fut agité d'une petite secousse. Un petit barracuda venait sournoisement de lui arracher un morceau de chair dans ce qui avait été la hanche... Jan Stuck poussa une exclamation de dégoût.

— Il faut le remonter !

— On ne pourrait pas le remorquer jusqu'à Mahé ? suggéra Juliana d'une voix mal assurée.

Le Hollandais secoua la tête.

— Les requins auront le temps de le bouffer entièrement. Il n'y a qu'à le hisser par le mât de charge...

Personne ne répondit. Oswald Barclay contemplait fixement une boule blanche se détachant des collines découpées de Mahé. De loin, on aurait dit une gigantesque balle de golf posée sur la montagne de la Misère. Ce n'était que le « Satellite Tracking Station » de l'US Air Force.

Le Hollandais prit la gaffe et d'un geste précis crocha la pointe

d'acier dans la clavicule dénudée du mort. À côté de l'hameçon. L'appât rouge en plastique ressemblait à une décoration posée sur l'épaule du cadavre. Avec précaution, le Hollandais ramena le corps le long de la coque. Oswald Barclay s'affairait autour du mât de charge. Un cordage pendait déjà au ras des vagues. Jan Stuck fit passer le corps dessus, pesant sur la gaffe.

Une vision rapide passa devant ses yeux. Il se trouvait ramené trente ans en arrière. Lorsqu'il charriait les cadavres au Sonderkommando⁽³⁾. Le seul moyen de survivre dans un camp, grâce aux rations doubles... S'accrochant à la gaffe, il commença à hisser lentement le mort hors de l'eau, pour que le cordage trouve un point d'appui.

Aussitôt une odeur pestilentielle balaya le pont arrière. Les deux femmes battirent en retraite et le Hollandais sentit que le corps risquait de lui échapper. Il se tourna vers l'Anglais.

— Va chercher un second cordage. On va le glisser dessous avec l'autre gaffe. Sinon, on n'y arrivera jamais.

Oswald Barclay avala sa salive difficilement. Son métier ne l'avait encore jamais mis en présence d'un mort. Il retenait de toutes ses forces une nausée.

— Crois-tu que ce soit vraiment nécessaire ? demanda-t-il timidement. Nous ne sommes pas si éloignés de Mahé.

L'idée de monter à bord de son bateau ce noyé mutilé lui soulevait le cœur. Une légère houle agita la mer et le mort eut l'air de faire une petite courbette... Horrible. Les yeux du Hollandais se glacèrent imperceptiblement.

— Il y a un cordage dans la cabine avant, répéta-t-il. Dépêche-toi, c'est lourd.

Il se força à regarder la masse verdâtre, le visage méconnaissable, gonflé comme un ballon de football, les orbites vides, le rictus des dents découvertes par les lèvres absentes, dévorées par les oiseaux. Le bas du tronc n'était qu'un magma informe et gluant. Oswald Barclay se faufila le long de la lisse. Avec le cordage, il le noua à l'extrémité de la seconde gaffe, et parvint d'un air dégoûté à le glisser sous le corps que Jan Stuck fit pivoter à l'aide de la première gaffe. Le bateau arrêté, la chaleur était encore plus suffocante. Les deux hommes s'affairaient en silence. Le nœud coulant serré, ils se mirent à le hâler sur le mât de charge. Seul, l'hameçon était encore accroché à la clavicule. Les deux femmes s'étaient réfugiées sur le flying deck. Tétanisées d'horreur.

L'odeur abominable commençait à envahir tout le cabin-cruiser. Tout à coup, le Britannique vomit à longs jets, il était blanc comme un linge, maudissant intérieurement son compagnon. D'un ultime effort, ils firent pivoter le mât de charge, le corps suspendu assez haut pour

passer au-dessus de la lisse. Puis, lentement Jan Stuck fit redescendre le mort jusqu'à ce qu'il s'affale sur le pont arrière. La houle lui imprimait de petits mouvements de balancier, comme si elle le berçait. Les bras étaient à demi repliés, comme s'il voulait se défendre contre le traitement qu'on lui faisait subir.

Courageusement, le Hollandais se pencha et décrocha l'hameçon de la clavicule. Il en ressentit presque un soulagement physique. Oswald Barclay s'était rué dans le carré. Il fouilla dans le bar, prit la bouteille de cognac Gaston de Lagrange en réserve pour célébrer les grosses prises et en but une large rasade.

Un peu ragaillardi, il regagna le flying deck et le vent de la vitesse chassa en partie l'odeur. Jan Stuck alla prendre une bâche dans la cabine et la jeta sur le corps. Sans un mot, il commença à remonter les trois autres lignes. Les deux femmes s'étaient installées à l'avant du flying deck, d'où elles ne voyaient rien. Le déjeuner était prêt, mais personne ne pensait plus à manger. Le cabin-cruiser vira de 180° et prit la direction de Mahé.

Jan Stuck se sentait en paix avec lui-même. Même si les autorités pointilleuses de la nouvelle administration seychelloise les accablaient de tracasseries. Lourdemment, il monta l'échelle et se laissa aller sur la banquette en skaï blanc du flying deck, le visage dans le vent.

Il prit une cigarette dans le paquet de Rothmans qui traînait et l'alluma. Puis il observa le profil du Britannique à la barre.

— Je sais ce que vous pensez, dit-il. Mais voyez-vous, dans le camp, j'ai vu trop de cadavres traités comme des charognes. Je ne sais pas qui est ce mort. Mais on ne pouvait pas le laisser dans l'eau.

La pomme d'Adam de l'Anglais montait et descendait. Il n'était pas encore remis.

— Je comprends, dit-il d'une voix qui disait le contraire.

Il poussa les manettes des diesels pour passer à 1 400 tours. Il avait hâte d'être arrivé.

— Mais d'où ce mort peut-il venir ? demanda Jane Barclay.

L'Aquabelle longeait la côte ouest de Mahé. Il fallait encore contourner la pointe nord de l'île avant d'arriver au yacht-club. Une demi-heure de mer environ. Personne n'avait mangé. Une petite houle s'était levée et de gros cumulus blancs cachaient le soleil.

— Il y a eu un naufrage, dit Oswald Barclay, la semaine dernière. Un cargo qui s'était arrêté à Victoria pour effectuer une réparation. Il est reparti de nuit, sans pilote et a coulé, au nord de Denis. On dit qu'il s'est éventré sur un récif de corail non signalé.

— Il y a eu des survivants ? demanda Jan Stuck.

— Je crois, dit le Britannique. Pas beaucoup. D'après les Seychellois, il a coulé très vite. Au nord de Denis, à part les hauts-fonds, on arrive tout de suite à des profondeurs de plusieurs centaines de mètres.

« En plus, c'était un des derniers coups de vent de la saison. Il y avait beaucoup de houle.

— Pauvres gens ! soupira Juliana. C'est incroyable. Cela paraît si solide un bateau...

Jan Stuck secoua la tête.

— Les coraux vous déchirent une coque d'acier comme du papier. Les Seychellois ont capté des SOS mais ils ne pouvaient rien faire. La vedette de la police maritime est à peine plus grande que le Zodiac qu'elle a sur le pont. Et, dès qu'il y a trois vagues, elle ne sort plus...

Perdues au beau milieu de l'océan Indien à 4° au-dessous de l'Équateur, les quatre-vingt-douze îles de l'archipel des Seychelles étaient isolées de tout, à 2 600 kilomètres de l'Inde et 2 000 de l'Afrique, dans une immensité sillonnée par les pétroliers venant du golfe Persique. Une centaine d'îles, 79 000 habitants, du soleil toute l'année.

— Mais il y a des cartes ? remarqua Jane Barclay.

Son mari secoua la tête.

— Les cartes de l'archipel sont plutôt approximatives. Ils ont dû se planter sur un récif pas signalé. Souvenez-vous, le mois dernier, on a cherché un sec qui se trouvait sur la carte à l'est de Bird Island et on ne l'a jamais trouvé...

Les collines granitiques uniques au monde, couvertes de végétation luxuriante étaient toutes proches maintenant. L'*Aquabelle* longeait la baie de Beauvallon.

Jan Stuck se pencha vers l'arrière, surveillant machinalement le cadavre. Il fronça les sourcils. La bâche avait glissé à cause des trépidations du moteur et le corps était presque entièrement découvert. Si les femmes voyaient cela, elles risquaient de piquer une crise de nerfs.

Sans mot dire, il se leva et glissa le long de l'échelle. Les bras repliés du noyé se dressaient toujours vers le ciel, en une muette supplication. Soudain Jan Stuck aperçut quelque chose que la position du corps lui avait caché jusque-là. Deux chiffres à l'encre bleue, comme les siens, sur un lambeau de chair adhérent encore au bras du mort. Un ancien déporté.

Le Hollandais examina le membre avec plus d'attention et autre chose lui sauta aux yeux. Il s'accroupit près du cadavre. Avec précaution, il saisit sa main droite, scrutant les doigts d'où la chair avait été arrachée par les mouettes. Il ne restait que quelques plaques verdâtres autour des os blancs. Mais ce qu'il aperçut était encore plus

horrible.

Retenant sa respiration, à cause de l'abominable odeur, le Hollandais se pencha vers l'autre main. Encore incrédule. Il ne sentait plus l'odeur immonde, il n'était plus dégoûté. Pendant plusieurs secondes, il resta penché sur les mains décharnées et verdâtres, puis se redressa, le regard vide, comme absent.

D'un geste mécanique, il rabattit la bâche sur le corps. À cause des bras dressés, cela avait la forme d'une tente.

Ce mort portait un message muet et il s'en était fallu de peu qu'il ne soit jamais capté. Si l'hameçon de la ligne n° 3 était passé quelques centimètres plus loin, il serait encore en train de dériver entre deux eaux, dévoré peu à peu par les oiseaux et les poissons.

Et il fallait justement que ce soit Jan Stuck qui l'ait péché... La providence avait d'étranges caprices. Le Hollandais s'installa dans le siège de pêche, regardant la côte qui s'approchait.

Un avion passa au-dessus d'eux. Le vieux « 707 » des Somali Airlines qui amenait tous les dimanches les Italiens de Mogadiscio.

Il jeta un coup d'œil presque affectueux à la bâche. L'odeur de gas-oil avait chassé celle de la mort. De toute façon ce n'était pas pire que la puanteur d'un requin. Le bateau en empestait pendant trois jours de suite.

Sa femme se pencha en haut de l'échelle.

— Tu ne remontes pas ?

— Si, si, fit le Hollandais.

Il s'arracha du fauteuil et s'engagea sur l'échelle, ne pouvant chasser de ses yeux ce qu'il avait vu.

Le mort n'avait plus aucun ongle à aucune des deux mains.

Ni les requins les plus féroces ni les mouettes les plus affamées n'arrachaient les ongles des cadavres.

CHAPITRE II

Un projecteur accroché à un cocotier brillait au milieu de la pelouse du *Fisherman's Cove* comme un gros œil vert. Malko referma doucement la porte-fenêtre de son bungalow et s'engagea dans l'allée de pierre menant à la plage, en contrebas.

Presque tous les bungalows disposés sur trois niveaux étaient sombres. Les clients du *Fisherman's Cove* se couchaient tôt. L'air embaumait et la lune brillait découpant l'îlot rocheux échoué en face de l'hôtel. Le grand hall ouvert à tous les vents à sa gauche, était désert lui aussi. À l'extrémité sud de la plage de Beauvallon, le *Fisherman's* était le plus luxueux et le plus agréable des hôtels de Mahé.

Malko, en maillot, sauta sur la plage et s'éloigna vers la droite, là où brillaient les lumières du *Coral Sands* et du *Beauvallon-Hotel*.

Une chauve-souris le frôla et fila s'enfouir dans la cocoteraie bordant la plage. La marée était haute, rétrécissant la bande de sable. Il s'avança jusqu'au ressac, trempant ses pieds dans l'eau tiède. Chose unique à Mahé, le fond était en pente douce.

Cent mètres plus loin, avant de franchir la petite rivière qui coupait la plage, il devina un couple allongé dans l'ombre d'un *falao*, à même le sable. Depuis les consignes de moralité du nouveau gouvernement, les « sex-boys », Seychellois amateurs de fraternisation, n'avaient plus le droit aux hôtels. Le romantisme y gagnait, mais pas le confort. Les lumières de l'hôtel *Beauvallon* se trouvaient à un kilomètre environ. Malko s'arrêta et avança dans l'eau peu profonde. Quelques minutes plus tard, une silhouette se détacha de la cocoteraie et vint vers lui. Un homme en maillot, lui aussi, les cheveux en brosse avec des lunettes d'écaille. La quarantaine massive. Malko se retourna.

— Monsieur Troy ?

L'arrivant lui tendit la main avec un sourire.

— Appelez-moi Willard. Désolé d'être en retard. J'ai une crise d'amibiase carabinée actuellement et au dernier moment...

Malko sourit.

— Ce n'est rien. La température est paradisiaque... Vous êtes passé par le *Beauvallon* ?

L'Américain hocha la tête affirmativement.

— Oui, il y a tant de gens là-bas qu'on passe facilement inaperçu...

— Ça vous fait un long chemin de la Misère, remarqua Malko.

Willard Troy, chef de station de la Central Intelligence Agency à Mahé, habitait une superbe villa sur la route de la Misère, de l'autre côté de l'île, à côté de la « Satellite Tracking Station ». Officiellement Troy n'était qu'un des 120 contractants civils de l'US Air Force. Une « couverture » en pur mohair...

Malko ne se réjouissait pas de l'amibiase. Le chef de station de la CIA risquait de ne pas être d'un grand secours... Enfin, c'était la vie. Les espions aussi tombaient malades. Les deux hommes firent quelques pas dans l'eau, s'éloignant de la plage.

— Ce n'était pas imprudent de vous téléphoner ce matin ? demanda Malko.

— Non, répondit Willard Troy. Ils ne savent même pas encore ce qu'est une table d'écoute. Mais ça ne durera pas. Avec les Tanzaniens...

Malko était arrivé le matin même, par le vol d'Air France, le « 747 » qui desservait l'île Maurice et la Réunion. Ne sachant de sa mission que ce que contenait le bref mémo de la station de Vienne, son point d'attache. Il avait d'ailleurs été étonné que la CIA lui donnât signe de vie. L'heure était aux économies et les consignes demandaient aux chefs de service de faire appel le moins possible aux agents non-statutaires, comme lui.

— Où en êtes-vous ? demanda-t-il.

— Nulle part, avoua l'Américain. Sourire tordu. Il y a treize jours exactement dans la nuit du 30 octobre au 1^{er} novembre, un cargo battant pavillon libérien, le *Laconia B* a fait escale à Mahé. Venant de Durban, en Afrique du Sud, allant à Eilath, en Israël. Il est arrivé à huit heures à Victoria, s'est débrouillé pour entrer sans pilote, on se demande comment, et n'est resté que six heures. Le temps d'une réparation urgente.

— Ce soir-là, il y avait pas mal de vent et de mer. Queue de mousson. Le *Laconia B* est reparti droit au nord. Et, au nord de Denis a coulé en quelques minutes. Les Seychellois ont capté son SOS et, le lendemain, des recherches ont été entreprises pour retrouver des survivants. On n'en a trouvé qu'un. Blessé. Ils n'avaient même pas eu le temps de mettre les radeaux à la mer. Il y avait des creux de quatre mètres et les requins...

— C'était un gros bateau ?

— 14 000 tonnes, précisa l'Américain. Un *Freedom Ship*.

Ils pataugèrent en silence. Une méduse frôla la jambe de Malko et il fit un saut de côté. Il pensait aux hommes qui s'étaient débattus en pleine nuit, dans cette mer infestée de requins. Ce qui le ramena à sa

« couverture ».

Agent d'assurance de la Maritime Freight Carrier Insurance. Venu enquêter sur le naufrage.

— Comment se fait-il que la cargaison ait été assurée pour 3,7 millions de dollars ? demanda-t-il.

Il avait tout le dossier de *Laconia B* avec lui. Beau travail de la *Technical Division* de la CIA. Willard Troy inspecta la plage déserte d'un regard circulaire avant de répondre d'une voix posée :

— La « Company » s'intéressait au *Laconia B* depuis le départ. Il avait dans ses cales 200 tonnes d'oxyde d'uranium en provenance d'Afrique du Sud, réparties en 560 fûts plombés. Destinées en grand secret à l'usine israélienne de Dimona, dans le Neguev. Au cas où vous l'ignorerez et pour vous faciliter la compréhension de cette histoire, avec 200 tonnes d'uranium, on peut fabriquer environ 30 bombes nucléaires, type « Hiroshima »... Un modèle qui a fait ses preuves, ajouta l'Américain avec un rictus amer.

Ce n'étaient pas les Japonais qui le contrediraient.

— L'usine de Dimona, continua Willard Troy, est camouflée en fabrique de textile, mais, en réalité, elle est destinée à produire de la matière fissile pour engins nucléaires. Les Israéliens n'ayant pas signé le traité de désarmement atomique, personne ne sait vraiment ce qui s'y passe... La cargaison du *Laconia B* était le dernier élément dont les Israéliens avaient besoin pour se munir d'armes atomiques... Ce transfert d'oxyde d'uranium d'Afrique du Sud en Israël avait été approuvé par notre ancienne administration. Secrètement, bien entendu. Le nouveau président n'est plus d'accord. Le naufrage du *Laconia B* nous offre peut-être l'occasion de récupérer cet oxyde d'uranium.

Malko regarda les lumières de *Beauvallon*, songeur.

— D'après le rapport de la Maritime Freight Carrier Insurance, le *Laconia B* a coulé par plusieurs centaines de mètres de fond.

— Oui, fit Willard Troy. Ce n'est pas aussi simple. Il y a quelques petits « lous »...

— Par exemple ? demanda Malko.

— Le survivant d'abord. Porteur d'un passeport au nom de Dan Glowitz. Officiellement, il a quitté l'hôpital et Mahé trois jours après le naufrage. Destination : Paris et ensuite Israël. Un seul ennui, Air France n'a aucune trace de son passage et les Israéliens ne l'ont jamais revu... Par contre, il y a quatre jours, un Hollandais, honorable correspondant du Mossad⁽⁴⁾ à Mahé a repêché un cadavre qui pourrait être celui de Dan Glowitz...

— Pourquoi « pourrait » ?

Willard Troy se pencha et trempa sa main dans l'eau tiède.

— Parce que les Seychellois l'ont enterré à toute vitesse. Le mort

avait été torturé. Tous les ongles arrachés. Ce Dan Glowitz était un ancien déporté. Il avait encore un numéro tatoué sur le bras. Ce qui a attiré l'attention de l'honorable correspondant du Mossad.

— Pourquoi ne s'en était-il pas inquiété plus tôt ? remarqua Malko.

— Il était à Nairobi quand le *Laconia B* a coulé. Il est rentré, le type était déjà « officiellement » sorti de l'hôpital...

Soudain, l'eau parut plus froide à Malko. Même ici, dans ce lieu paradisiaque, ceux du monde parallèle s'entre-tuaient.

— Vous avez une explication ? demanda-t-il.

Willard Troy fit claquer sa langue.

— Une hypothèse. Celle que j'ai transmise à Washington. Certains « Services » qui s'intéressaient aussi au *Laconia B*, ont voulu en savoir plus sur le naufrage. Des Irakiens, par exemple. Eux aussi aimeraient bien avoir quelques tonnes d'oxyde d'uranium. Pas facile à trouver par les temps qui courent. Il émit une sorte de petit chuintement. Alors, ils sont venus vérifier si le *Laconia B* était vraiment par 700 mètres de fond...

— Je vois, dit Malko.

— À l'appui de cette thèse, continua doucement l'Américain, il y a la présence à Mahé, au *Cor al Sands*, d'un Irakien que nous connaissons bien. Rachid Mounir. N° 2 des services irakiens. Très proche du Front du Refus. Facile à reconnaître, c'est le sosie de Omar Sharif. Plaît beaucoup aux dames...

— Et a fait des études de manucure, compléta Malko avec une ironie amère.

Willard Troy tordit sa bouche dans un rictus muet.

— Oh, il sait faire d'autres choses aussi. Il n'y a pas un très bon dossier sur lui.

Il se tut. Pudique. Un ange passa, noir comme une chauve-souris, avec une tête de loup... C'était une véritable horde, pas un petit loup que dévoilait Troy. Malko rangeait dans son cerveau tous les éléments fournis par l'Américain. Un beau petit pot au feu d'horreurs.

— Comment les Irakiens se sont-ils branchés sur le coup ? demanda-t-il.

Willard Troy eut une moue dubitative.

— Je ne sais pas exactement. Hypothèse : les Seychellois, nouvelle manière, sont très copains avec les Tanzaniens. Les Tanzaniens vont aussi s'entraîner en Irak qui fournit des armes tchèques à tout le monde, y compris la police « parallèle » du nouveau régime.

De mieux en mieux. Pourtant quelque chose faisait tiquer Malko.

— Si le *Laconia B* gît par 700 mètres de fond, dit-il, personne ne peut le récupérer...

Willard Troy le fixa, impénétrable.

— Très juste. Mais est-ce que le *Laconia B* est par 700 mètres de fond ?

— Comment ?

— Personne ne sait exactement où il a coulé, expliqua l'Américain. Il a pu basculer dans les grands fonds ou rester accroché sur un banc de corail. La première chose est de le retrouver. Avant « l'opposition », si possible.

— Et ensuite ?

— Ensuite, la Navy a une base à Diego Garcia. Ils aviseront.

— Pourquoi n'avisent-ils pas maintenant ? demanda Malko, plein de logique...

— Parce que le *Laconia B* a coulé dans les eaux seychelloises et que le State Department tient à ce que nous gardions un *low profil*. Si les Seychellois fermaient notre station d'écoute, ce serait un foutu coup dur...

Malko réalisa qu'il s'enfonçait tout doucement dans le sable et se déplaça un peu. De loin, lui et Troy, devaient ressembler à un couple d'amoureux...

— Vous avez des « stringers »⁽⁵⁾ ici ?

— Un, fit Willard Troy. Mark. Seychellois. Quand je l'ai connu, il travaillait dans une école pour « enfants exceptionnels ». C'était l'enfer. Ici, les enfants exceptionnels, ce sont des tarés... Je l'ai pistonné. Maintenant, il travaille à l'hôpital à mi-temps. Le reste du temps, il est « sex-boy » comme disent les Seychellois. C'est-à-dire qu'il saute les touristes esseulées contre de petites compensations financières. Comme on lui met des bâtons dans les roues, il s'est reconverti dans la vente des coco-fesses⁽⁶⁾ et il n'aime pas beaucoup le nouveau gouvernement. Avant, s'il avait trois roupies pour se payer une bière, il pouvait aller draguer dans n'importe quel hôtel.

— Il va venir me faire la cour ? demanda Malko.

Willard Troy ne se dérida même pas.

— Il vous attend demain. Chez lui. Sur la route de Beauvallon à Victoria. Vous verrez une pancarte en bois « Résidence de l'ambassadeur de l'URSS ». Un sentier. Il y a quelques cases, tout près de la route. Mark habite là. Avec ses coco-fesses qu'il vend aux touristes. Personne ne prêterait attention à vous. Allez-y à partir de trois heures.

— Il a un bateau ?

— Non, précisa Troy. Mais je connais un autre type qui peut vous donner un coup de main. Un « Blanc rouillé », comme ils disent ici. Un fauché. Allez au yacht-club et demandez le *Koala*. C'est un gros cabin-cruiser de cinquante-quatre pieds. Le skipper s'appelle Brownie. Australien fou. Trafiquant. Aventurier. Il nous a sorti un agent de Madagascar il y a trois mois. Avec pas mal d'or appartenant à des

Hindous. Il est sur tous les coups foireux. Payez-le bien, il vous aidera. Connaît l'océan Indien comme sa poche. Et en plus, il est avec une pépé superbe.

— Le rêve, soupira Malko. À propos, comment vais-je me déplacer ?

— Prenez un taxi pour Victoria demain matin, dit Troy. En face du *Pirate's Arms*, il y aura une Mini-Moke rouge. Plaque 6555. Elle ressemble à toutes celles que louent les touristes, mais c'est une petite bombe avec un moteur de Cooper S. Les clefs seront sous le siège.

— Merci, dit Malko. Avec Brownie, je viens de votre part ?

— Avec précaution, accepta Willard Troy. Il ne posera pas de question. Passez-moi un coup de fil demain soir. À la maison. Si ça ne répond pas, essayez l'hôpital...

— Étant donné ce qui s'y passe, dit Malko, je ne vous le souhaite pas. Si vraiment cet Israélien a été enlevé, il a fallu des complicités locales, non ? À propos, comment est l'ambiance, ici ? Vous êtes très surveillé ?

— Pas mal. Il n'y a eu que trois morts à la Révolution, mais le président René a une frousse noire d'un contrecoup d'État. Il y a eu le couvre-feu pendant quatre mois. C'est fini maintenant. Il a fait venir sept officiers de Tanzanie pour encadrer la police et des copains du parti communiste mauricien pour créer une police politique. Heureusement, le chef de la police s'entend pas bien avec les Tanzaniens. C'est encore assez pagailleux, mais on visse un peu tous les jours. Deux semaines après le coup d'État, les Soviétiques installaient une ambassade. À l'hôtel du *Pirate's Arms*... Tellement ils étaient pressés. Maintenant, on voit pas mal de navires russes à Victoria... Civils et militaires. Les gens commencent à s'en rendre compte, mais ils sont tellement nonchalants qu'ils ne réagissent pas. Ici, on regarde surtout pousser le coco. Ce ne sont pas des foudres de guerre...

— Et l'opposition ?

— Il n'y en a pas. Le seul qui était menaçant, Ahmed Abi, a disparu sans laisser de traces, il y a trois mois. Évidemment, il y a un certain mécontentement dans la population : le nouveau régime a interdit de boire de la bière sur la route et en voiture. Avant ils se descendaient tous leurs trois canettes entre le bureau et la case et arrivaient fin saouls. Mais, avant qu'ils réagissent...

Malko regarda la plage sombre, inquiet.

— On ne vous a pas suivi ?

L'Américain secoua la tête.

— Je ne pense pas. Ils sont encore trop flemmards. Je crois que l'histoire du bateau ne les intéresse pas. Ils surveillent surtout les Anglais qu'ils soupçonnent de vouloir remettre Jimmy Mancham à la

présidence.

— Dites-moi, répéta Malko, il a fallu des complicités locales pour faire disparaître cet Israélien ?

— C'est bien ce qui m'inquiète, avoua le chef de station de la CIA. Malko prit la main tendue.

— À demain au téléphone. À propos et les Israéliens ?

Troy secoua, la tête.

— Ils sont sûrement là, mais je ne les ai pas encore localisés.

Malko le regarda s'éloigner vers le *Beauvallon* et prit le chemin du *Fisherman's*. Il fallait un sérieux effort d'imagination pour réaliser le danger dans cette ambiance. Mais il était là. Malgré lui, il se retourna plusieurs fois. La plage était pourtant déserte. Willard Troy s'était fondu dans la cocoteraie. À quelques milliers de kilomètres de là, la neige tombait sur les vieux murs de son château, à Liezen, en Autriche. Alexandra, sa fiancée, devait danser à Vienne.

Il se sentit soudain très seul.

Malko allait atteindre le *Fisherman's Cove* lorsqu'une silhouette émergea brusquement de l'ombre.

Un Noir très grand dont il distinguait à peine le visage lui barrait la route. Malko stoppa, le cœur dans la gorge. Le Noir demanda d'une voix douce :

— Ti parles français ?

— Oui, fit Malko, imprudemment.

Aussitôt l'autre tendit la main et continua d'une voix geignarde :

— N'a pas roupie, n'a pas manger.

Malko faillit éclater de rire : il avait vu le vieux mendiant sur la plage, l'air compassé, essayant de vendre aux touristes quelques vieux fruits contenus dans un carton en équilibre sur sa tête. On s'en débarrassait pour quelques roupies.

Malko lui montra son maillot.

— Je n'ai rien.

L'autre hocha la tête.

— Bonsoi'alo', bougeois^[7]. Que Bon Dieu aider moi...

Il se détourna et repartit dans son trou d'ombre.

Malko retraversa silencieusement la pelouse de l'hôtel jusqu'à la première rangée de bungalows. En passant devant celui voisin du sien, il aperçut un rai de lumière filtrant entre les rideaux de la porte-fenêtre. Automatiquement, il regarda. Dans son métier, la curiosité n'était pas un vilain défaut, mais une nécessité vitale. Aussitôt, il eut l'impression qu'on lui injectait un fluide brûlant dans ses veines.

La silhouette d'une femme agenouillée contre le pied d'un des lits

jumeaux, le visage dans les draps, les bras étendus devant elle, se devinait dans la pénombre. Un homme la tenait aux hanches, agenouillé contre sa croupe, s'éloignant et se rapprochant à gestes lents. Une scène d'un érotisme intense. Malko détourna son regard : il n'avait rien d'un voyeur. Néanmoins, troublé, il regagna sa chambre et s'y enferma. Sa Seiko-Quartz indiquait minuit et demi. Tout l'hôtel dormait. Sauf sa voisine.

Il s'allongea, pensant au cargo disparu et à l'homme kidnappé à l'hôpital et torturé.

Que lui avait-on fait avant de le jeter aux requins ? Il pensa avec émotion à l'inconnu qui avait lutté tout seul contre la souffrance, essayant de protéger son camp, sachant que la mort était au bout du tunnel. Dans le monde parallèle, il y avait rarement des prisonniers. Lorsqu'on se découvrait, c'était pour tuer. Le couple qui faisait l'amour à côté, ne connaissait pas ce genre d'angoisse.

Malko réalisa soudain qu'il n'avait pas d'armes et qu'il avait oublié de demander à Willard Troy de lui en procurer une. C'était pourtant le travail de la Station. La valise diplomatique n'était pas faite pour les chiens... Depuis la généralisation des contrôles dans les aéroports, il laissait de plus en plus son pistolet extraplat à Liezen. Pour qu'Elko Krisantem puisse faire peur aux voleurs...

Ce dernier devait être en train de lutter contre les plombiers locaux. Grâce à sa mission à New York, Malko s'était offert une chaudière de chauffage central flambant neuve. Mais, avec cette merveille ultramoderne, tous les tuyaux menaçaient d'exploser sous une pression à laquelle ils n'étaient plus habitués.

C'était une des raisons pour lesquelles Malko avait repris son baluchon de commis-voyageur en mort subite.

Direction : les Seychelles. Perle de l'océan Indien. Sans même s'en rendre compte, il bascula dans le sommeil.

Malko se réveilla en sursaut et se dressa dans l'obscurité, le cœur battant la chamade. Il lui fallut plusieurs secondes pour réaliser où il se trouvait et calmer son angoisse. Quelques années du métier de barbouze lui avaient donné un sommeil léger et des nerfs sensibles. Sa vie en avait souvent dépendu. Son subconscient déclenchait la sonnette d'alarme au moindre élément inhabituel.

Il calma les battements de son cœur, guettant le bruit qui l'avait arraché au sommeil.

Des gémissements syncopés, étouffés par la cloison, s'enflant et diminuant à un rythme remarquablement régulier. Le cri d'une femelle humaine en train de faire l'amour. Et apparemment, d'y

éprouver un plaisir certain. Il ferma les yeux, décidé à se rendormir. Le *Fisherman's Cove* était l'endroit idéal pour une lune de miel.

Les gémissements de l'inconnue continuaient, syncopés, avec de brusques plages de silence, puis recommençant dans un crescendo jusqu'à un cri aigu. D'abord amusé, puis agacé, Malko finit par en être troublé. Ces cris supposaient un tel déchaînement qu'il ne pouvait s'empêcher de mettre des images sur les sons.

Des images qu'il n'avait aucun mal à deviner.

Dix minutes plus tard, il se leva. Sa mission aux Seychelles commençait bien ! Si cela devait être comme cela toutes les nuits, il allait changer de chambre. Il avait autre chose à faire qu'à draguer une vacancière esseulée pour se changer les idées.

Les bruits et les soupirs se prolongeaient, révélant une riche nature. Il ne pouvait quand même pas taper sur la cloison.

Doucement, il traversa sa chambre, fit glisser la porte-fenêtre et se retrouva sur la pelouse dominant la plage. La température était délicieusement douce. L'océan Indien scintillait sous la réverbération de la lune. On entendait vaguement le bruit de la mer.

C'était idyllique. Mais pas en solitaire. Malko regrettait de ne pas avoir emmené Alexandra, sa fiancée de toujours, ou quelque autre créature de rêve. Mais ses missions lui apportaient assez de tension, sans y mêler sa vie privée. D'où il était, les gémissements de l'inconnue étaient encore plus perceptibles. Ce couple était infatigable !

Malgré lui, il guetta la montée des soupirs qui se transformèrent en gémissements, puis en grognements rauques, enfin en cris entrecoupés d'onomatopées. Deux mots revenaient sans arrêt *Zé nehedar ! Zé nehedar*. Une langue inconnue de lui. Pourtant, il en parlait huit parfaitement. Assis sur une chaise-longue, il suivit avec un intérêt qu'il essayait de maintenir détaché la montée vers le plaisir de l'inconnue. Cela s'acheva dans un grognement rauque, comme un animal qui expire. Furieux, il imaginait les corps soudés, l'odeur du plaisir, l'homme abuté dans sa partenaire, les mains crispées sur les hanches... Toute la magie de l'amour.

Le silence était retombé. Un nuage cacha la lune. Cette fois, cela paraissait bien fini... Malko prit encore l'air un moment puis regagna sa chambre. Il était curieux de voir à quoi ressemblait cette inconnue si gourmande.

Il se coucha, mais ne parvint pas à s'endormir. Pour chasser son trouble, il se mit à penser à Liezen, entre les mains fidèles de Elko Krisantem. Grâce aux subsides arrachés à la CIA, une nuée de plombiers creusaient des trous dans les murs vénérables du château afin de donner un exutoire à la nouvelle chaudière de chauffage central, offerte par l'agence de renseignements.

Au prix d'un petit chasseur bombardier.

Et les tuyaux cédaient les uns après les autres.

Un lézard bleu fila dans le soleil qui achevait de faire fondre le beurre de Malko en train de prendre son petit déjeuner sur la terrasse de plain-pied avec la pelouse. Il commença à feuilleter l'épais dossier posé sur ses genoux.

Tout ce qui concernait le *Laconia B* le cargo disparu. Officiellement, Malko : agent de la « Maritime Freight Carrier Insurance » réassurée auprès de la Llyod cherchant à établir avec précision les circonstances de la disparition du cargo, avant de payer la prime. La CIA avait très bien travaillé, lui forgeant de superbes accreditifs. En plus, cette couverture lui permettait de poser pas mal de questions... Il espérait seulement que les Seychellois ne possédaient pas encore le Who's Who des barbouzes.

Il risquait de le savoir très vite.

En attendant, il ouvrit le dossier et se pencha sur une carte de l'archipel des Seychelles. Une croix rouge avait été tracée, au nord, avec sa position.

55° 41' de longitude est.

3° 45' de latitude sud.

Lieu approximatif du naufrage, d'après l'heure du SOS et la vitesse – 13,5 nœuds – du *Laconia B*. Celle-ci avait été établie sur la base des 2 116 miles marins parcourus depuis Durban.

Mais le lieu du naufrage n'était qu'une approximation. Le *Laconia B* pouvait se trouver dans un cercle de 30 miles autour du point supposé. Cela faisait une sacrée surface à ratisser. Où le fond était presque partout de plusieurs centaines de mètres. Donc, inatteignable sans recherches coûteuses et longues.

Un grincement fit tourner la tête à Malko. La porte-fenêtre de la chambre voisine. Il posa son dossier. Il allait voir l'inconnue qui avait troublé sa nuit.

Les deux mots revinrent en une fraction de seconde dans sa mémoire : « Zé nehedar ». Ils s'effacèrent devant la somptueuse silhouette qui émergea dans le soleil, traînant la chaise-longue sur la pelouse. Une grande fille brune avec un deux-pièces orange dont l'élastique du slip s'enfonçait dans la chair un peu molle des hanches. Une poitrine épanouie, de longs cheveux noirs cascadeant sur ses épaules, juchée sur des mules qui la grandissaient encore. Malko remarqua les longs ongles rouges, rares chez les vacancières.

Il la revit pantelante sous les coups de boutoir de son amant. Il s'attendait à voir ce dernier, mais personne n'apparut. L'inconnue brune s'installa dans sa chaise longue, les yeux dissimulés derrière des

lunettes noires. Tranquillement, elle ôta son soutien-gorge et commença à enduire d'huile deux seins épanouis aux aréoles très brunes. En même temps, elle tourna la tête, croisa le regard de Malko. Elle sourit et dit alors d'une voix douce en anglais avec un accent indéfinissable :

— Bonjour, il fait un temps splendide, n'est-ce pas ?

— Superbe, approuva Malko.

Un vacancier qui descendait vers la plage faillit sortir du sentier devant le spectacle. Mahé, ce n'était pas encore St-Tropez...

Son huilage terminé, l'inconnue s'étira voluptueusement, se cambrant à décoller ses reins de la chaise-longue. Encore une à qui le climat tropical réussissait. Malko réprima de justesse une furieuse envie de balancer le dossier du *Laconia B* dans la mer. Mais le devoir l'appelait. Il se leva. Se retenant de lui demander ce que signifiait « Zé nehedar ».

Au moment où il allait rentrer dans sa chambre, l'inconnue demanda :

— Il ne vous resterait pas un peu de thé, par hasard ? J'ai demandé mon breakfast, mais il paraît que c'est trop tard...

Du thé, Malko en aurait fait sécher de ses mains, pour une créature de cette classe. Il se rua vers son plateau à peine entamé.

— Je crois qu'il m'en reste un peu, annonça-t-il d'une voix qui parvenait à ne pas trahir ses pensées.

L'inconnue s'extirpa aussitôt de sa chaise-longue, sans ôter ses lunettes, avec un sourire ravi.

— Oh, comme c'est gentil. Sans thé, je ne suis pas vraiment réveillée.

Elle vint vers Malko, la main tendue, ses seins se balançant au rythme de sa marche. Sa poignée de main était ferme, presque masculine. Une femme sûre d'elle et de son charme. Elle se laissa tomber dans un fauteuil de rotin.

— Je m'appelle Irja Inari, dit-elle, je suis Finlandaise.

— Malko Linge, je suis Autrichien...

Elle ôta ses lunettes, révélant deux yeux en amande soulignés de bistre. Elle avait vraiment beaucoup fait l'amour. Son visage n'avait aucune ride, comme si elle avait dix-huit ans, sa poitrine très forte ne tombait pas. Il voyait les muscles jouer sous la peau satinée de ses longues cuisses bronzées. Pourtant, elle avait au moins trente ans. On le sentait à une multitude de petites choses. La voix bien placée, l'assurance des gestes, du regard. Il émanait d'elle plus que du magnétisme sexuel. Une force tranquille, de l'équilibre.

Malko versa le thé.

— Vous voulez une seconde tasse ?

Elle secoua la tête.

— Quelqu'un vous attend ?

— Non, non, je suis seule. Et pas en vacances. J'effectue un reportage sur les Seychelles pour le *Sunday Times* de Londres. Complet : la politique, le folklore, le tourisme, l'économie... Ici, ce n'est pas facile d'avoir des rendez-vous, les gens sont si nonchalants. Mais je n'ai que quelques jours.

— Je vois, dit Malko. Moi aussi je travaille.

Il lui raconta l'histoire du *Laconia B*.

La Finlandaise poussa une exclamation excitée.

— Mais c'est passionnant ! Vous m'emmènerez quand vous partirez à sa recherche ? Cela pourrait faire un bon reportage... Comme ça, je pourrai rester un peu plus.

Malko réfléchissait. L'inconnu de la nuit était donc un amant de passage. Pourquoi ne pas agrémenter sa mission d'une aventure finlandaise ? Aussi tropicale que le climat...

Irja Inari soupira :

— Quelle tristesse d'aller travailler avec un temps pareil... Nous ferions mieux d'aller nous baigner... Alors, peut-être à plus tard.

— Vous ne travaillez pas la nuit, dit aussitôt Malko. Voulez-vous que nous dînions ensemble ?

La Finlandaise lissa ses longs cheveux, dégageant son visage.

— C'est une bonne idée, dit-elle, mais je ne sais pas encore si je serai libre... J'ai tant de gens à voir... Voulez-vous m'appeler vers six heures ?

— OK, promit Malko. J'espère que vous pourrez vous libérer.

Elle lui tourna le dos, lui offrant le spectacle d'une chute de reins à faire basculer en bloc dans le péché tout le Sacré Collège.

De nouveau, un flot de mauvaises pensées assaillit Malko. Il entra dans sa chambre pour s'habiller. Avant tout, récupérer un moyen de transport.

Il hésita entre une chemise bleu marine et une plus claire, mit un pantalon blanc, des lunettes dissimulant l'or de ses yeux et sortit.

Dans le parking, il aperçut la Finlandaise démarrant au volant d'une Mini-Moke. Vêtue d'un jean superbement coupé et d'une saharienne. Des appareils en bandoulière.

CHAPITRE III

Malko freina brusquement, mais faillit quand même dépasser l'embranchement. La Cooper S était vraiment une petite bombe. Il s'était amusé dans les lacets de la route sinueuse et défoncée reliant Victoria à Beauvallon. L'écriture signalant la résidence de l'ambassadeur soviétique ne payait pas de mine : une pancarte en bois avec des lettres tracées à la main maladroitement, le tout au bout d'un piquet enfoncé dans le sol... La Cooper S se mit à cahoter effroyablement sur un sentier perpendiculaire à la route, bordé de quelques cases sur pilotis perdues dans les cocotiers. Festival de tôle ondulée... Un cochon noir traversa le sentier et Malko pila presque en face d'un éventaire de fortune.

Une planche sur deux tréteaux, avec des coco-fesses alignés. Noix de coco jumelles, poussant exclusivement aux Seychelles et reproduisant à s'y méprendre la croupe et le bas-ventre d'une femme... D'un beau noir vernis.

Il se gara en face d'une case en tôle ondulée et descendit. Un petit Seychellois trapu, aux cheveux très frisés, avec des yeux enfoncés et malins, se précipita aussitôt sur lui, brandissant un coco-fesses.

— Mark ? demanda Malko à mi-voix.

Le Seychellois inclina la tête affirmativement. Des poules caquetaient autour d'eux, cela sentait mauvais. Au bout du hameau, une piste en ciment montait vers la résidence de l'ambassadeur soviétique. Une femme observait la scène d'une des cases. Lorsqu'elle croisa le regard de Malko, elle recula, fermant vivement le volet.

— Oui, c'est moi, dit le Seychellois, vous êtes l'ami de Monsieur Troy ?

— *Right*, dit Malko.

L'autre regarda autour de lui, mal à l'aise.

— Je ne veux pas rester ici, dit-il. On peut nous voir. Partons dans votre voiture. Vous me déposerez à Victoria.

Sans lâcher son coco-fesses, il s'installa dans la Mini-Moke.

Malko effectua une manœuvre dans la terre grasse et remit le cap sur la route de Beauvallon, effrayant les cochons et les poules.

— Vous habitez là ? demanda Malko, pour dire quelque chose.

Mark montra une case à l'écart.

— Oui, la bleue, là.

Comme les autres, c'était une construction de tôle ondulée peinte en bleu pastel, montée sur quatre blocs de ciment. Des poules jouaient dessous.

— Il y a longtemps que vous êtes à Mahé ? demanda Mark au moment où Malko se lançait à l'assaut des courbes menant à Victoria.

— Un jour, dit Malko.

— Vous avez appris beaucoup de choses ?

Malko sourit :

— Pas grand-chose, mais je compte sur vous.

Mark prit l'air choqué et serra plus fort son coco-fesses contre lui.

— Moi, je ne sais pas beaucoup de choses, dit-il gravement. Mais je crois que vous devez rencontrer des gens qui sont au courant.

Malko tourna la tête vers lui, si surpris qu'il faillit rater son virage.

La route descendait en lacets abrupts au milieu de la jungle, parsemée de cahutes en tôle ondulée.

— Quels gens ? demanda-t-il. M. Troy ne m'a parlé que de vous.

Le Seychellois lui jeta un regard en coin. Comme déçu, puis marmonna.

— Non, non, je ne sais pas...

Ils abordaient les derniers lacets débouchant dans Royal Street. Malko était déçu par l'aide que la CIA lui apportait. Pourtant, il avait dramatiquement besoin d'informations...

— Vous ne savez rien sur le cadavre qu'on a retrouvé en mer ? demanda-t-il. Il paraît que c'est le marin du *Laconia B* soigné à l'hôpital. Il aurait été enlevé. Vous travaillez à l'hôpital, vous devez être au courant.

Il freina pour éviter des touristes en train de discuter des carapaces de tortues chez un Hindou les vendant au poids de l'or. Mark secoua la tête énergiquement.

— Non, je ne connais pas cette histoire. Le malade est parti de l'hôpital, il a pris l'avion. Ce n'est pas le même.

Il paraissait si sûr de lui que Malko n'insista pas. Préférant explorer une autre piste.

— Il paraît que vous avez des amis dans le CID⁽⁸⁾ avança-t-il. Vous n'avez pas entendu parler d'agents étrangers venus à Mahé en liaison avec l'histoire du *Laconia B* ?

Cette fois, Mark prit l'air carrément choqué.

— Des agents étrangers ? fit-il. Il n'y a pas d'agents étrangers sur le sol national...

Son ton était tellement déclamatoire que Malko n'insista pas. La CIA lui avait envoyé un étrange allié. Côté informations, il pouvait aussi bien regarder dans une boule de cristal.

Il tourna à gauche, Royal Street se terminant en sens unique. Il

fallait contourner le marché pour rejoindre le centre de Victoria.

Comme s'il voulait se racheter, Mark se tourna vers lui, tout sourire :

— Je croyais que vous saviez où se trouvait le *Laconia*, dit-il et que vous étiez seulement venu chercher ce qu'il y avait dedans.

Malko leva les yeux au ciel :

— Si je détenais cette information, dit-il, je serais sur un navire américain en train de remonter ce fichu cargo. Mais je n'ai qu'une vague idée de l'endroit où il se trouve. Comme tout le monde...

— Ah bon ! fit le Seychellois.

— À propos dit Malko, où se trouve le yacht-club ?

Il avançait lentement vers la pendule rectangulaire-mini-réplique de Big Ben – qui se dressait à l'intersection de Victoria Street et de Statehouse Avenue, marquant le centre de la petite ville. Mélange de boutiques hindoues, de magasins modernes et de grands immeubles blancs.

— C'est là-bas, dit Mark. Vous passez devant la poste et le *Pirate's Arms*, puis vous tournez à droite dans Badamier Avenue.

— Très bien, dit Malko, où est-ce que je vous laisse ?

Mark regarda sa montre avec ostentation.

— En face de la poste.

La poste était un superbe bâtiment moderne, en face du café-hôtel *Pirate's Arms* sur la grande avenue filant vers le vieux port. La plus moderne.

— Tiens, pourquoi est-ce qu'ils arborent le drapeau russe ? demanda-t-il.

Mark sourit.

— C'est l'ambassade. Ils n'ont pas encore de local.

Le Seychellois sauta de la voiture comme s'il avait le feu aux fesses, serrant à peine la main de Malko.

— Si vous voulez me voir, dit-il, il faut demander au *Bubble Club*, le soir.

Il traversait déjà. Malko redémarra, songeur. Trois minutes plus tard, il se gara dans le parking du yacht-club, un petit bâtiment lépreux et minable au fond d'un plan d'eau délimité par deux jetées. Latanier Road menant au nouveau port et Long Pier au vieux port. Il examina le petit port, où ne se trouvaient que peu de bateaux modernes.

Une sorte de terrasse couverte avec des tables et des chaises, dominait un vieux wharf en bois. Une serveuse noire bayait aux corneilles, près du bar. Les murs étaient couverts de vieilles cartes marines.

Malko s'approcha de la serveuse.

— Vous connaissez le bateau de Brownie, le *Koala* ?

La Seychelloise fit un effort considérable de réflexion puis finit par héler en créole plusieurs Noirs qui s'affairaient mollement autour d'un bateau sur le quai d'en face, à côté d'une baraque en bois annonçant : « Marine charter ». La réponse vint directement, gueulée par un gros Seychellois tout frisé.

— Il est au vieux port, près de la caserne des pompiers.

Malko reprit sa bombe, enfila Latanier Road Avenue en sens inverse et tourna à droite dans Long Pier.

Ce qui frappa d'abord ses yeux, ce fut une paire de fesses incroyablement rondes et cambrées, moulées dans un short coupé dans un vieux blue-jean qui montait et descendait devant lui. Leur propriétaire, accroupie sur une planche suspendue à des cordages, était en train de lessiver énergiquement le tableau arrière d'un gros cabin-cruiser.

Koala, Sidney, se détachait en lettres noires sur la coque. On ne voyait personne sur le pont. Avec la chaleur ambiante, la lessiveuse devait fondre. Malko se dit que c'était du gâchis d'utiliser ainsi une croupe aussi appétissante...

— Miss, cria-t-il. Je cherche Brownie. Est-ce qu'il est là ?

La fille se releva et se retourna brusquement. La poitrine débordant d'un maillot rosâtre était aussi fabuleuse que la croupe. Une masse de cheveux roux et frisés encadrant un visage anguleux, tout en longueur, enlaidi par de grosses lunettes de myope. Dommage, sur ce corps de déesse. Elle examina Malko, indifférente.

— Il fait la sieste, dit-elle, vous voulez lui parler ?

— On m'a dit que vous chartiez ce bateau ? dit Malko, c'est exact ?

— Oui, fit la rousse. Mais il faut en parler à Brownie. Montez par la passerelle. Il est à l'intérieur.

Le *Koala* était amarré le long du quai, tenu à l'avant et à l'arrière par des cordages. Malko franchit l'étroite passerelle et se retrouva sur la plage arrière, encombrée de trois sièges de pêche.

Sans plus s'occuper de lui, la rousse plongeait son éponge dans le seau et se remit à frotter la coque avec acharnement. Le bateau était propre comme un sou neuf. Malko aperçut un barbu en slip de bain, étendu sur une couchette dans le carré, en train de lire un illustré, les doigts de pied en éventail. Entendant du bruit, il baissa son magazine. Ses cheveux étaient aussi en broussaille que sa barbe, d'où émergeait le nez pointu, contrastant avec les yeux très enfoncés.

— Brownie Cassan ?

— C'est moi, fit le barbu en se redressant.

Il était très large d'épaules, beaucoup plus petit que Malko. Son aspect négligé contrastait avec la propreté du *Koala*.

— Je cherche un bateau comme le vôtre à charter, dit Malko. On m'a parlé de vous. L'ami d'un ami, M. Troy. Vous avez effectué une croisière à Madagascar pour son compte, je crois.

Les yeux enfoncés s'éclairèrent fugitivement. Brownie Cassan fourragea dans ses cheveux noirs et bâilla.

— Ouais. Drôle de croisière... Les foutus bananias⁽⁹⁾ ont failli me mettre au trou. C'est un coin pourri là-bas. J'y retournerais pas pour tout l'or du monde.

En dépit de son dégoût apparent, Malko sentait un intérêt certain percer sous les mots désabusés. Il se hâta de rassurer son interlocuteur.

— Ce que j'attends de vous est beaucoup plus facile, affirma-t-il.

Brownie Cassan glissa ses pieds dans de vieilles sandales de toile. La semelle de la gauche bâillait. Il passa autour une ficelle déjà nouée et la mit en place.

— Venez, on va prendre une bière au yacht-club. Parce que si je demande à Rhonda...

Il enfila un T-shirt sale. Malko eut envie de lui faire remarquer qu'on ne pouvait à la fois frotter une coque et servir à boire, mais réalisa que cela ne le regardait pas. Ils montèrent sur le quai. En passant, l'Australien jeta à la rousse :

— Dès que tu as fini, tu vas chez le Shipchandler voir s'il a reçu le relais pour le sondeur. Et ramène de la glace. Un demi-pain, au moins.

Avec la Mini-Moke, ils furent au yacht-club en deux minutes, et s'installèrent sur la terrasse dominant l'eau sale. Brownie commanda d'autorité deux bières Beck's, un paquet de Rothmans et demanda :

— Vous voulez pêcher le gros ?

Malko sourit :

— Presque. Le très gros. Je suis agent d'assurances et je cherche à éclaircir les circonstances du naufrage d'un cargo qui a coulé récemment, le *Laconia B*, avant de payer les indemnités. Vous en avez entendu parler ?

Brownie Cassan fourragea dans sa barbe, rota, et dit d'un ton traînant :

— Bien sûr. Il s'est planté au nord de Denis. C'est pas le premier. Il y a trois mois, c'était un chalutier nord-coréen, du côté de Mamelles. Il aurait jamais dû naviguer de nuit sans connaître les parages. Il a dû heurter une tête de corail pas signalée sur les cartes. Il y en a plein, je passe mon temps à en rajouter sur les miennes. J'ai même faussé une hélice il y a six mois en péchant près de Bird. Mais qu'est-ce que vous voulez faire au juste ? Il a coulé, c'est fini.

— S'il a heurté un récif, dit Malko, il n'est peut-être pas en eau

profonde. La cargaison est assurée pour une somme très importante. Si nous pouvions la récupérer, nous économiserions une prime énorme.

L'Australien secoua la tête.

— Votre *Laconia*, il doit être par trois ou quatre cents mètres de fond. Après le sec, ça descend très vite. Jusqu'à 3 000 mètres...

Malko eut un sourire encourageant.

— Je vois que vous connaissez tout cela parfaitement. Ça vaut la peine de chercher un peu sur les secs. Parce que vous pourriez avoir une prime très forte si vous m'aidiez à retrouver ce cargo. Plusieurs dizaines de milliers de dollars.

L'œil de l'Australien s'alluma comme le phare d'Ouessant. Il guigna Malko par en dessous et grommela comme pour lui-même :

— Moi, je ne suis pas un chercheur de trésor. Je fais du charter : le fuel, ça coûte cher. Tout ce que vous verrez en vous baladant, c'est la mer. Le trou qu'il a fait, le *Laconia*, il s'est déjà rebouché.

Malko le rassura d'un sourire.

— Je dispose d'un budget important pour les recherches. Vous chartez à combien la journée ?

— Deux cents livres, laissa tomber l'Australien, comme s'il n'attendait que cela. Plus la nourriture et le fuel. On a une autonomie de 900 miles. J'ai des réservoirs supplémentaires 600 gallons. À 11 nœuds en croisière, ça fait du temps. On peut filer 18 nœuds, si on veut. Il y a deux cabines, une douche et c'est Rhonda qui fait la cuisine...

Au même moment, la jeune femme traversa le quai d'en face. Elle avait troqué son short contre une vieille robe de toile à fleurs toute déchirée et marchait pieds nus... Malko n'en crut pas ses yeux.

— Elle semble extrêmement efficace, remarqua-t-il. Elle s'occupe aussi des moteurs ?

— Non, fit l'Australien sans sentir l'ironie, mais elle sait tenir la barre. Elle s'emmerdait comme institutrice dans un trou près de Melbourne. Maintenant, elle a une chouette de vie.

— Et elle n'a pas le temps de s'ennuyer, compléta Malko avec une certaine perfidie.

— Ça non, approuva Brownie, il y a toujours des trucs à faire sur un bateau.

— Bien, dit Malko, je vous charte le bateau pour une semaine. Vous me le faites pour 1 200 livres ?

L'autre hésita pour la forme.

— OK, approuva-t-il, mais pas moins, tout coûte les yeux de la tête ici. Vous me donnez un dépôt ?

— Cent livres, proposa Malko. On part demain matin. Vous serez prêt ?

L'Australien fit la grimace.

— Je préférerais après-demain. Je dois remonter le sondeur et le vérifier. On risque d'en avoir besoin pour votre truc. Vous serez combien ?

— Peut-être deux, dit Malko, pensant à la Finlandaise. Puis-je visiter le *Koala* ?

Il tira de sa poche une liasse de billets de vingt livres et en compta cinq, sous l'œil ravi de Brownie Cassan.

L'Australien les empocha, laissa quand même Malko payer les Beck's et les cigarettes, et se leva :

— Sûr. Mais pour votre cargo, ne rêvez pas, vous ne verrez rien, je sais même pas où il a coulé. Personne le sait d'ailleurs.

— Ça me fera des vacances, dit Malko.

Direction le vieux port. Cette fois Malko monta sur le flying deck, inspecta les deux cabines à l'avant, la kitchenette et le carré. Une carte était posée à plat à côté d'un émetteur-radio.

Pleine d'annotations au crayon. Malko s'approcha.

— C'est là-dessus que vous situez la vraie position des secs ?

Aussitôt, l'Australien prit la carte, la roula et l'enfouit dans un tiroir.

— Oh, il y a juste deux, trois trucs, des repères quoi, rien d'important. Alors, dit-il d'un ton faussement léger, je vous attends ici, après-demain ? Vous venez ici ?

— Je viendrai, dit Malko. À propos, vous avez de l'équipement pour la plongée sous-marine ?

L'Australien hocha la tête.

— Ouais, quatre bouteilles et deux équipements complets. J'ai même un fusil, mais il est planqué parce que les « bananias » n'aiment pas ça... Mais, faut faire gaffe aux requins... Alors, après-demain, huit heures, ici.

— Parfait, dit Malko.

En arrivant près de sa voiture, il aperçut Rhonda titubant sous le poids d'un énorme pain de glace qui devait faire ses vingt kilos... Elle lui sourit :

— Alors, vous avez fait affaire ?

— Oui, dit Malko, nous nous retrouvons après-demain matin. Il fixa ses pieds nus, couverts de poussière. Vous ne portez jamais de chaussures ?

L'Australienne eut un rire confus.

— Si, mais je n'en ai plus. Ici, cela coûte un prix fou. Mais au printemps, nous irons à Mombasa, elles valent moins cher...

Elle s'éloigna, laissant Malko rêveur. Une paire de chaussures tous les six mois, Brownie la gâtait...

Il se lança dans Badamier Avenue, plutôt ragaillard. Si quelqu'un pouvait l'aider à trouver le *Laconia B* c'était Brownie Cassan qui

semblait connaître l'océan Indien comme sa poche. Mais cela coûterait une petite fortune pour le « motiver »...

Il était un peu plus de cinq heures et tout était fermé dans le centre de Victoria. Presque plus de circulation. Il lui sembla qu'un taxi s'attachait à lui. Il ne pouvait voir qui l'occupait à cause du pare-brise teinté. À tout hasard, dès qu'il eut tourné dans Royal Street, passant devant le QG de la police, charmant avec ses fenêtres encadrées de bleu pastel, il accéléra dans la pente rectiligne, lâchant facilement le taxi. Tellement, qu'il dut freiner violemment en face de l'incroyable château fort en tôle ondulée qui se dressait en haut de Royal Street – pension de famille tenue par un vieux marin – pour aborder les innombrables virages qui le séparaient de Beauvallon.

Un bus de touristes le croisa dans un hurlement de klaxon. Il continua, faisant crier ses pneus à chaque virage. La route escaladait des collines couvertes de jungle, semées de cabanes en tôle ondulée. Ce matériau est à l'architecture tropicale ce que le béton est à la ville. « La Cooper S » était vraiment une petite bombe. Bien accroché à son volant et secoué comme un prunier, il aborda le virage le plus en épingle à cheveux du parcours, dominé par un haut mur, de pierres grises.

Frein. Accélérateur. Rugissement du petit moteur. Soudain, un choc dans le pare-brise qui s'étoila avec un bruit sourd.

Malko écrasa le frein si brutalement qu'il dérapa, se mit en travers de la route et n'évita que de justesse une autre Mini-Moke qui descendait. Les mains moites, il stoppa un peu plus loin pour inspecter les dégâts.

Il y avait un trou rond dans le pare-brise, à peu près au milieu. Comme... Il se retourna, inspecta la capote arrière et sentit le désagréable fourmillement de la peur lui picoter le dessus des mains. Un trou similaire apparaissait dans la tôle. Ce n'était pas une pierre qui avait heurté son pare-brise, mais une balle. Tirée d'en haut, d'après l'angle.

Une balle qui l'avait raté d'un cheveu. Sans l'accélération foudroyante de la Mini, il était mort. On avait dû tirer du haut du mur. L'endroit était bien choisi, il était forcé de presque stopper, à cause du virage en épingle à cheveux... Machinalement, il redémarra, accéléra, le cœur battant la chamade. Il n'y avait rien de plus éprouvant pour les nerfs que ce que les Anglais appelaient un « big gun ».

Une carabine à lunette maniée par un expert. Une arme puissante qui pouvait vous tuer à 300 mètres.

Il arriva au sommet du col et redescendit sur Beauvallon, un œil collé au rétroviseur. Forçant son cerveau à assimiler une donnée nouvelle et angoissante : il était désormais en danger de mort

permanent. Sans savoir d'où venait la menace.

CHAPITRE IV

Malko passa son index sur le pare-brise étoilé, la peau agacée par les aspérités du verre brisé. La taille de l'impact donnait le calibre. Du 378 ou du 460 Weatherby Magnum, de la munition pour éléphant avec une force d'impact prodigieuse. Un tel projectile causait des dégâts irréparables dans un corps humain... En plus de la chaleur extérieure, il éprouvait une intense sensation de chaleur intérieure, comme si on lui avait injecté un dopant. Il quitta le parking et pénétra dans le grand hall ouvert à tous les vents du *Fisherman's Cove*.

Il avait envie d'alcool. Le bar au niveau inférieur était vide. Il s'installa dans un fauteuil dominant le jardin et la piscine, commanda une vodka-tonic.

On lui avait tendu une embuscade. Le tireur connaissait sa voiture et son itinéraire. À quelques minutes près. Cela signifiait une organisation et des complices. Vraisemblablement locaux... Il pensa à la voiture qui l'avait suivi. Son trouble avait été tel après l'attentat qu'il n'avait pas vérifié si elle était toujours derrière lui... On lui apporta sa vodka et il trempa voluptueusement ses lèvres dedans. La première chose à faire était de prévenir Willard Troy de ce qui s'était passé.

Il avait largement le temps avant le dîner. En dépit de ce que lui avait affirmé l'Américain, le téléphone ne lui inspirait pas confiance. Il n'y avait plus qu'à retraverser l'île.

Malko leva le pied de l'accélérateur pour laisser se dissiper le nuage bleu du diesel. Depuis le bas de la route de la Misère, il se traînait derrière un gros camion surchargé de Seychellois qui grimpait les lacets avec une sage lenteur. Le paysage était sublime : des amoncellements de rochers noirs émergeant de la végétation tropicale, des jacquiers, des hibiscus carmin, des frangipaniers, des bougainvillées au mauve éblouissant, semés de pics impressionnants dominant la baie de Victoria. Avec, hélas, de temps à autre, le chancre d'une tôle ondulée. Au gré des virages, on apercevait parfois la « balle de golf » au sommet de sa colline, comme un objet de science-fiction...

Le camion s'engagea dans une courte ligne droite et Malko en profita pour le dépasser.

Un kilomètre plus haut, il bifurqua à gauche dans la route menant à la « Satellite Tracking Station ». L'air était nettement plus frais, à cause de l'altitude.

Il franchit une première enceinte, marquant la zone sous contrôle US, puis tourna à gauche avant d'arriver à la seconde enceinte gardée par des vigiles seychellois et dominée par d'énormes réservoirs de fuel. Le sentier menant à la résidence de Willard Troy était plus défoncé qu'une rue new-yorkaise. Il déboucha sur une esplanade dominant tout l'est de Mahé avec l'aéroport dans le lointain. La maison blanche de style colonial était entourée d'une pelouse superbe. Dès que Malko sortit de la Cooper, un serviteur impeccable en tenue blanche, marcha à sa rencontre. Semblant surpris de voir un visiteur.

« Oui, M. Troy était là. Non, il ne recevait personne, parce qu'il était très malade. Il fallait le voir au bureau. »

Fermé comme le roc de Gibraltar. Malko prit un billet de cent roupies et griffonna quelques mots dessus.

— Allez lui porter ceci, dit-il et gardez-le ensuite.

Tandis que le domestique disparaissait, il avança jusqu'à la véranda vide. Le Noir réapparut, nettement plus souriant. À 13 roupies pour une livre, c'était un pourboire royal.

— Le « bougeois » vous attend, annonça-t-il avec un inimitable accent créole.

Malko se laissa mener jusqu'à une pièce climatisée. Dans l'ombre d'une lampe verte, il aperçut Willard Troy, pratiquement de la même couleur que la lampe, allongé sur un lit bas en désordre.

— Excusez-moi, fit l'Américain en lui tendant la main, ça ne s'arrange pas... Que se passe-t-il ?

Malko s'assit sur le bord du lit.

— Des choses intéressantes, dit-il. Je crois que ma couverture est trouée comme un vieux gryère.

Il relata l'attentat de la route de Beauvallon. Willard Troy l'écoutait attentivement. Ses yeux semblant s'enfoncer dans leurs orbites au fur et à mesure. Il essuya son front couvert de sueur.

— Vous avez une idée ? Est-ce que Mark a pu vous aider ?

— Je n'ai pas d'idée, avoua Malko et ce petit nabot de Mark ne m'a rien appris.

Willard Troy eut un geste de surprise.

— Nabot ! Mais il fait plus de 1 m 80...

Les deux hommes croisèrent leur regard, pensant la même chose.

— *Shit* ! explosa Troy. Je ne sais même pas où il habite. Vous comprenez bien qu'il ne tenait pas à ce que je vienne chez lui. Le seul endroit, c'est l'hôpital où il travaille tous les jours jusqu'à

15 heures 30.

— J'irai demain, dit Malko. J'espère ne rien découvrir de déplaisant...

Vœu pieux. La seule présence de l'inconnu à la place du « stringer » de la CIA signifiait pas mal d'ennuis... La case en tôle ondulée bleue indiquée par le faux Mark n'était sûrement pas le domicile du vrai.

— J'espère aussi, dit en écho Willard Troy d'une voix morne. Je voudrais bien savoir qui a remplacé Mark et comment on a eu vent de ce rendez-vous...

Ce n'était pas la peine d'aller barboter au clair de lune, pensa Malko... Il consulta discrètement sa Seiko-Quartz. Six heures et demie. Il avait juste le temps de rentrer au *Fisherman's*, de se faire beau pour dîner avec la Finlandaise. Il pensa soudain à un petit détail.

— À propos, demanda-t-il, auriez-vous un lance-pierre ou un gourdin. Enfin, n'importe quoi...

Willard Troy prit l'air embarrassé.

— J'ai demandé au TD ⁽¹⁰⁾ de vous faire parvenir quelque chose de « propre », dit-il, mais ils n'ont pas encore répondu. Ici je n'ai qu'un petit truc personnel, un « 38 » Stainless Smith et Wesson modèle 60.

Malko tendit la main.

— Donnez. Si j'attends la TD, c'est un suaire qu'il me faudra.

— Mais c'est une arme américaine, protesta Willard Troy. Avec un numéro...

— Il fallait penser à la TD avant, coupa Malko. Sinon, je reprends l'avion. J'ai horreur de jouer les pigeons d'argile. C'est un lance-missile que je devrais vous demander. Alors ?

— Il est dans le tiroir là-bas, fit l'Américain, vaincu.

Malko ouvrit le secrétaire, écarta deux bouteilles de J & B, farfouilla quelques secondes et sentit une crosse. À côté, il y avait une boîte de 50 cartouches « 38 spécial » qu'il prit également.

— J'espère ne pas avoir à m'en servir, dit-il, mais je dormirai mieux. Quand la TD vous aura envoyé une arme « propre », je vous le renverrai. Demain, je vous retrouve ici, après l'hôpital. OK ?

— OK, approuva Willard Troy. Tenez, si vous voulez de l'alcool, servez-vous. Je ne peux plus boire pendant six mois...

Des bouteilles s'alignaient sur une étagère. La panoplie complète du petit barman : Dom Pérignon, Moët et Chandon, Don Ruinait rosé, J & B, Martini Bianco, cognac, etc. Malko, poliment, ne prit que le Dom Pérignon et une bouteille de cognac Gaston de Lagrange. Au cas où il aurait à séduire la Finlandaise...

Puis, il traversa la véranda et glissa le revolver et les cartouches sous le siège, après avoir vérifié que le barillet était plein.

L'air lui parut aussitôt plus suave en descendant les lacets de la

Misère. Cette fois, personne n'était derrière lui. Les feux de quelques cargos scintillaient dans la rade de Victoria. Il se demanda comment la somptueuse Finlandaise allait s'habiller. Souci superficiel, mais on ne pouvait pas être barbouze vingt-quatre heures sur vingt-quatre.

Elle était belle à en mourir.

Malko laissa glisser son regard le long de la robe blanche en jersey moulante comme un gant. Les pointes des seins ressortaient dessinées par le tissu, comme dans un dessin hyperréaliste, les cheveux cascadaient sur les épaules bronzées. Sûrement par inadvertance, le vieux monsieur de la table voisine se mit à tourner son café avec sa cigarette. Irja adressa à Malko un sourire radieux.

— Quel endroit agréable !

Un guitariste jouait en contrebasse du restaurant. La lune brillait. Une vraie carte postale ; complétée par les grands yeux noirs en amande et le décolleté sublime.

— Vous avez eu une bonne journée ? interrogea la Finlandaise d'une voix douce.

— Excellente, affirma Malko sans rire. J'ai trouvé un bateau pour chercher mon épave. Vous êtes la bienvenue si votre reportage vous en laisse le loisir...

— Ah, soupira la jeune femme, je ne sais pas. Ils sont si lents...

Le récit de ses péripéties bureaucratiques faillit arracher des larmes à Malko. Sa détente fut imperceptiblement gâchée par un regard que jeta Irja sur la montre vers le dessert.

— Vous êtes pressée ? interrogea aussitôt Malko, pensant à l'inconnu de la nuit précédente.

Irja répondit par un sourire absolument candide.

— Oh non, mais il faut que je me lève tôt. Alors il faut que je me couche tôt, non ?

Évident. Elle ne précisait pas avec qui. Apparemment ce ne serait pas avec Malko ; la crème caramel lui sembla encore plus avoir un goût de ciment. Le supplice de tantale n'avait jamais été son style. Il observa les longs ongles rouges et pointus, impeccables.

— Vous êtes très sportive ?

Irja inclina la tête.

— Oui. Pourquoi ?

— Comment arrivez-vous à garder des ongles de cette longueur ?

La Finlandaise sourit :

— Oh, je fais attention, mais j'en casse souvent...

« Dans le dos d'un homme... » Une brusque onde de désir balaya Malko. Déjà, la crème caramel à peine avalée, Irja se levait, avec un

sourire d'excuses. Il dut suivre contraint et forcé comme attiré par la traînée de parfum : Cabochard. Le dîner avait passé très vite, à échanger des propos inconsistants. Pas moyen d'accrocher un vrai contact. Et maintenant, la Finlandaise s'esquivait. Devant la porte du bungalow « Bicune », elle lui tendit la main avec un sourire à arracher des larmes à un gestapiste.

— Merci, c'était tellement agréable... À demain peut-être ?

— Votre robe est sublime, dit Malko essayant de gagner quelques minutes. D'où vient-elle ?

— Oh, c'est un cadeau de madame Grey. J'avais fait un reportage qu'elle avait aimé. Bonsoir.

Pfuiit ! Elle avait déjà refermé la porte. Partagé entre la frustration et la rage, Malko mit la clef dans la serrure de la sienne. Les rideaux tirés, le bungalow était plongé dans le noir. En une fraction de seconde, il réalisa qu'il ne les avait pas tirés en partant. La bonne ? Mais il y avait autre chose. Une perception presque extrasensorielle d'une présence dans le noir.

Il se figea, un flot d'adrénaline dévalant ses artères. Hésitant à allumer, strictement immobile. Le cerveau en ébullition. Si on le guettait pour le tuer, il se découpait dans l'ouverture de la porte. En entrant, il s'est coupé toute retraite. Soudain, dans le noir, une voix venant du centre de la pièce, dit en anglais :

— Avancez, monsieur Linge. Mais n'allumez pas.

C'était la voix d'un homme, assez grave. Avec de l'accent. Malko, sans discuter, referma la porte derrière lui et, à tâtons, se dirigea vers les lits jumeaux. Un peu rassuré. Un tueur l'aurait abattu immédiatement. Le Stainless se trouvait dans le petit coffre scellé au fond de la penderie. Inaccessible.

— Qui êtes-vous ? demanda-t-il.

Il devinait maintenant la silhouette de son visiteur inconnu, assis dans l'un des deux fauteuils de rotin, le dos au mur. À trois mètres de lui. Comment était-il entré et que voulait-il ?

— Vous ne me connaissez peut-être pas, mais je vous connais, continua la voix tranquille. Avez-vous jamais entendu parler du Derviche ?

— Le Derviche ?

Les rouages de la prodigieuse mémoire de Malko s'étaient mis en route, triant les souvenirs, les informations, les noms, des visages. Le Derviche. Cela éveillait un très vague écho, mais impossible d'en dire plus.

— Je travaille pour une compagnie d'assurances quelquefois rivale de la vôtre, continua l'inconnu avec un rien d'ironie.

Le Derviche !

Les bribes d'une conversation remontant à plusieurs mois

resurgissent dans la mémoire de Malko. Ce jour-là, on parlait du Mossad, les services spéciaux israéliens. Particulièrement d'un de ceux qui se consacraient à la recherche et à l'extermination des terroristes palestiniens.

Le Derviche. Personne ne savait exactement pourquoi on lui avait donné ce surnom. À part quelques hauts fonctionnaires israéliens, personne ne connaissait son visage et sa véritable identité. Le regard de Malko s'immobilisa sur l'ombre assise dans le fauteuil.

Un peu soulagé.

— Bienvenue, dit-il. Je me doutais bien que vous étiez là.

Une arrière-pensée tempéra immédiatement son soulagement. Qu'est-ce qui lui prouvait qu'il avait en face de lui un agent israélien ? Il avait cru aussi se trouver en face de Mark, le « stringer » de la CIA... La plaisanterie pouvait continuer... Les Israéliens n'avaient pas le monopole de l'astuce.

— Je vois que vous avez entendu parler de moi, fit la voix. J'en suis heureux, cela facilitera nos rapports.

Malko laissa s'écouler quelques secondes avant de répondre :

— Qui me prouve que vous êtes le Derviche ? Que se passera-t-il si j'allume la lampe qui se trouve à côté de moi ?

La réponse arriva, dite d'une voix indifférente et parfaitement contrôlée.

— Vous serez mort avant d'avoir vu mes traits. Il y a un pistolet braqué sur vous en ce moment. Ce serait regrettable. Je ne viens pas vous voir en ennemi. Pas encore.

— Pourquoi ? demanda Malko, fixant l'endroit d'où venait la voix.

— Parce que les intérêts de nos compagnies pourraient diverger sur certains points, continua l'Israélien. Je suis à Mahé pour retrouver le *Laconia B*. Vous aussi. Nous ne sommes pas les seuls. Les autres sont nos adversaires communs.

Malko enregistrait. Au fond, l'Israélien lui proposait – si c'était lui – une alliance provisoire.

— Savez-vous où se trouve le *Laconia B* ?

La question brutale faillit le surprendre. Ce n'était pas dans les habitudes des barbouzes de parler aussi directement. Il s'agissait vraiment d'une situation inhabituelle.

— Non, dit Malko. Et vous ?

— Je l'ignore également, avoua l'Israélien d'une voix tranquille. Mais il n'est pas impossible que nos adversaires – il appuya sur le mot « nos » – le sachent.

Silence, rompu par le chuintement du conditionneur. Les yeux de Malko s'étaient accoutumés à l'obscurité et il distinguait mieux la silhouette massive dans le fauteuil.

— Pourquoi ? demanda-t-il.

Le Derviche émit un soupir très léger.

— Il y a quelques jours, dit-il, des pêcheurs ont recueilli un cadavre en mer. Il avait été sauvagement torturé. Il se trouvait sur le *Laconia B*. Il est possible, mais non certain, qu'il ait fourni des indications sur la position exacte de son naufrage.

Tout se recoupaît. Malko entra dans le jeu, décidé à en savoir le plus possible.

— Qui l'a torturé ?

— Un certain Rachid Mounir, répondit aussitôt l'Israélien. Le n° 2 du Directorate « Action » des services irakiens. Un homme qui nous hait, autant que les SS nous haïssaient. Il se trouve en ce moment à l'hôtel *Coral Sands*. Nous le connaissons depuis longtemps. C'est lui qui a torturé des prisonniers israéliens pendant la guerre du Kippour. Onze hommes et femmes, faits prisonniers au Mont Hermon. Il leur a arraché les yeux alors qu'ils étaient encore vivants...

Le silence qui s'établît dans la chambre sembla plus lourd à Malko. Il avait déjà entendu parler de l'histoire du Mont Hermon.

— Un homme comme ce Rachid ne doit pas se risquer souvent hors d'Irak, remarqua-t-il. Pourquoi ne vous vengez-vous pas ?

Le Derviche bougea dans son fauteuil, comme si la question de Malko l'avait énervé.

— Nous nous vengerons, affirma-t-il. Mais pas tout de suite. Mais il y a des tâches plus urgentes. Rachid Mounir dispose ici de nombreuses complicités locales.

— Pourquoi les Irakiens veulent-ils le *Laconia B* demanda Malko.

— Vous êtes très naïf, monsieur Linge, fit le Derviche d'une voix pleine d'amertume. Ceux pour qui travaille Mounir rêvent d'exterminer Israël. Il y a à bord du *Laconia B* de quoi le détruire dix fois...

— Les Arabes ne maîtrisent pas encore ces techniques, objecta Malko.

— Allons donc, trancha le Derviche, si les Indiens y sont arrivés, ils y arriveront aussi. Avec de l'argent, on se fait aider. De toutes les façons, c'est un risque que nous ne pouvons pas prendre. Surtout pas pendant les négociations qui se déroulent actuellement...

Ils n'allaient pas se lancer dans un cours de technologie atomique. Malko commençait à en avoir assez d'être dans le noir.

— Que voulez-vous ? demanda-t-il.

— Que vous nous disiez où se trouve le *Laconia B* au cas où vous le trouveriez le premier, annonça l'agent israélien d'une voix égale.

De plus en plus étonnant. La brutalité du Derviche tranchait sur la prudence traditionnelle des Israéliens.

— Comment savez-vous que je vous dirai la vérité ? demanda Malko. Je pourrais très bien déjà savoir où se trouve le *Laconia B*.

— Non, fit le Derviche. Sinon, on n'aurait pas tenté de vous tuer aujourd'hui. On vous aurait enlevé pour vous torturer.

Silence. Décidément les Israéliens étaient bien renseignés. Malko éprouva quand même une satisfaction vague de les avoir relativement de son côté.

— Que m'offrez-vous en échange de ce que vous me demandez ?

— Des informations, répondit l'Israélien aussitôt. Qui peuvent vous éviter des faux pas. Par exemple, le « contact » que vous avez rencontré aujourd'hui ne s'appelle pas Mark, mais Bill. C'est le chef de la section du SPUP⁽¹¹⁾ pour Beauvallon. Et surtout le patron officieux de la police parallèle du nouveau régime. Que ce dernier ne contrôle pas totalement.

— Comment connaissait-il notre rencontre ?

Malko aurait pu jurer que le Derviche avait souri dans le noir.

— Parce que Mark, l'agent de votre compagnie, travaille également comme informateur pour le SPUP. Sa femme, Claire, est la maîtresse de Rachid, après beaucoup d'autres, dont l'ancien président Mancham... Mark est un mou, un faible que tout le monde manipule...

Malko fixait la silhouette sombre, atterré. Bravo pour la CIA... Il avait été se jeter droit dans la gueule du loup, grâce à Willard Troy. L'amibiase ne ramollissait pas le cerveau quand même. Il était temps que la CIA fasse le ménage chez elle...

— Ils voulaient savoir si vous connaissiez l'emplacement du *Laconia B* avant de vous éliminer, continua impitoyablement l'Israélien. Quand ils ont été fixés, ils ont organisé l'attentat contre vous.

Maintenant tout était clair... Malko essayait de classer ce flot d'informations. Cherchant la faille. Parce que tout cela pouvait aussi être de l'intox.

— Pourquoi les Seychellois aident-ils les Irakiens à ce point ?

Le Derviche eut un rire sec et sans joie.

— Ils ont peur d'une contre-révolution. Mancham a déjà essayé avec l'aide de certains Saoudiens. Alors, les Irakiens leur livrent des armes tchèques qu'ils cachent un peu partout au cas où... C'est ce Bill qui organise tout cela.

« Voilà, monsieur Linge. Je vous repose la question : Acceptez-vous de m'aider, maintenant que je vous ai prouvé ma bonne foi ? Pour le pays dont vous défendez les intérêts ce n'est qu'un incident sans réelle importance. Pour nous c'est une question de vie ou de mort. Réfléchissez.

Malko vit la silhouette émerger du fauteuil et esquissa un geste de se lever. Le Derviche l'arrêta net :

— Restez où vous êtes, monsieur Linge. Tant que je ne serai pas dehors. Et ne sortez pas derrière moi. Vous recevriez une balle dans la

tête.

Malko se rassit, vit l'Israélien atteindre la porte-fenêtre, la faire coulisser. Le Derviche se retourna :

— Je sais que vous partez en mer sur le *Koala*. Je vous recontacterai au retour.

— Que se passera-t-il si je refuse de collaborer avec vous ? lança Malko alors que le Derviche avait déjà le corps à moitié dehors.

L'Israélien arrêta son mouvement.

— Cela serait extrêmement fâcheux, dit-il. Je serais contraint de chercher une solution à votre cas. Qui pourrait être une solution finale.

Malko n'eut pas le temps de contester cet humour noir d'un goût douteux. Le rideau battait dans le vide sous la brise nocturne. Le Derviche avait disparu. Il alluma sans chercher à le suivre. Il connaissait trop les Israéliens pour ne pas appliquer à la lettre leurs recommandations. Pendant la guerre des Six Jours, leurs Mirages avaient bombardé un navire-espion US qui s'approchait trop de leurs côtes en dépit de leurs observations. Bilan : 104 morts...

Il alla refermer la porte-fenêtre et comprit comment l'Israélien s'était introduit dans sa chambre. Un loquet verrouillait le battant coulisant. Mais au-dessus il y avait un vasistas qui, lui, ne fermait pas. Il suffisait de se mettre sur la pointe des pieds, de passer le bras et de manœuvrer le loquet... Il le referma néanmoins.

Déshabillé, il demeura étendu un long moment avant de s'endormir. Cette fois, aucun bruit ne venait de la chambre de la volcanique Finlandaise. Il n'aurait plus manqué que cela. Elle dormait vraiment... Il plaça le Stainless sous le matelas, à portée de la main.

Songeant avec une certaine amertume que son séjour à Mahé s'ouvrait sous des auspices particulièrement favorables. S'il ne trouvait pas le *Laconia B*, les Irakiens et leurs amis, feraient tout pour le liquider. Au cas où il aurait du succès, les Israéliens prendraient la relève.

Situation éminemment confortable. La seule solution étant de partir sur la pointe des pieds. Exclue, pour cause de conscience professionnelle. Il ferma les yeux, cherchant à recréer la silhouette éblouissante de la Finlandaise. Au moins s'offrir cette compensation. La vie était courte. Il avait deux choses moins agréables à faire le lendemain. Aller dire ce qu'il pensait à Willard Troy et se rendre à l'hôpital.

Puisque tout le monde manipulait Mark, le « stringer » de la CIA, pourquoi pas lui ?

Même s'il était aussi dangereux à manier qu'une grenade dégoupillée... Ce ne serait pas la première partie de roulette russe disputée par Malko.

De toute façon, on ne perdait qu'une fois à ce jeu...

CHAPITRE V

À l'hôpital de Mahé, on entrait avec la grippe et on devait ressortir avec le choléra et le bérubéri humide... Malko regarda le petit bâtiment au toit de tôle rougeâtre pas plus gros qu'une gentilhommière, d'un seul étage, entouré d'une véranda branlante, avec ses murs d'un jaune lépreux, au sommet d'une petite colline entourée de jungle. À une centaine de mètres de Mont-Fleury Road, la route de l'aéroport.

Dans le parking, le moteur d'une ambulance datant de l'âge de pierre était en train de rendre l'âme dans un concert de hoquets découragés, crachant l'huile par tous les clapets et semant des bouts de ferraille à tous vents. Triste présage. Malko gara la Cooper dans le parking des médecins et grimpa les marches du perron. Des cinéastes auraient donné une fortune pour avoir un hôpital comme ça, pour une reconstitution de l'époque coloniale héroïque... Étant donné la taille de l'hôpital, il ne fallait pas que les Seychellois soient malades plus de dix à la fois. Dieu merci, le cimetière n'était qu'à quelques centaines de mètres, ce qui permettait un désengorgement rapide, en cas d'épidémie.

Un Noir sortit du bureau d'accueil. Ce n'était pas l'heure des visites.

— Je cherche Mark, l'infirmier, demanda Malko. Il est là ?

L'autre étendit la main vers un couloir dont les murs servaient d'aire de repos à des nuées de petits lézards transparents.

— Là-bas, au fond, à droite, à la pharmacie.

Malko remercia d'un sourire. Il allait enfin se trouver en face du « stringer » félon. Une bonne nuit de sommeil l'avait reposé. Il avait même eu la joie d'apercevoir la Finlandaise partant dans sa Mini-Moke. Ils avaient échangé quelques mots et elle n'avait pas exclu la possibilité de l'accompagner le lendemain en bateau.

Personne ne l'avait suivi, cette fois. Mais il se demandait d'où viendrait le prochain coup. Mark pourrait peut-être le renseigner... Il attendait de l'avoir vu pour aller rendre compte à Willard Troy de l'étrange visite de l'Israélien.

La porte jaunâtre marquée « Pharmacie » au pinceau était entrouverte. Malko la poussa et entra.

Il n'y avait qu'une seule personne à l'intérieur. Un Seychellois de haute taille, en short et chemisette blanche avec des épaulettes de tissu rouge, debout devant une armoire ouverte. Très brun de peau, des cheveux frisés plats, une tête ronde et une petite moustache de danseur mondain. Il tourna vers Malko un regard interrogateur et sans grande expression.

— Sir ?

— Mark ?

Une lueur surprise et inquiète passa dans les yeux noirs. En s'approchant, Malko réalisa que la peau de Mark était grumeleuse comme une râpe à fromage. Ses conquêtes devaient y laisser leur épiderme.

— C'est moi, dit-il en anglais. Pourquoi ?

Malko chercha son regard et annonça d'une voix douce :

— Nous avons rendez-vous hier, Mark. Mais une autre personne est venue à votre place. Un certain Bill, je crois. M. Troy a été très déçu de votre attitude...

Le Seychellois recula si brusquement qu'il renversa avec son coude un bocal de pilules blanches posé sur la table derrière lui. Probablement toute la réserve d'aspirine de la nation seychelloise. Il en écrasa pas mal en reculant, les yeux fuyant, le menton rentré. Mauvais et terrifié.

— Qu'est-ce que vous voulez dire ? protesta-t-il d'une voix blanche. Je n'avais rendez-vous avec personne. Je ne comprends pas. Vous n'avez pas le droit de rentrer ici... Sortez.

C'était dit si faiblement que ça en était lisible. Malko s'approcha, écrasant au moins un mois des réserves d'aspirine du pays sous ses semelles. Jusqu'à ce qu'il soit à dix centimètres du Seychellois.

— Mark, dit-il, je ne suis pas venu ici pour écouter des mensonges. Vous savez très bien qui je suis et je sais très bien ce que vous faites. Monsieur Troy vous donne de l'argent pour l'aider, pas pour le trahir...

De la sueur s'était mise à suinter de la peau grumeleuse du moustachu. Mark ne faisait plus du tout danseur mondain. Ses épaules semblaient s'être tassées sous le poids des épaulettes.

— Partez, dit-il d'un ton suppliant. Partez, je vous verrai plus tard sur la plage.

Un coup léger fut frappé à la porte, refermée par Malko. Les yeux de Mark semblèrent prêts à jaillir de leurs orbites. Malko se dit qu'il risquait de profiter de la présence d'un visiteur pour lui filer entre les doigts. Il y avait une autre porte dans la pièce, à côté de la minuscule armoire renfermant tout le stock pharmaceutique de l'hôpital. Il prit le Seychellois par le bras, l'ouvrit et l'y poussa. Mark se laissa faire, comme un lapin paralysé par un cobra.

Ils se retrouvèrent dans un petit couloir. Malko continua, ouvrit une autre porte.

Le bloc opératoire. Vide. Net, avec un superbe scialytique au-dessus de la table d'opération, une autre table couverte d'instruments scintillants et chromés. Il faisait presque froid à cause de l'air conditionné. Dans un sursaut de courage, Mark s'arracha à l'étreinte et fila vers la porte. Malko le rattrapa à la volée et d'une seule main crochée dans la gorge, l'accula au bloc.

Un reflet métallique lui donna une idée. Allongeant le bras il saisit un bistouri.

Lorsque Mark vit l'acier brillant s'approcher de sa gorge, il vira à un très beau brun clair, émit un son étouffé et ne bougea plus. Malko posa délicatement le tranchant du bistouri sur les poils follets du menton. Sans vraiment appuyer. Demandant mentalement pardon à ses ancêtres d'en être réduit à de tels procédés.

— Mark, dit-il, assez de cette comédie. Pourquoi avez-vous envoyé à votre place ce Bill ?

La pomme d'Adam du Seychellois ressemblait à un ludion pris de folie. À croire qu'elle allait se décrocher et jaillir de sa gorge.

— Il me l'a demandé, finit-il par avouer d'une voix sans timbre. Réponse candide. Au moins c'était clair, il n'avait rien à refuser à Bill.

— Très bien, dit Malko. Je ne vous demande pas de refuser d'obéir à ce Bill. Mais je veux que vous me renseigniez sur tout ce qui se prépare. On a voulu me tuer hier. Je ne veux pas que cela recommence. Sinon...

Mark se mit à balancer sa tête ronde comme un rabbin devant le mur des lamentations.

— Oui, oui, promit-il, je vous dirai tout.

Dans l'état où il était, il aurait facilement avoué avoir cassé le vase de Soissons. Malko éloigna le bistouri et aussitôt le Seychellois frotta sa peau, comme pour en effacer la trace.

— Alors ? demanda Malko. Qu'avez-vous à me dire ?

Mark reprit une expression affolée, lâcha des phrases hachées d'une voix suppliante.

— Je ne peux pas vous parler maintenant. On m'attend en haut. J'étais venu prendre un médicament pour un malade. On va me chercher. Il ne faut pas qu'on nous trouve ici. Je viendrai vous retrouver sur la plage, vers quatre heures, je vous jure. Mais partez...

— Où habitez-vous ?

— Là où vous étiez, balbutia le Seychellois. La dernière case à gauche du sentier qui va chez l'ambassadeur russe.

Malko le fixa longuement. Il était à point.

— Très bien, dit Malko, je vous attends cet après-midi. Je vous conseille de ne parler à personne de ma visite. Dans votre propre

intérêt. Si vous ne venez pas, je reviendrai demain ici. Mais avant, j'ai une dernière question. C'est Bill qui a enlevé de l'hôpital l'Israélien du *Laconia*, celui qu'on a retrouvé dans la mer ?

Mark le fixa sans répondre avec une expression horrifiée, comme si Malko venait de se métamorphoser en scorpion. Le relâchement des muscles de sa mâchoire révélait sa panique. Il balbutia quelques mots inintelligibles et Malko revint sur lui.

— Je vous ai posé une question. Mark, dit-il d'une voix calme. Répondez-moi.

Mark déglutit et inclina silencieusement la tête. Une idée s'imposa soudain à Malko. Pour achever de boucler la boucle.

— C'est vous qui étiez chargé de le soigner ?

Nouvelle inclinaison de tête. Mark n'était plus seulement un mouchard et un agent double.

— Il l'a emmené en ambulance ? insista impitoyablement Malko.

Cette fois Mark secoua la tête dans l'autre sens, et laissa échapper d'une voix faible.

— Non, dans sa Toyota. C'était le soir. Je lui avais fait une piqûre. Écœuré, Malko regarda l'infirmier et demanda doucement.

— Vous savez ce qu'on lui a fait, après ?

Cette fois, Mark ne répondit pas. Malko recula vers la porte du couloir, l'ouvrit et se retourna vers le Seychellois :

— À tout à l'heure, Mark.

Même sans les amibes, Willard Troy aurait été décomposé. Il y avait de quoi. Allongé sur une chaise-longue, au bord de la pelouse, il écoutait le récit de Malko d'un air atterré.

— Je ne pensais pas qu'il trahissait à ce point, murmura-t-il. Il m'avait toujours dit qu'il haïssait les gens du SPUP, que la vie devenait impossible, qu'il faudrait bientôt lui donner un visa pour les États-Unis. C'est une catastrophe. Parce que je n'ai personne d'autre.

— Et les gens de l'ambassade ?

La minuscule ambassade américaine était nichée au quatrième étage de Victoria House, en plein centre.

Willard Troy se rembrunit encore plus.

— Ne m'en parlez pas. Ils ne m'invitent même plus aux cocktails. Le chargé d'affaires nous considère comme des pestiférés... Il prétend que nous sapons le travail du State Department. Alors, leur demander des informateurs...

Le boy en blanc glissa silencieusement à côté d'eux, apportant un plateau. Un grand verre de Contrex pour l'Américain, une bière Beck's pour Malko. Malko avait pitié du chef de station de la CIA.

— Écoutez, dit-il, cela pourrait être pire. Mark ne sera pas le premier agent à être retourné deux fois. Je crois lui avoir fait assez peur. Pour le reste, je verrai ce qu'on peut tirer des Israéliens. Et puis, ce Brownie me semble assez débrouillard et intéressé pour être utile.

Mark n'était pas une exception. Les informateurs n'étaient d'habitude que des mythomanes, des ivrognes, des psychopathes et des minables. Malko se leva. L'air frais de la Misère lui avait fait du bien.

— Je vous tiens au courant, promit-il. J'ai besoin de savoir d'urgence la position de Washington sur les Israéliens. Sinon, je risquerais des erreurs fâcheuses.

— Le télex partira dans une heure, affirma le chef de station de la CIA en tendant à Malko une main moite de transpiration. Il avait d'énormes valises sous les yeux et son état ne s'était pas amélioré...

En descendant les lacets de la Misère, Malko se dit qu'au point où il en était, il pourrait aussi bien vérifier une autre information du Derviche. Autant connaître tout le monde dans ce sinistre pot-au-noir. Y compris son « adversaire » irakien. Le secret n'était plus de mise et le *Coral Sands* se trouvait à moins d'un mille du *Beauvallon*.

Il avait envie de voir à quoi ressemblait le bourreau du Mont-Hermon, Rachid Mounir. Le sosie de Omar Sharif, avait dit l'Américain, lors de leur première rencontre...

Il était là, confortablement installé sur une chaise-longue de bois, à côté de la baraque qui abritait le stand du parachute ascensionnel, grande attraction de la plage de Beauvallon. Le sable, en face du *Coral Sands*, regorgeait de touristes, mâles et femelles. Le ressac venait doucement mourir à leurs pieds, dans un petit clapotis berceur. Malko s'assit sur un rebord de pierre, observant l'Irakien.

La description de Willard Troy était parfaitement exacte. Rachid Mounir était un des hommes les plus beaux qu'il ait rencontré. Une chevelure noire abondante, des traits énergiques, une mâchoire carrée et d'étonnants yeux d'un bleu très clair, tranchant sur la peau mate. Une jeune femme brune, moulée dans une robe en tissu éponge rouge, les cheveux cachés sous un foulard, des lunettes de soleil sur le front, s'approcha de lui. Il se leva et lui sourit, révélant des dents superbes, éblouissantes de blancheur. Il aurait pu faire une très belle carrière à Hollywood.

La fille se frotta littéralement contre lui et ils échangèrent un baiser sans retenue. Ce devait être Claire, la femme de Mark. Puis, l'Irakien se rassit et se replongea dans *Newsweek*. Malko, examinant les gens autour de lui, remarqua deux hommes au teint mat – de type

sémite – assis à même le sable derrière lui. En maillot noir, un chapeau de toile sur la tête, des lunettes noires. Devant chacun d'eux, un sac de toile. Des gardes du corps. Rachid Mounir était prudent. La fille brune avait ôté sa robe rouge, dévoilant un deux-pièces de même couleur et s'était allongée à côté de lui.

Malko s'éloigna. Bizarre. L'Irakien semblait vraiment en vacances. Qu'attendait-il ? Pourquoi ce farniente ? Qui disait la vérité et qui mentait ? Il remonta dans la Cooper, s'éloignant sur la route longeant la mer. Le *Coral Sands*, bâti sur la plage, se trouvait après le *Beauvallon*. Dans une demi-heure, il avait rendez-vous avec Mark, près du *Fisherman's Cove*. Il avait déjeuné tout seul, à la piscine de l'hôtel, d'un poisson grillé arrosé de Pepsi-Cola.

Il avait hâte d'être au lendemain, pour partir vraiment à la recherche du *Laconia B*. En espérant qu'aucune catastrophe ne modifierait ses plans. Il était passé au yacht-club et avait vu Brownie et sa compagne en train de préparer le bateau. De ce côté-là, tout allait bien.

Cinq minutes plus tard, il gara la Cooper dans le parking du *Fisherman's*. Le soleil tapait d'une façon démente. Il se sentait nerveux et décida d'emporter le Stainless dans son sac de plage. Assez de surprises désagréables.

Malko recula sous un cocotier pour avoir un peu d'ombre et consulta sa montre pour la centième fois. Cinq heures. Il n'y avait presque plus personne sur la plage. Les touristes rentraient tôt. Un peu plus loin, de l'autre côté de la mini-rivière coupant la plage, quelques Allemandes se trémoussaient sur le sable au son de deux guitaristes, jouant une vague sega, le quadrille local, entourées de Seychellois bavant devant cette chair blonde.

Un vieux couple passa devant lui, tendre comme deux hippopotames.

Pas de Mark.

Inutile d'attendre plus longtemps. Il fallait le traquer dans sa tanière. Il se leva et prit la direction de l'hôtel. Furieux. Le Seychellois était vraiment une anguille. Le temps de s'habiller, de se doucher, il faisait presque nuit lorsqu'il ressortit du bungalow. Pour se cogner presque à Irja Inari, sublime dans une saharienne beige.

— C'est aussi Grey ? demanda Malko.

La Finlandaise sourit.

— Oui.

Décidément.

— Vous m'accompagnez demain ?

— Je ne crois pas, malheureusement. Un autre jour peut-être. J'aimerais beaucoup...

Ce n'était pas son jour. Il était d'une humeur massacranche quand il s'engagea sur la route de Victoria. L'embranchement menant à la résidence de l'ambassadeur de l'URSS se trouvait à deux milles environ. Malko y fut en deux minutes. Décidé cette fois à secouer le « stringer » pour de bon. Il allait si vite qu'il crut être arraché de la Cooper en entrant dans le sentier. Les cochons noirs et les poulets étaient toujours là. Il s'arrêta sous un gros jacquier et se dirigea vers la dernière case, à gauche de la montée cimentée menant à la maison du russe. Sur pilotis, comme les autres, avec un petit escalier de bois menant à la véranda entourant l'unique étage.

Personne en vue. Un poulet se sauva en caquetant. Il se retourna. Une vieille femme l'observait. Elle rentra précipitamment. Il frappa à la porte.

Pas de réponse.

Il poussa la porte qui s'ouvrit sans difficulté et il entra dans une pièce sombre, pour s'immobiliser aussitôt. Une odeur familière et fade venait de frapper ses narines.

Celle du sang frais.

CHAPITRE VI

Les doigts de Malko trouvèrent un interrupteur et il appuya dessus. Il faillit ressortir aussitôt de la case tant le spectacle était insoutenable.

La tête de Mark, le « stringer » de la CIA était posée sur une table en bois inondée de sang, comme un chou-fleur sur un plat. Les yeux fixes, la bouche entrouverte sur un cri silencieux, face à Malko, comme pour le narguer. Le sang coulait encore goutte à goutte du bord de la table sur le plancher de bois vermoulu. Le corps de Mark était tassé dans un coin, sur le côté, au milieu d'une mare de sang encore plus grande. Sous le blue-jean trop serré de play-boy, le sexe faisait encore une bosse dérisoire. La machette qui avait servi à la décapitation gisait encore par terre, la lame souillée. Il avait fallu plusieurs personnes pour tenir le malheureux « stringer ». D'après la position du corps, on l'avait forcé à s'agenouiller et, ensuite, on l'avait décapité par derrière, emportant au passage un morceau de sa chemise...

Malko réprima une nausée. En allant à l'hôpital, il avait condamné Mark à mort. Emporté par sa lâcheté naturelle, le « stringer » de la CIA avait dû tout avouer à Bill. Au moment où Malko reculait vers la véranda il entendit un bruit de moteur. Une voiture venait de s'arrêter à côté de la case.

Il sortit. Dans la lumière des phares, il reconnut la fille en robe de tissu éponge rouge aperçue avec Rachid Mounir. Elle monta les marches d'un pas rapide de la véranda, aperçut Malko. Ne manifestant, ni crainte, ni surprise.

— *What do you want ?... Mark is there ?*^{12}

Malko n'eut pas le temps de répondre. Elle était entrée. Il entendit son cri aigu, revint derrière elle. Figée devant la table, elle contemplait la tête décapitée. Ses traits ne s'étaient pas déformés sous l'effet de la terreur mais plutôt statufiés. Elle se tourna vers Malko, la bouche ouverte, son regard passa à travers lui, comme s'il était un fantôme et elle recula lentement vers la porte.

Lorsqu'il lui prit le bras, elle sembla ne rien sentir. Un moment leurs regards se croisèrent. Il n'y avait absolument rien dans celui de la Seychelloise qu'une panique animale. Comme si elle avait été en

catalepsie. Elle ne reprit vie que sur la véranda. Pivotant sur elle-même, elle dévala les marches et sauta dans sa voiture. Son démarrage fut si brutal qu'elle faillit emboutir un gros jacquier.

Sa Toyota frôla une Land Rover qui arrivait. Malko devina quatre hommes à bord. Elle stoppa à l'endroit où la Toyota s'était arrêtée. À cause de la pénombre, il ne pouvait voir de qui il s'agissait, mais n'aimait pas cela du tout... Le temps que les portières de la Land Rover s'ouvrent, il avait plongé à l'intérieur de la case. Il traversa en courant la pièce où se trouvait le cadavre de Mark, poussa une porte donnant sur le derrière de la maison et sauta à terre, immédiatement englouti par la végétation dense. Il parcourut cent mètres parallèlement à la piste cimentée, puis se rapprocha et la franchit d'un bond, redescendant de l'autre côté, vers la Cooper.

En une minute, il fut en sueur. La chaleur était encore lourde et oppressante. Un cochon noir s'enfuit avec un couinement indigné. Il aperçut la Land Rover toujours arrêtée au même endroit. Heureusement, sa Cooper Se trouvait plus loin vers la route de Beauvallon.

Il observa les lieux, dissimulé derrière un tronc, puis bondit à son volant et mit en marche. Le ronflement du moteur fit tourner la tête aux hommes descendus de la Land Rover. Dans la lueur des phares, Malko reconnut la silhouette trapue de Bill la barbouze. Ce dernier l'avait vu aussi. Il cria quelque chose et un des Seychellois se précipita vers la Land Rover. Malko démarrait déjà. Cahotant dans les ornières du sentier, il aperçut le véhicule se mettre en marche. Le petit Bill gesticulait à côté.

Malko atteignit le croisement avec la route de Beauvallon, loin devant la Land Rover. Mais il dut attendre une procession de touristes avant de pouvoir tourner à gauche. La Land Rover était derrière lui. Son idée était de gagner la résidence de Willard Troy. Il n'avait pas envie de subir le sort de l'Israélien, et le *Fisherman's* n'offrait aucune protection contre les barbouzes locales. Il accéléra à fond et prit 200 mètres d'avance. Pour venir se heurter à un petit convoi de Mini-Moke flânant le long de la route. Impossible de doubler, des véhicules arrivaient sans cesse en sens inverse...

La Land Rover recolla aussitôt, tenta de le doubler pour le coincer contre le bas-côté, y parvint presque. Malko en sueur, alternait l'accélérateur et le frein, le cœur cognant dans la poitrine. Ils allaient finir par le coincer. La route commençait à grimper vers le col. Soudain, il y eut un court segment de ligne droite et il aperçut en face, un embranchement partant vers la montagne. Cela devait bien mener quelque part.

Donnant un brusque coup de volant, Malko déboîta et tourna dans la route qui grimpait parallèlement à la route principale. Surpris, le

conducteur de la Land Rover perdit quelques secondes mais effectua la même manœuvre à son tour.

Malko appuya à fond, montant le long d'une cocoteraie, distançant facilement la Land Rover. Il aperçut un panneau indiquant « Le Niol, 3 kilomètres ».

Sans la puissance de la Cooper, il aurait été rattrapé depuis longtemps. Maintenant, la nuit était totale. Ses phares, dans les virages, éclairaient des à-pics vertigineux de rochers noirs et de végétation luxuriante. De temps en temps, une case avec un lumignon jaunâtre. Il montait toujours les lacets, dominant la baie de Beauvallon. Il dut franchir le Niol sans même s'en apercevoir.

Maintenant, il était hors de danger. La lourde Land Rover ne pourrait jamais le rattraper. D'ailleurs, ses feux de position avaient disparu depuis longtemps.

Il franchit un éperon, aperçut une pancarte « Ministère de l'Agriculture Section de Niol », puis le macadam stoppa brusquement, laissant la place à la poussière d'une piste.

— *Himmel !*

Malko jura et freina en même temps, pour franchir un minuscule pont de bois sur un ravin étroit et profond. De l'autre côté, la piste se transformait en un sentier, à peine carrossable, avec deux ornières si profondes que la caisse de la Mini frottait contre le sol. Impossible de dépasser 30 à l'heure. Et, plus loin c'était pire encore. Un terrain idéal pour la Land Rover. Rageusement, Malko appuya sur le levier de vitesse et passa la marche arrière. Il crut même ne jamais atteindre le pont. Il fit demi-tour, l'arrière au-dessus du ravin, repartit d'où il venait, grimpa l'embranchement du Ministère de l'Agriculture. Celui-ci s'arrêtait cent mètres plus loin à une grille.

Descente en marche arrière. La Land Rover ne devait plus être loin. Évidemment, il pouvait abandonner la Cooper et plonger sur les pentes couvertes d'une végétation touffue. Mais c'était risqué. Ses poursuivants devaient connaître le pays à fond et le rattraperaient facilement, pour le tuer ou le torturer. La tête tranchée de Mark semblait grimacer de l'autre côté du pare-brise. Bill et ses amis ne faisaient pas de cadeaux.

Soudain, il prit sa décision. Appliquer un vieux truc qu'on lui avait jadis appris à l'école des Forces Spéciales de San Antonio au Texas.

Facile à réaliser, à condition d'avoir les nerfs solides et d'accepter de jouer sa vie à quitte ou double... Il éteignit les phares et demeura quelques secondes immobile au volant, accoutumant ses yeux à l'obscurité, mémorisant la route qu'il venait de parcourir. Maintenant, le précipice profond de plus de cent mètres était à sa gauche. Devant lui, il y avait d'abord une ligne droite puis un virage serré vers la droite, suivi d'un autre vers la gauche et enfin d'une longue ligne

droite, bordée de son côté par une falaise de roc noir et de l'autre par un précipice couvert de jungle. D'après ses calculs, la Land Rover devait se trouver maintenant avant cette ligne droite. Ne se pressant pas : eux savaient que la route se terminait en impasse.

D'un geste sec, il passa la première, sans rallumer ses phares et la Cooper bondit en avant.

Les premiers mètres furent difficiles. Il manqua accrocher l'aile dans le virage, tant il serrait contre la falaise. La Mini devait à peine se deviner dans l'obscurité. Nouveau virage, vers la gauche cette fois, et le capot de la Cooper émergea dans la ligne droite. Le cœur de Malko sauta de joie dans sa poitrine. Deux taches blanches se détachaient en bas de la pente rectiligne. Les codes de la Land Rover. Le conducteur devait connaître la route par cœur et n'avait pas jugé bon d'allumer ses phares ! Un atout de plus pour Malko.

Il serra la Cooper le plus possible, écrasa l'accélérateur et fonça à la rencontre de l'autre véhicule, les phares toujours éteints.

Cent mètres environ les séparaient.

Puis, peu à peu, ses yeux s'accoutumèrent à l'obscurité. Il accéléra encore, secoué comme un prunier par les nids de poule. Il n'entendait pas le moteur de la Land Rover, donc eux non plus ne devaient pas l'entendre.

Il se cala bien dans son siège, la bouche sèche, les mains accrochées au volant. C'était très important de ne pas toucher l'autre véhicule. S'il y avait une enquête et que sa Cooper Soit endommagée, il se retrouverait dans la prison de Victoria. Au mieux, il serait expulsé. S'il parvenait à ne pas laisser de trace, il pouvait s'en sortir, même si ses adversaires soupçonnaient quelque chose. Les lumières blanches de la Land Rover se rapprochaient.

Il donna un léger coup de volant à gauche, prenant le milieu de la route étroite. S'il ratait son coup, ce serait un choc à 80 plus 40 : 120 à l'heure. Frontal. Ce qui ne lui laissait pas beaucoup de chances avec un véhicule aussi léger que la Cooper, et pas de ceinture de sécurité.

Si tout marchait bien, cela ne serait qu'un malheureux accident de la circulation. Le seul élément qu'il ne connaissait pas était la personnalité du chauffeur. S'il était expérimenté, Malko perdait. Si ses réflexes étaient mauvais, il gagnait. C'était étrange de jouer sa vie sur un pari aussi hasardeux. Malko avait toujours eu horreur du hasard, compagnon de route trop dangereux. Mais il n'avait pas le choix.

La route était noire et on la devinait à peine. La partie gauche se terminait abruptement au-dessus d'un vide d'une centaine de mètres, une falaise à pic hérissée de gros rochers noirs.

La Land Rover n'était plus qu'à trente mètres. Le conducteur n'avait pas encore aperçu la Cooper, sinon il aurait déjà allumé ses phares.

La Land Rover roulait assez vite, en code. Ses phares mal réglés éclairaient le sol à quelques mètres seulement devant elle. Malko accéléra encore, tous ses muscles crispés. Son subconscient n'aimait pas du tout ce qu'il faisait. Si l'autre conducteur avait le bon réflexe, il était broyé.

Après tout, peut-être que le conducteur ne savait pas que le sentier était une impasse. Sinon, il n'aurait pas été si vite. Trois ou quatre secondes. La main droite de Malko se crispa sur la commande des phares. Il fallait éviter toute progressivité. Surtout qu'il n'ait pas le temps de s'habituer. La route n'était pas assez large pour que deux véhicules se croisent en roulant normalement.

Actuellement la Cooper et la Land Rover étaient lancées sur une trajectoire qui devait les mener à une collision certaine. Malko plissa les yeux pour ne pas être ébloui. Les mains moites. Une ornière envoya la Cooper Sur la droite et il donna un violent coup de volant pour la rattraper avant qu'elle ne morde trop sur le bas-côté. Une grande partie de son cerveau était paralysée. Enregistrant seulement quelques sensations sélectionnées. Il vit pendant une fraction de seconde la silhouette d'une femme somptueuse, dans une longue robe blanche, avec des yeux qui souriaient, une bouche qui s'offrait, deux seins bronzés.

La mort. Peut-être.

La gorge sèche, il donna un petit coup de volant vers la gauche prenant le milieu de la route. La vision s'effaça, laissant sur sa rétine deux longues jambes gainées de noir. Terminées par des escarpins très fins. Et un peu de chair blanche au-dessus du bas. Le rêve.

Qui se terminait. Il ne fallait pas que le conducteur de la Land Rover ait le temps d'apercevoir la silhouette de la Cooper. Du même geste, Malko ralluma ses phares et écrasa le klaxon étonnamment puissant pour une si petite voiture.

Pas la place de passer à deux. C'était la collision frontale à 120 à l'heure. La bouillie.

La lueur blanche illumina la masse de la Land Rover à quelques mètres, fonçant sur lui. La distance qui les séparait se mesurait en secondes.

CHAPITRE VII

Pendant une fraction de seconde, Malko n'entendit plus le bruit du moteur, ne sentit plus le bois du volant sous ses paumes, n'éprouva plus aucune sensation. Le temps semblait s'être arrêté, comme la masse de la Land Rover qui fonçait droit sur lui. Il photographia le visage effaré du Noir qui conduisait, la bouche ouverte sur le cri qu'il devinait, le geste violent pour tourner le volant, puis tout disparut.

La route descendait, vide devant ses phares. Il lâcha l'accélérateur, écrasa le frein, sentit une odeur de brûlé monter de ses freins, parvint à stopper en une cinquantaine de mètres. Il sauta à terre, sans même éteindre ses phares, regarda derrière lui, pour se convaincre qu'il n'avait pas été le jouet d'une illusion.

Rien. La route vide qui montait, les pentes sombres, pas une lumière.

La Land Rover avait bien plongé dans le ravin.

Cette fois, il remonta dans la Cooper et repartit en marche arrière. Il n'avait même pas le courage d'effectuer un demi-tour. Ses bras semblaient peser du plomb. Les phares éclairèrent une traînée noirâtre sur le sol. Trace de freinage. Il remonta encore un peu et stoppa, éteignant ses phares.

Il marcha jusqu'au bord du précipice, sonda l'obscurité, prêta l'oreille. Rien que les bruits habituels de la nuit. La pente était presque verticale à cet endroit, se terminant par une sorte de vallée envahie de végétation tropicale. Pas une maison, rien. Soudain, il y eut un « plouf » amorti et une flamme claire jaillit d'un point en contrebas presque au fond de la vallée.

En une seconde, il distingua tous les détails. Un gros rocher noir émergeant de la verdure et la masse de la Land Rover, roues en l'air, écrasée dessus comme un insecte maladroit. Les flammes sortaient de l'avant, puis enveloppèrent brutalement tout le véhicule. Il y eut plusieurs petites explosions, comme des ratés, mais pas un bruit humain. Fasciné et horrifié, Malko regardait son œuvre. À part l'incendie, il n'y avait aucun signe de vie. Les occupants de la Land Rover avaient dû être tués sur le coup par le choc de la chute. Ou ils gisaient quelque part dans la végétation, assommés.

Le conducteur avait commis l'erreur qu'il escomptait.

Instinctivement, surpris par les phares de la Cooper, il avait donné un coup de volant à droite, se jetant dans le précipice. Sans même effleurer la petite voiture. Le crime parfait. Tout à coup, Malko réalisa qu'une sueur glaciale dégoulinait le long de son dos. Ce n'était pas la chaleur. Il se recula, la bouche sèche, le cœur battant, se demandant quelle avait été la dernière pensée de l'homme qui conduisait. Il n'avait pas eu beaucoup le temps d'avoir peur. Maintenant, son corps était en train de se recroqueviller sous la chaleur du brasier. Malko avait déjà vu beaucoup de morts brûlés. Ils ne mesuraient plus qu'un mètre à peine. Il revint à la Cooper et pour chasser de son esprit l'horreur, il craqua « une allumette, examina rapidement la carrosserie du côté gauche.

Rien, pas une trace, sur la peinture rouge.

Il se redressa, un goût de bile dans la bouche, un léger picotement sur le dos des mains, les jambes molles.

L'adrénaline continuait à inonder ses artères, lui causant une curieuse sensation, un peu semblable à l'ivresse, mêlée d'une oppression pénible. Lui qui avait horreur de la violence, venait de tuer.

Même si c'était pour éviter d'être tué lui-même, il en ressentait un dégoût profond, une sorte de vide intérieur. Peut-être était-ce aussi le sentiment d'avoir échappé à la mort et de jouir d'une chance insolente. Plus de quarante missions et seulement quelques blessures à l'âme et au corps. Beaucoup d'autres n'avaient jamais dépassé la seconde ou la troisième.

Mais lui vivait, respirait, entendait le bruissement des insectes nocturnes et ces craquements sinistres, beaucoup plus bas. Il se remit au volant pour ne plus voir la lueur montant du ravin, remit en marche.

L'angoisse disparut d'un coup. Il avait envie de crier, de se prouver qu'il était vivant. Il ne sentait plus les nids de poule, ne voyait plus la route. Il ne sut jamais comment il se retrouva dans le parking du *Fisherman's Cove*. Dans un autre monde. Un groupe de touristes montaient dans un minibus avec des cris joyeux. Un couple s'éloignait, la main dans la main. Il y avait des bruits heureux, de la lumière, des gens normaux. Comme un robot, Malko coupa le contact, prit sous son siège le sac contenant le Stainless de Willard Troy et entra dans le lobby en plein vent. Il devait avoir l'air d'un fantôme car l'employée de la réception lui jeta un regard étrange. Il s'en moquait. Ce qui comptait, c'était d'oublier l'horreur de la dernière heure. De ce sanglant jeu de colin-maillard. Qui tirait les ficelles ? Qui avait donné l'ordre de tuer sauvagement le malheureux Mark ? Il avait hâte d'être au lendemain, en mer, de s'éloigner de Mahé et de ses complots. Même si le retour risquait d'être pire. La fraîcheur de sa chambre lui

fit du bien. Il faisait presque trop froid.

Soudain, il réalisa qu'il lui fallait un dérivatif à son humeur noire. Tout de suite. C'était un besoin urgent qui montait de ses entrailles, comme un spasme irrépressible.

Il n'y avait qu'une solution. Il fallait qu'il fasse l'amour, qu'il se vide dans le corps d'une femme. Peut-être pour se prouver qu'il était bien vivant.

Le cœur de Malko battait presque aussi fort que sur la route de Niol une heure plus tôt.

Frustration anticipée. Cela faisait la cinquième sonnerie et la chambre voisine était aussi petite que la sienne. Il n'avait même pas pris le temps de prendre une douche et son corps sentait encore la sueur de la peur. Son bras s'abaissa pour reposer le récepteur. Au moment où il allait couper la communication, il y eut un bruit différent.

— Allo ?

La voix essoufflée de la Finlandaise, sa voisine.

Il eut l'impression qu'une énorme bouffée d'oxygène envahissait ses poumons.

— Irja ?

— Oui. Qui est à l'appareil ?

Déclic. L'ordinateur se remettait en marche. Il s'essuya le front, retrouva d'instinct la voix souriante, bien placée, charmeuse, sûre d'elle. Surtout ne pas vexer, effaroucher. Les femmes sont des êtres pleins d'orgueil.

— Votre voisin.

— Ah. Comment cela va ? Je rentre juste. J'ai couru en entendant la sonnerie.

Bon signe. De la chaleur dans la voix. Tout de suite l'estocade.

— Je voulais vous inviter à dîner.

— Ce soir ?

— Ce soir.

Pas trop de tension. Les femmes ont horreur de la tension. Mais de la volonté. Et du magnétisme. Malko s'aperçut qu'il serrait l'appareil à le briser. La voix hésitante qui vous torture.

— Je... j'allais me coucher. Je suis fatiguée. Demain, il faut que je me lève tôt.

Même rengaine. Cette fois, ne pas se laisser piéger.

— Moi aussi. Je passe vous prendre dans cinq minutes.

Il avait déjà raccroché. Il y avait une ou deux minutes difficiles à passer. Il se jeta sur le lit, oppressé, s'attendant à chaque seconde à

sursauter à la sonnerie du téléphone.

Rien.

Il gagnait la première manche.

Il se jeta sous la douche, sentit avec délices l'eau chaude couler sur la peau nue. Se savonnant longuement, s'imprégnant de Bogart, humant la senteur qu'il aimait, after-shave, déodorant, chemise fraîche. La soie douce sur la peau. Si bon de vivre.

Il sortit, fit deux mètres vers la gauche et frappa à la porte du bungalow « Bicune ».

Divine. Une robe de jersey de soie, souple comme un gant, bleu électrique, les cheveux noirs sur les épaules, les yeux soulignés de même bleu que la robe. Les effluves de Cabochard. La sophistication, le luxe. Tout ce qu'il aimait.

— Je n'ai pas eu le temps de me faire belle.

Malko sourit avec sa bouche, mais ses yeux s'étaient fixés sur le corps superbe offert devant lui. Sans qu'il lui en donne l'ordre, sa main droite partit en avant et se posa sur le jersey bleu, à la hauteur de la hanche.

— Vous êtes belle.

L'autre main se posa sur l'autre hanche, repoussant Irja à l'intérieur. La surprise dans les yeux. Un zeste de peur, vite disparu, une défense molle. Ils sont déjà dans la chambre, en face de la coiffeuse. D'un coup de pied, Malko a refermé la porte. Il tient Irja contre lui. Sa bouche se dérobe, mais pas son corps, appuyé contre le sien.

— Arrêtez.

De la mollesse dans la voix. Et ce ventre si près, offert. Elle est accoudée à la coiffeuse, le dos à la glace, les reins coincés contre le bord.

La main gauche de Malko lâche la hanche, effleure la courbe douce d'un sein, continue vers le ventre.

— Malko !

Elle se souvient de son nom. La tension dans son ventre est si forte qu'il a envie de crier. Quand même pas la prendre debout. Il sent qu'elle ne le giflera pas, qu'elle n'appellera pas. Il l'entraîne, ils tombent en travers des lits jumeaux, elle sur le dos, lui à côté. De nouveau, il caresse sa poitrine. Ses doigts glissent jusqu'au creux du ventre. Elle le repousse par les épaules, ne sursaute pas.

— Non, je ne veux pas.

La voix est calme, sans la moindre trace de panique.

Il enfouit son visage dans la chair tiède de l'épaule, continue à la caresser. Lentement, moulant la forme des seins de ses doigts, agaçant les pointes. Irja ne bouge plus, comme un animal effrayé, mais son souffle est aussi régulier que si elle dormait. Malko sent son ventre qui

lui fait mal, mais n'ose pas se découvrir, ne pas rompre ce charme fragile. Pourtant, comme il a envie de la prendre. Doucement, il fait glisser une bretelle de la robe, dégage le sein gauche, pose doucement ses lèvres dessus. Il lui a semblé percevoir un frémissement dans le ventre de la jeune femme. Il la fait aussitôt basculer sur le côté, se colle à elle, afin de ne lui laisser aucune illusion sur son état.

Elle frémit doucement, ne dit rien, ne l'attire pas contre elle. Son bras droit est coincé sous elle, le gauche repose mollement sur Malko.

Passive et consentante à la fois. Il n'y a dans la chambre que le bruit de leur respiration. Malko s'enhardit, repousse le tissu, la caresse avec une retenue qui manque le faire hurler. Il voudrait la pénétrer tout de suite. À la hussarde. S'enfoncer en elle. Sans s'en rendre compte, il gémit de désir, son sexe incrusté contre le jersey de soie.

Ils ne se sont pas encore embrassés.

Il remonte un peu, cherche sa bouche. Elle ne bouge pas, ne vient pas à sa rencontre, mais quand leurs lèvres se rejoignent, les siennes s'écartent et sa langue s'enroule docilement autour de la sienne. Il manque jouir, tellement c'est bon. Il l'embrasse à perdre le souffle.

Comme un collégien. Maintenant, Irja lui rend son baiser, le bras posé sur lui s'est noué autour de son cou, mais son corps continue à ne pas réagir... Malko n'en peut plus. Il revient à la poitrine, fait glisser la seconde épaulette, découvre l'autre sein.

Puis reprend la bouche qui s'offre de nouveau docilement. Sans qu'un mot ne soit prononcé. Il commence à retrouver le contrôle de lui-même. Sentant que la Finlandaise ne lui résistera pas. Pourtant il a l'impression qu'il s'en faudrait d'un rien pour qu'elle le repousse. Il réalise soudain que c'est la même femme qui hurlait de plaisir avec un autre homme la nuit précédente. Où est passée sa fougue ?

Il revient à la bouche et laisse errer sa main sur son ventre. Elle porte un léger slip sous le jersey de soie. D'abord, il lui masse le Mont de Vénus par-dessus le tissu. Sans obtenir la moindre réaction. Comme s'il avait frotté le parquet. Il laisse sa main gauche glisser plus bas. Atteindre la jambe, remonter, entraînant le tissu. Sa jambe est soyeuse, fraîchement épilée. Il atteint le genou, le caresse longuement, puis se hasarde le long de la cuisse, haletant quand même. Irja ne bouge toujours pas.

Une morte.

Malko arrive au nylon du slip, le caresse, sans rencontrer ni résistance, ni réaction. Agacé, il se crispe sur le Mont de Vénus descend plus bas encore, sent la chaleur du sexe. Doucement, il commence à le masser, du bout des doigts.

Enfin, la respiration de la jeune femme se modifie. Légèrement. Le bras se resserre autour de la nuque de Malko, l'attirant, l'étouffant presque. Il continue, plus excité que jamais, n'osant pas encore la

prendre. C'est déjà un miracle qu'Irja ait réagi de cette façon à sa brutale attaque. Maintenant, son « massage » est de plus en plus appuyé. Ses doigts s'enfoncent dans le nylon. La jeune femme, toujours sur le dos, se laisse faire, la longue robe relevée sur ses cuisses bronzées et musclées.

Cela peut durer longtemps. Il l'embrasse de nouveau, caressant les seins au passage.

Juste au moment où ses doigts se glissent entre le nylon et la peau. Effleurant la toison rêche et descendant plus bas. Lorsqu'il sent à quel point elle est ouverte, prête à l'accueillir, il manque exploser. Sans plus se gêner, il va et vient le long de son sexe, la violant de ses doigts. Elle continue à l'embrasser mécaniquement, mais son bassin ondule, très lentement contre lui, suivant le rythme de ses doigts.

À bout de désir, il veut faire glisser la bande de dentelle, mais il sent une résistance. Elle ne veut pas de déshabillage.

Cessant de la caresser quelques instants, il se libère rapidement, se colle aussitôt contre elle. Elle ne frémit même pas en le sentant brûlant contre sa cuisse. Il recommence à la caresser, mais n'en peut plus. D'un coup de reins, il bascule sur elle. Du même mouvement, il écarte l'élastique du slip et s'engouffre en elle d'un seul coup de reins, d'une seule poussée rectiligne qui lui arrache un soupir de soulagement. Elle est si prête qu'il n'a aucun mal à la pénétrer, en dépit de la position inconfortable. Mais aussi étonnant que cela paraisse, elle ne réagit toujours pas.

Seuls ses bras se sont noués mollement dans le dos de Malko. Ce dernier se déchaîne, la prenant à grands coups de reins, égoïstement, affolé par ce consentement tacite. Si violemment que très vite, il gicle en elle et reste foudroyé. Un long moment s'écoule, tandis qu'il reprend sa respiration. Il s'écarte et aussitôt, d'un geste très naturel, Irja remonte les épaulettes de sa robe, rabaisse celle-ci sur son ventre et ses cuisses. Appuyée sur un coude, elle contempla Malko avec une expression indéfinissable.

— Nous allons dîner ?

La voix est parfaitement maîtresse d'elle-même.

Malko, désarçonné par cette étrange attitude, ne peut que répondre « oui ». En silence, ils achèvent de se rajuster. Irja lisse ses cheveux et sa robe, éteint. Au moment de sortir, elle toise Malko avec un regard ironique.

— C'est vrai ? Nous sortons pour de bon ?

Le Pouilly Fuissé était presque frais et le thon à la créole, mangeable. Malko vida son verre et sourit à Irja. Le restaurant était

désert à part eux. Une escouade de serveuses en tenue marron attendaient visiblement dans un coin qu'ils s'en aillent.

Le guitariste continuait à jouer. Malko se demanda soudain comment il pourrait contacter le Derviche afin de le tenir au courant.

Maintenant que son désir était apaisé, il reprenait conscience des problèmes qui se posaient à lui. Il était seul. Contre des gens qui n'hésiteraient pas à tuer et bénéficieraient de la neutralité active des Seychellois. Il leva les yeux. La Finlandaise l'observait, avec une expression indéfinissable. Le guitariste venait de s'arrêter de jouer.

— Vous vous jetez souvent sur les dames que vous invitez à dîner, avant le dîner ?

Malko fixa la belle bouche charnelle.

— Vous faites souvent l'amour sans y prendre de plaisir ?

Irja tordit les coins de sa bouche vers le bas en une sorte de grimace.

— Nous n'avons pas fait l'amour. Vous m'avez violée. Je suis amoureuse d'un autre homme, mon cerveau ne fonctionne pas dans ce cas-là.

— Pourquoi ne m'avez-vous pas repoussé alors ?

Irja tourna la tête, fixant l'océan où se découpait l'île Silhouette, à une dizaine de milles.

— Vous avez paralysé mes réflexes. C'était si... brutal. Si inattendu. Comme une hypnose. Je ne voulais pas, mais je ne pouvais pas me dégager de vos bras.

Elle le fixa avec des yeux pleins de curiosité.

— Pourquoi aviez-vous si envie de moi ? Des hommes ont déjà voulu me forcer, mais jamais avec cette... intensité. On aurait dit que votre vie en dépendait. Si c'est une technique, cela doit vous réussir. Au fond, les femmes aiment parfois être prises de force.

Malko secoua la tête.

— Ce n'est pas une technique. J'ai failli me tuer tout à l'heure. Un accident de voiture. De frôler la mort, m'a donné une envie irrésistible de faire l'amour. Je ne dois pas être normal...

La Finlandaise esquissa un sourire amusé.

— J'espère que vous conduirez désormais avec prudence. Je ne veux pas être violée tous les jours.

— Il n'y a pas que le viol, dit Malko.

La Finlandaise le fixa avec un sourire désarmant.

— Je ne pense pas refaire l'amour avec vous. Il faudra trouver un autre exutoire à votre fougue. Elle posa sa main sur la sienne. Il n'y a rien de personnel. Je suis sûre que lorsque vous êtes moins – disons sous pression – vous êtes un très bon amant. Mais j'ai horreur de me partager. J'ai eu un certain nombre d'hommes dans ma vie, mais jamais deux à la fois.

Elle se leva et ils sortirent du restaurant, descendirent les quelques marches menant au bar où, à part les ventilateurs et une barmaid, il n'y avait pas âme qui vive. Le bar donnait directement sur la pelouse menant à la plage.

— Voulez-vous faire quelques pas sur la plage ? proposa Malko.

Irja sourit.

— Décidément, vous êtes un incorrigible romantique... Oui, si vous me promettez de ne pas me violer sur le sable. J'ai horreur de faire l'amour sur une plage. Le sable entre partout...

— Juré, dit Malko en lui baisant la main.

Ils traversèrent la pelouse, descendirent les marches et se retrouvèrent sur la plage déserte, éclairée par un superbe clair de lune. Après quelques pas, ils s'assirent dans l'ombre de la cocoteraie. La mer était un miroir.

Son ventre apaisé, Malko avait un peu honte de s'être conduit comme une bête. Mais apparemment, Irja ne lui en tenait pas trop rigueur. Le sable était encore chaud du soleil de la journée. Ils restèrent là, sans parler. Perdus chacun dans leurs pensées. Malgré lui, Malko guettait l'ombre derrière lui. Ceux de la Land Rover n'étaient que des exécutants. Il n'avait pas éliminé l'opposition. À chaque instant, la riposte pouvait surgir, brutale et mortelle.

— Voulez-vous m'accompagner en bateau demain matin ? proposa-t-il. Compléter votre bronzage...

La Finlandaise soupira.

— Pas demain. J'ai des choses à faire. Des photos. Un autre jour, si vous y retournez...

— Je pense, que j'y retournerai, dit Malko en se levant.

La main dans la main, ils regagnèrent l'hôtel. Devant la porte de son bungalow, Irja s'arrêta et donna un baiser léger à Malko.

— Bonsoir.

Il l'embrassa sans insister, la tenant serrée contre lui quelques instants. Elle se dégagea sans brusquerie et entra dans sa chambre. Malko fit de même dans la sienne. Avant même d'avoir entendu une voix connue dire « N'allumez pas, monsieur Linge », il avait senti une présence.

Tranquillement, Malko gagna les lits jumeaux et s'y assit.

— Bonsoir, dit-il. Je suis heureux de vous voir. Il s'est passé pas mal de choses depuis hier.

— Je suis au courant. Ils ont liquidé votre « stringer ». Vous leur avez fait peur.

— Ils ont failli aussi me liquider, précisa Malko. Il relata à

l'Israélien l'épisode de la Land Rover. Le Derviche écouta silencieusement, puis laissa tomber.

— Ils recommenceront.

— Comment savez-vous tant de choses ?

— J'ai des informateurs.

Silence. Froissement de tissus.

— Ce n'est pas cela qui m'amène, continua l'Israélien. Vous partez en mer, n'est-ce pas ? Demain matin.

— Exact, dit Malko.

— Vous allez repérer l'épave du *Laconia B*. Grâce aux renseignements que vous a fournis M. Troy ?

Malko croisa les jambes, agacé, et corrigea :

— Je vais *essayer* de repérer l'épave du *Laconia*. Mais je n'en sais pas plus que vous.

Nouveau silence. Puis la voix froide du Derviche laissa tomber :

— Vous mentez. Nous avons de bonnes raisons de croire que vous possédez des informations sur l'emplacement exact de cette épave. Nous pensons que vos satellites et les navires basés à Diego Garcia ont réuni des renseignements précis et qu'il y a même un navire du style « Global Explorer » en route pour les Seychelles. Que vous n'êtes ici que pour assurer le soutien logistique local indispensable...

Malko soupira. C'était énorme !

— Écoutez, dit-il, vous nous croyez plus forts que nous ne le sommes. Ma compagnie ne sait rien de plus que ce que je vous ai dit. Je recherche le *Laconia B* ; mais je n'ai pas de boule de cristal.

— Calmez-vous, fit l'Israélien. Au bruit, Malko réalisa qu'il s'était levé. Je voulais simplement vous répéter que mon gouvernement est prêt à tout pour récupérer la cargaison du *Laconia B*. Je suis chargé de cette mission et je l'accomplirai.

« Même si je dois vous éliminer. Je tenais à vous prévenir une nouvelle fois. Je vous verrai demain soir. Bonsoir. Ne bougez pas, je vous prie, tant que je ne serai pas sorti de cette pièce.

Malko demeura immobile, entendit la porte-fenêtre s'ouvrir, devina la silhouette se glissant dehors, puis il n'y eut plus que le silence troublé par les bruissements d'insectes. Il se leva, alluma.

Cela faisait beaucoup d'émotions pour une journée.

Il bloqua sa porte-fenêtre et se déshabilla. Souhaitant ne pas être réveillé au milieu de la nuit par la gestapo locale. En fermant les yeux, il revit la Land Rover renversée sur le rocher. Si l'Israélien avait su la modicité des moyens dont il disposait !

Son seul espoir reposait sur Brownie, le skipper du *Koala*.

CHAPITRE VIII

— Vous voyez, le phare de Mamelles. La nuit on le laisse à tribord et on monte tout droit sur celui de Denis. C'est la seule façon de s'en sortir sans casse.

Malko regarda les deux rochers jumeaux de Mamelles un peu avant la grande île de Praslin. Le *Koala* filait à 11 nœuds, cap 015. Brownie Cassan, les yeux dissimulés derrière des lunettes noires, hirsute comme toujours, tenait la barre.

Malko se tenait sur la banquette à côté de lui. Rhonda s'activait dans le carré.

Il respira à pleins poumons l'air tiède, le visage offert au soleil. Du flying deck on entendait à peine le bruit des deux diesels. On aurait presque pu se croire sur un voilier. L'île de Mahé s'estompait dans le lointain avec son plafond de nuages. Dès qu'on en dépassait la pointe nord, la mer « bougeait » un peu. Pourtant, en novembre, c'était la fin des alizés.

— Des dauphins, cria soudain la voix de Rhonda du pont inférieur.

Les silhouettes aérodynamiques noirâtres et luisantes jouaient autour de l'étrave. Toute une bande de dauphins. Brownie Cassan les observait, amusé.

— Vous savez que jamais un dauphin ne mord à un hameçon ? remarqua-t-il de sa voix traînante. C'est quand même fantastique...

Les dauphins jouèrent encore un peu et disparurent.

Soudain, Brownie Cassan tira légèrement les leviers des gaz et le *Koala* ralentit nettement. Malko se redressa.

— Que se passe-t-il ?

— Oh, on va pêcher un peu par ici. D'habitude c'est bon, fit l'Australien. Ensuite on montera sur Bird.

— Comment, dit Malko, mais je ne suis pas venu pour pêcher ! C'est le *Laconia* que je cherche. Avec votre expérience, on devrait le trouver du côté de Denis Island, d'après ce que vous m'avez dit...

L'Australien secoua la tête, but une gorgée d'une bière Beck's déjà ouverte, puis s'essuya la bouche d'un revers de main. Malko remarqua que les branches de ses lunettes de soleil étaient réunies par un fil de nylon les retenant autour de son cou. Ainsi, il ne risquait pas de les

perdre.

— On n'a pas une chance, lâcha-t-il d'un ton désabusé. Quelquefois on peut tourner des jours avant de retrouver le sec. Le *Laconia* a dû passer près de Bird, continuer et faire son trou dans les grands fonds. Vous verrez rien. Alors, autant faire un peu de pêche non ? On peut déjeuner à Bird. Ensuite on rentrera pour la nuit. Mais faudra pas traîner.

Malko n'en croyait pas ses oreilles.

— Je croyais qu'avec les corrections apportées à votre carte, vous pourriez retrouver le sec où le *Laconia* a pu s'échouer, insista-t-il. Vous paraissiez très sûr de vous avant hier. Nous avons le temps.

— Ouais, fit l'Australien. Mais il y a un truc que j'avais oublié. On m'avait déjà retenu. Alors, demain, je ne peux pas partir avec vous.

Malko réussit à ne pas répondre. Que s'était-il passé pour que l'Australien change ainsi d'attitude ? Lui qui semblait tellement alléché par la perspective de récupérer le *Laconia B*. Décidément les alliés de Willard Troy n'étaient pas de première qualité... Le *Koala* continuait à filer bon train sur la mer d'huile. Malko décida de ne pas heurter de front l'Australien.

Allongé sur la banquette, il fit semblant de somnoler. Vingt minutes plus tard, le crissement aigu d'un moulinet l'arracha à sa torpeur. Il se dressa en sursaut. Mais le poisson n'avait pas vraiment mordu. Par contre, il aperçut sur l'avant du *Koala*, un trimaran qui faisait route aussi vers le nord. Le cabin-cruiser allait beaucoup plus vite que lui et ils arrivèrent à sa hauteur. Malko prit les jumelles et l'examina. Il ne payait pas de mine. Une coque verdâtre avec un bastingage rouillé, des mâts oxydés. Un Noir tenait la barre et personne d'autre n'était en vue.

— Tiens, c'est le *Kenyan*, remarqua Brownie. Deux types de Mombasa qui trament dans le coin depuis quelques jours. Il paraît qu'ils doivent descendre sur le Mozambique, près de Maputo, chercher quatre tonnes d'ivoire. Y vont jamais y arriver avec un engin dans cet état... Il est tout pourri.

Le trimaran s'éloignait sur leur arrière. Malko voulut profiter de la détente pour reprendre le dialogue.

— J'aimerais bien voir la carte de l'archipel, demanda-t-il.

— Sûr, dit l'Australien. Il tourna la tête et cria : Rhonda, viens me remplacer.

Quelques instants plus tard la masse de cheveux roux et bouclés apparut en haut de l'échelle. Depuis que le bateau était parti, l'Australienne avait ôté son soutien-gorge et sa poitrine n'avait rien à envier à celle de Irja. Des seins ronds et pleins, merveilleusement bronzés qui faisaient oublier son visage ingrat. Son slip minuscule de toile rosâtre couvrait à peine ses reins cambrés. Elle dit à Malko avant

de s'installer à la barre :

— Si vous avez faim ou soif, je suis à votre disposition.

— Ça va, coupa brutalement l'Australien.

Depuis le départ, il la traitait comme un chien. Malko n'en revenait pas de sa docilité. Il n'avait jamais pu rencontrer son regard. Brownie descendit l'échelle devant lui et ils pénétrèrent dans le carré. Une carte était étalée à côté du Drakkar, l'émetteur radio.

Malko eut un coup au cœur : ce n'était pas celle qu'il avait vue. Aucune indication manuscrite n'était portée sur celle qui se trouvait devant lui ! Brownie Cassan se moquait de lui ! L'Australien posa son doigt sur un point situé entre Bird Island et Denis Island.

— Tout par là, il y a entre 40 et 60 mètres. Du côté de Bird, il y a un grand sec, mais on n'arrive jamais à le trouver. Ensuite, il y en a encore deux au nord de Denis et un petit au sud-est. Seulement, faut tomber dessus. On arrive parfois dessus par hasard, mais c'est impossible de recommencer deux fois de suite, à cause du vent et des courants...

Le gros index de Brownie Cassan remonta sur la carte, au nord de Denis.

— Vous voyez, par là, ça descend vite après le sec : 153, 165, 243, 245, 315 et après on arrive à 5-600 mètres. Puis, il y a la grande fosse de 6 000 mètres.

Malko se pencha sur les pointillés chiffrés qui délimitaient les secs.

— On ne sait vraiment pas où ils se trouvent ?

L'Australien ricana et son index fila vers le haut de la carte.

— Lisez ça.

Malko lut l'inscription en français :

« Carte 2948. Attention : dans la partie située à l'est du méridien 55° 35' utiliser la carte avec circonspection, cette région étant imparfaitement reconnue. »

— Vous voyez, triompha l'Australien, c'est pas vieux ça date de 1976.

Il se redressa. Malko comprit qu'il ne tirerait rien de plus pour l'instant.

— Qui vous a charté ? dit-il. Ce n'est pas très gentil de me laisser tomber...

— Oh, ce n'est pas de ma faute, protesta Cassan de sa voix traînante. Je ne peux pas refuser. C'est un type trop puissant ici. Le patron du SPUP pour Beauvallon. Un « banania » tout court, vicieux comme un pou. Il pourrait m'empêcher de travailler.

Malko sentit son estomac se serrer. Volontairement ou non, l'Australien venait de lui donner l'explication de sa réticence. Il n'eut pas le temps d'approfondir.

— Zzzz...

La ligne filait.

— On en a un ! s'écria l'Australien. Allez-y.

Malko émergea sur la plage arrière, arracha de son alvéole la canne extérieure gauche et se cala dans le siège central après avoir attaché son harnais. Le moulinet continuait à se dévider. Il le stoppa, régla le frein et commença à réenrouler le fil.

— Ça a l'air d'un gros thon, dit Cassan derrière lui. Il va se défendre.

Malko sentait déjà dans ses bras que l'Australien avait raison. Il releva la grosse canne à grand-peine et moulina en redescendant. Rhonda avait réduit la vitesse. Pour un moment, il allait oublier le *Laconia*.

C'était le commencement d'une longue lutte.

— Ça y est presque !

Les mains sur les hanches, Rhonda observait le thon en train de tourner en sens inverse des aiguilles d'une montre, tout près du tableau arrière du *Koala*. C'était l'agonie. Après 45 minutes de lutte. Elle s'approcha de Malko et essuya gentiment son visage couvert de sueur avec une serviette. Il dégoulinait littéralement avec la sensation d'avoir tracté un éléphant pendant un mille. Ses bras lui faisaient mal à hurler, ses reins aussi. La jeune femme lui avait déjà apporté à boire alors qu'il luttait contre le poisson.

Le thon cessa soudain de se débattre. Aussitôt Brownie Cassan penché sur l'arrière, crocha dans le poisson avec la gaffe et le hissa sur le pont, secoué des soubresauts de l'agonie.

Il empoigna le maillet de bois servant à achever les poissons et le frappa plusieurs fois de toutes ses forces.

Puis, il jeta le poisson dans la grande caisse de bois, remit les lignes en place et remonta à la barre.

— Je vais préparer le déjeuner, annonça Rhonda en descendant.

Le slip de bain de Malko était plein de taches de sang. Il pénétra dans le carré afin de gagner la cabine avant où se trouvaient ses affaires.

Rhonda était accroupie en face du frigidaire. Il y avait à peine la place de passer dans l'étroit couloir. Elle se releva. Malko essaya de se glisser entre elle et la cloison sans la toucher, mais elle ne fit rien pour lui faciliter le passage. Un léger coup de roulis les appuya l'un contre l'autre. La croupe cambrée et musclée de la jeune Australienne s'appuya contre les cuisses de Malko. Le contact tiède l'électrisa. Rhonda ne chercha pas à l'éviter. Elle tourna seulement son regard myope vers Malko et demanda d'une voix égale :

— Vous voulez une bière ?

Ses reins le maintenaient serré entre elle et la cloison. Le visage absolument impassible. Malko pensa à l'Australien sur la dunette.

— Avec plaisir dit-il, dès que j'aurai changé de maillot.

Elle s'écarta aussitôt et il pénétra dans la cabine. Lorsqu'il en ressortit, un verre était sur la table basse du carré et Rhonda, à quatre pattes sur le pont arrière nettoyait le sang du thon...

Malko s'installa sur la banquette, examinant l'aménagement du carré. À côté du gros poste-radio, il y avait plusieurs cartes empilées les unes sur les autres.

Il se leva et les examina rapidement. Aucune n'était celle qu'il avait vue lors de sa première visite. L'Australien avait dû l'enfermer. Il leva la tête. Rhonda l'observait. Elle sourit.

— Vous vous intéressez à la navigation ?

— Un peu.

Il s'éloigna des cartes, regagna le pont arrière et aspira la brise marine, examinant l'horizon.

Une mouette passa eh couinant... couvrant le bruit des diesels. Rhonda ressortit du carré et vint près de lui.

— Voilà Bird Island, annonça-t-elle, tendant le bras vers bâbord.

Malko aperçut une étroite bande de terre au ras de l'océan avec une rangée de cocotiers. La vraie île déserte de contes de fées.

L'Australienne ressortit le thon de sa caisse et se mit à le découper en filets. Malko contemplait Bird Island, se demandant comment il pourrait se procurer la carte annotée par Brownie.

Si elle était toujours en possession de l'Australien... Soudain, il aperçut au-dessus de la pointe de l'île une sorte de masse mouvante qui obscurcissait le soleil.

— Les oiseaux, expliqua Rhonda dans son dos. Ils sont des millions.

Leurs cris devinrent perceptibles puis assourdissants. Ils tournaient tous autour de la pointe de l'île, se posaient par vagues entières, rasaient la mer. Comment pouvaient-ils se nourrir ? Bird Island était minuscule.

Même pas un mille de long, quelques cocotiers, une plage d'un blanc éblouissant.

Le cabin-cruiser avançait doucement vers la plage. Il n'y avait ni port, ni ponton.

— L'ancre, cria Brownie Cassan du haut de la dunette.

Aussitôt, Rhonda lâcha le thon, se précipita à l'avant et commença à libérer la lourde ancre terminée par une chaîne, la soulevant pour la faire passer par-dessus bord. Mais l'Australienne glissa et la laissa échapper. Elle s'écrasa avec un bruit sec sur le pont, entaillant profondément le bois. Le hurlement de Brownie Cassan, fit sursauter

Malko.

— *Stupid broad !*⁽¹³⁾

Déjà, il dégringolait l'échelle de la dunette, se glissait le long du bordage, jusqu'à sur la plage avant. La gifle claqua avant que Malko ne puisse intervenir. Rhonda recula jusqu'au bastingage, mais ne protesta pas. Sans un mot, l'Australien empoigna l'ancre et la jeta par-dessus bord. Puis il contempla l'entaille dans le bois du pont en secouant la tête.

— Va falloir que je répare ça moi-même, grommela-t-il.

La chaîne de l'ancre filait avec un brait épouvantable. Le *Koala* n'avancait presque plus, à une cinquantaine de mètres d'une plage d'un blanc éblouissant, bordée de cocotiers, où venaient se briser de gros rouleaux d'écume.

Brownie Cassan remonta sur la dunette, coupa les moteurs. Aussitôt les cris des milliers d'oiseaux qui tournaient au-dessus d'eux devinrent assourdissants.

— Faut y aller à la nage, cria l'Australien. Il y a des rouleaux, je ne peux pas m'approcher plus... Attention aux requins...

Malko plongeait déjà. Le contact de l'eau tiède sur sa peau brûlante et pleine de sel lui causa une sensation délicieuse. Il nagea sur le dos, franchit les rouleaux, mit pied sur le sable blanc comme du sel et bouillant comme de la lave en fusion. Il courut jusqu'à l'ombre et se laissa tomber sous un parasol de feuilles, reprenant son souffle.

Sur le cabin-cruiser, Ronda et Brownie semblaient discuter violemment, face à face, sur la plage avant. La gifle ne passait pas. Malko s'engagea dans un sentier serpentant entre les cocotiers vers l'intérieur de l'île. Il n'avait pas fait trente mètres qu'il aperçut une masse brune d'un mètre de haut se déplaçant lentement en travers d'un sentier. Une tortue de terre géante qui devait peser 200 kilos !

Un peu plus loin, il distingua à travers les arbres des bungalows et un local ouvert à tous les vents, avec des tables et des sièges. Une voix le héla :

— Hé, qui êtes-vous ?

Il se retourna, aperçut un jeune barbu, maigre et très bronzé qui le contemplait les sourcils froncés.

— Et vous ? répliqua Malko.

— Moi, je suis le propriétaire de cette île, fit le barbu d'un ton sans réplique.

— Je suis sur le *Koala*, dit Malko tout aussi sèchement. Je viens boire un verre.

L'autre se calma aussitôt.

— Ah, vous êtes avec Brownie ! Soyez le bienvenu alors. Je me demandais d'où vous sortiez.

Les cris des oiseaux, omniprésents, devenaient abrutissants.

L'homme reprit :

— Venez au bar.

Malko détailla le propriétaire de Bird Island. Ce n'était pas un Européen. Son teint était trop mat, ses yeux trop globuleux. À la suite de son hôte, il entra dans le restaurant en plein air, décoré de poissons-lunes séchés. Des tables de teck, un bar en bambou. Une serveuse mafflue vint prendre sa commande.

— Un Perrier, avec de la glace, demanda Malko. Il avait repéré la bouteille. Il y avait même une autre bouteille de Moët et Chandon... et les bougies étaient fichées dans des magnums vides de J & B. La civilisation n'était pas loin...

Le propriétaire de l'île observait son visiteur.

— Vous venez faire de la pêche ?

— Pas tout à fait, avoua Malko. Je suis assureur et je recherche l'emplacement du naufrage d'un cargo qui a disparu récemment dans ces parages. Le *Laconia B*.

— Le *Laconia*, fit le propriétaire de l'île, c'est le cargo qui a coulé il y a quinze jours au nord de Denis ? Vous ne trouverez rien par ici. Vous auriez dû vous laisser guider par Brownie, il connaît tous les secs du coin par cœur. Il vient souvent prendre des clients par ici pour les emmener pêcher à Denis. Il y a juste 40 miles.

— Comment êtes-vous sûr que le *Laconia* a coulé près de Denis ? demanda Malko.

L'autre tendit la main vers un vieux poste de radio posé sur une table non loin du bar.

— Parce que j'ai recueilli son SOS. On reste souvent branché sur la fréquence de détresse, 2182, parce que c'est là-dessus qu'on s'appelle toujours. Ensuite, on passe sur une autre fréquence. Je me souviens très bien que le radio a signalé qu'il avait laissé à tribord le phare de Denis avant de heurter un récif non signalé sur la carte et de couler en quelques minutes. Donc il était au nord de Denis. C'est la route normale pour tous ceux qui montent vers Socotra.

— Je vois, dit Malko, en achevant son Perrier. Eh bien, je vais filer vers Denis.

— Revenez nous voir, dit le barbu. À Denis, il n'y a encore rien pour se loger.

Malko avait hâte de regagner le *Koala*. Il courut sur la plage, s'enfonçant dans le sable qui lui brûlait la plante des pieds et accueillit la tiédeur de l'eau comme une délivrance. La chaleur était tout simplement terrifiante. Malko ne pensait même plus aux requins. Il étira voluptueusement ses muscles en un puissant crawl dorsal.

Brownie Cassan buvait un cognac sur le flying deck à côté de Rhonda, impassible. Malko avait amené à bord la bouteille de Gaston de Lagrange prise chez Willard Troy. Pour améliorer l'ordinaire à

bord.

Il s'ébroua et les rejoignit.

— Alors, vous aimez Bird Island ? lui jeta l'Australien d'un ton ironique.

— Ce n'est pas mal, dit Malko, mais je crois que je préférerais Denis. Il semble bien que le *Laconia* ait coulé au nord de Denis. Le propriétaire de l'île a recueilli son SOS.

— Ah oui... Mais c'est pas à côté Denis, fit sans se troubler Brownie Cassan. Ça fait plus de 40 miles et ensuite 50 pour descendre sur Mahé. Sept à huit heures de mer. On n'a pas le temps aujourd'hui. De toutes les façons, je dois être ce soir à sept heures au vieux port pour voir un mécanicien à cause de la pompe du diesel gauche.

Il avait repris son ton traînant, mais ferme à la fois. Malko comprit que rien ne le forcerait à se rendre à Denis Island. Rentrant sa rage, il réussit à prendre un ton enjoué.

— Très bien. Il n'y a qu'à rentrer en péchant.

— On y va, fit l'Australien. Rhonda, tu remontes l'ancre ?

Tandis que le couple s'affairait pour l'appareillage, Malko s'installa dans le siège central de pêche. Réfléchissant. La réponse à son problème se trouvait sur le *Koala*. Mais il ne pourrait pas manœuvrer l'Australien. Il avait peur. Il fallait donc contourner l'obstacle.

Retrouver la carte où étaient portés les emplacements véritables des secs, notamment de celui où le *Laconia* avait dû s'échouer. Ensuite on verrait.

Les diesels ronflèrent, les lignes se dévidèrent. Peu à peu, un plan s'échafaudait dans la tête de Malko. Utiliser les éléments dont il disposait. C'est-à-dire pas grand-chose... Le ronronnement et la fumée des diesels poussaient à l'assoupissement. Il se laissa aller, souhaitant qu'un poisson téméraire ne le tire pas de sa nonchalance. Mais les poissons mordaient surtout dans les heures les plus chaudes. Il était déjà un peu tard.

Une sensation de fraîcheur réveilla Malko. Le cabin-cruiser passait au large d'une grande île très découpée où brillaient plusieurs lumières dans le crépuscule.

Malko reconnut Praslin. Ils n'étaient plus loin de Mahé. Il se redressa et rejoignit Cassan sur la dunette.

— Vous avez pioncé comme une bête, fit jovialement l'Australien.

Rhonda était toujours dans le carré, active comme une fourmi. Elle devait briquer le *Koala* même la nuit. Malko regarda les lumières de Mahé se rapprocher. Cassan se tourna vers lui.

— Vous allez au yacht-club ou au *Fisherman's Cove* ?

— J'ai laissé ma voiture au yacht-club, dit Malko.

— Eh bien, voilà !

Brownie Cassan se tenait en face de Malko, l'observant de ses petits yeux marrons. Attendant ses cent livres. Le *Koala* se balançait le long du quai, à une centaine de mètres du yacht-club. Le youyou venait d'être mis à l'eau. Malko rhabillé, fouilla dans les poches de son pantalon et poussa une exclamation dépitée, d'un air totalement innocent.

— Oh, je suis désolé, j'ai oublié mon argent. Cela vous ennuerait-il de venir prendre un verre à l'hôtel, que je vous paie...

L'Australien secoua la tête.

— Je peux pas, j'attends le type qui vient pour la pompe du diesel. Je vais vous donner Rhonda, elle reviendra en bus.

— Très bien, dit Malko.

La jeune femme était en train de passer un vieux tee-shirt sans couleur, sur son slip de bain. Elle enfila un short, puis des sandales en caoutchouc. Brownie se rapprocha d'elle et lui dit quelque chose si bas que Malko n'entendit pas. Puis, ils descendirent tous les deux dans le youyou. Ils traversèrent le port et Rhonda amarra ensuite au ponton. Toujours sans un mot, elle s'installa dans la Cooper. Au moment où Malko sortait du yacht-club pour traverser dans Badamier Avenue, un bruit insolite lui fit tourner la tête.

Rhonda pleurait à chaudes larmes.

CHAPITRE IX

Malko freina aussitôt et se gara sur le terre-plein en face du yacht-club. La jeune Australienne, la tête entre ses mains, pleurait à chaudes larmes, les épaules secouées par ses sanglots. Se sentant observée, elle parvint à se reprendre et dit d'une voix enrouée par les larmes :

— Oh, excusez-moi, je suis désolée... Il y a des moments où je n'en peux plus... Brownie est si dur. Si vous saviez ce qu'il m'a dit, avant de partir.

Malko posa la main sur son genou nu.

— J'ai vu comment il vous traitait. Que vous a-t-il dit ?

Elle baissa la tête.

— Oh, j'ai honte. Il m'a dit de... de vous demander de l'argent. Que cela paierait la réparation du pont.

Malko lui adressa un sourire encourageant.

— Eh bien, ainsi vous n'êtes pas pressée ! Restez dîner avec moi à l'hôtel. Cela vous changera les idées.

Rhonda jeta un coup d'œil sur son short effiloché.

— Mais je ne peux pas venir comme cela ! Ce n'est même pas la peine que je retourne me changer. Je n'ai plus une seule robe. Il ne m'achète rien.

— C'est un problème facile à régler, dit Malko, en souriant.

Il redémarra, et, un peu plus loin, tourna dans Victoria Street pour stopper devant Victoria House où se trouvait une importante galerie commerciale.

Il dût forcer Rhonda à sortir de la voiture. La timidité même. Déception, les élégants magasins de la galerie étaient fermés. La vie s'arrêtait à 5 h 30. Comme en Grande-Bretagne.

— Il y a un bazar hindou à côté du siège du SPUP, dit Malko, c'est encore ouvert.

Ils rebroussèrent chemin. À côté de l'Hindou, une demi-douzaine de militants du SPUP étaient en train de s'entasser dans un taxi, Kalachnikovs en bandoulière pour un exercice de nuit, anti « contre-révolutionnaire ».

L'Hindou accueillit Malko et Rhonda les bras ouverts. Il avait vraiment de tout. Malko força Rhonda à prendre deux robes, dont l'une noire, décolletée, des chaussures, des produits de maquillage.

Puis ils reprirent la route de Beauvallon, Rhonda serrait son paquet comme si ça avait été de l'or. À peine arrivée dans le bungalow de Malko, elle se précipita dans la salle de bains et s'y enferma.

La porte s'ouvrit sur une Rhonda méconnaissable. Les seins en poire de la jeune femme semblaient prêts à jaillir du décolleté de la robe noire. Les hauts talons allongeaient encore ses jambes. Sa tignasse rousse, démêlée, lui faisait une auréole de feu.

— Vous êtes superbe, Rhonda, dit Malko avec sincérité. Vous devriez vraiment revenir à la civilisation.

Seules les mains de la jeune Australienne n'avaient pas été ravalées. Elle s'approcha de lui timidement. Il la prit par les épaules et l'entraîna en face de la glace de la coiffeuse :

— Alors ?

Elle eut un sourire confus et enfantin. Puis un regard émerveillé.

— Sans mes lunettes, je vois tout flou, avoua-t-elle.

— Ça ne fait rien, dit Malko. Je vous guiderai. Allons dîner.

Elle se rembrunit.

— Il ne faut pas que je rentre trop tard.

— N'ayez pas peur, la rassura Malko. Je vous donnerai de l'argent pour lui. Comme ça, il ne vous dira rien.

Le restaurant du *Fisherman's* était presque vide, comme à l'accoutumé.

— C'est sinistre, dit Malko. Allons ailleurs. Vous connaissez quelque chose ?

Rhonda hésita.

— Il y a le *Pénélope*, à Beauvallon. Il paraît que la viande est bonne.

— Va pour le *Pénélope*.

Il l'entraîna jusqu'à la Cooper, roula doucement pour ne pas la décoiffer. Le *Pénélope* était, en bordure de la plage, une espèce de véranda décorée de cordages et de bambous. Une superbe Eurasienne les accueillit et leur apporta d'office des Martini Bianco, offerts par la maison.

Rhonda poussa une exclamation de joie, en prenant le menu.

— Enfin, je vais manger de la viande... Brownie ne veut pas que je mange autre chose que du poisson. Pour faire des économies. Je n'en peux plus... Je n'aurais jamais dû quitter l'Australie. Mais il m'a raconté que j'allais avoir une vie de rêve. Je m'ennuyais. Il n'y avait pas d'avenir. J'ai toujours aimé la mer. Maintenant, je ne sais plus où aller. Je n'ai pas d'argent, je n'ai même plus de vêtements...

Rhonda semblait ignorer que l'esclavage avait été aboli une

centaine d'années plus tôt... Malko lui versa un peu d'un soi-disant bordeaux, né de l'union incestueuse d'un vin algérien et d'eau seychelloise.

— Oubliez vos problèmes pour ce soir, dit-il.

Il n'avait pas refermé la bouche que la porte s'ouvrit sur trois personnes.

Rachid Mounir, le torse moulé dans une élégante chemise rose bonbon, escorté d'une très jolie jeune femme brune, de type arabe, avec une bouche énorme et un nez retroussé visiblement refait. L'autre personne qui l'accompagnait était Bill, le responsable du SPUP de Beauvallon.

Le petit Seychellois fixa longuement Malko et Rhonda avant de s'asseoir. Son regard glaça Malko, tant il était plein de méchanceté. Puis il leur tourna le dos. Rhonda se pencha vers Malko et dit à voix basse.

— Vous le connaissez ? C'est lui qui a charté le bateau. Il est très puissant ici. Je crois qu'il vient avec l'Arabe. Ils sont venus sur le *Koala* ensemble.

Malko s'efforça de sourire. Inutile de l'affoler.

— Ce soir, je ne m'occupe pas d'affaires, affirma-t-il.

L'attitude de Bill prouvait en tout cas une chose. Il n'agissait pas sur les ordres officiels du gouvernement seychellois. Sinon, il aurait appréhendé Malko immédiatement pour l'« accident » de la Land Rover. C'était une petite activité parallèle. Il se retourna et fixa de nouveau Rhonda, comme s'il se demandait ce qu'elle faisait avec Malko. Ce dernier se maudissait de ne pas être resté au *Fisherman's Cove*.

Rhonda avait vite balayé la présence de Bill. À son troisième verre de faux bordeaux, elle posa un regard ravi sur le décor plutôt succinct et soupira :

— Il y a si longtemps que je n'ai pas été dans un restaurant !

L'arrivée de la viande ne ternit pas son enthousiasme. Du vieux buffle kenyan qui semblait être venu à la nage, tant il était résistant. Déguisé en filet mignon.

Si *Pénélope* méritait une remarque dans un guide, c'était plutôt deux tibias croisés que deux fourchettes.

Stoïque, Malko engagea le combat avec son buffle. Plusieurs gouttes de vin étaient tombées sur la table. Il s'assura qu'elles ne dissolvaient pas la peinture avant de tremper les lèvres dans son verre.

— Vous êtes si gentil, balbutia Rhonda d'une voix pâteuse... Si gentil !

Sa main s'était posée sur celle de Malko. Elle la prit d'un geste spontané et la porta à ses lèvres. Il profita de son enthousiasme pour poser une question.

— Pourquoi Brownie a-t-il peur de ce Bill ? demanda-t-il.

— Avant, il donnait de l'argent pour avoir un permis de travail, expliqua-t-elle. Depuis le nouveau gouvernement, Bill le force à renseigner la police. Brownie a peur, parce qu'ils pourraient lui saisir son bateau.

— Mais qu'est-ce qu'ils veulent savoir ? demanda Malko innocemment.

Rhonda réprima un petit hoquet avant de répondre :

— Oh, pas grand-chose. Ils ont peur d'un contrecoup d'État. Ils veulent savoir s'il n'y a pas de bateaux qui amènent des armes, s'il ne connaît pas des gens mécontents du gouvernement. Ils lui louent son bateau pour très peu d'argent aussi. Comme pour demain. Il ne voulait pas, mais ce petit « banania » est venu lui dire que s'il refusait, il perdait sa licence de charter.

— Je vois, dit Malko.

Toujours les mêmes bons vieux procédés... Cassan allait mener les Irakiens au banc de corail. Ensuite ceux-ci n'auraient plus qu'à remonter la cargaison au nez et à la barbe de la CIA. Beau travail. Plus que jamais, il fallait essayer de donner le change.

La crème caramel, vraisemblablement fabriquée à base de pâte à modeler, n'arrivait pas à faire passer le buffle. Il réclama l'addition, paya et se leva, entraînant ostensiblement Rhonda par la taille.

— Allons danser, dit-il à haute voix, en passant près de la table de Rachid Mounir. Vous connaissez un endroit ?

— Il y a le *Bubble Club*, avança Rhonda, de l'autre côté de l'île. Après Victoria. Mais je ne sais pas si cela vous plaira. Ce n'est pas très bien fréquenté...

Malko embrassa la jeune femme dans le cou, sous l'œil bovin de trois Seychellois gardant le parking.

— Avec vous, tout me plaira.

L'Australienne représentait sa meilleure chance. Sa seule chance même. Elle gloussa de joie et se laissa tomber dans la Cooper.

— La tête me tourne ! dit-elle. J'ai trop bu.

— Mais non, dit Malko, tout va très bien.

Dès qu'il eut fait demi-tour, il posa une main sur le genou de Rhonda et l'y laissa. Le vent tiède lui fouettait délicieusement le visage. À cette heure-là, les routes de Mahé étaient pratiquement désertes.

Entre la musique pop assourdissante distillée par un orchestre local et les projections lumineuses sur le mur de la piste de danse, on arrivait très vite au bord de l'hystérie. Le *Bubble Club* n'était ni meilleur ni pire que les autres discothèques du monde. Trois serveuses outrageusement décolletées officiaient dans un bar légèrement en contrebas, décoré des rubans de différents navires de guerre, vestiges de bagarres locales.

Malko et Rhonda s'étaient installés dans un des petits boxes séparés par des cloisons d'énormes bambous, avec vue sur la brochette de putes locales installées à côté du bar au cas où un navire relâcherait inopinément. C'était la période creuse. La serveuse callipyge au visage d'enfant avait jeté un regard noir à Rhonda. Concurrence déloyale. Appuyée contre Malko, l'Australienne commençait à ressentir les effets du mélange de faux bordeaux et de vrai Martini-Bianco.

— Dansons ! demanda-t-elle brusquement.

L'orchestre s'était évanoui, laissant la place à des disques langoureux. Quelques couples blancs évoluaient avec une grâce pachydermique. Rhonda se serra de tout son corps contre Malko, leva vers lui des yeux noyés de plaisir et murmura :

— Je suis si bien. Il y avait si longtemps que je n'avais pas été comme ça. Mais il faut que je rentre, il doit être très tard.

Le *Bubble Club* se trouvait en bord de mer, au nord de Victoria. Hôtel-cabaret avec une étrange piscine en surélévation dans le jardin, donnant directement sur la rade. Si loin du centre que Malko avait craint s'être perdu. Il se pencha à l'oreille de Rhonda.

— Je vous donnerai de l'argent pour que Cassan croie que...

— Non, je ne veux pas ! Tant pis s'il me bat. J'en ai assez.

Elle se détacha violemment de lui, les prunelles assombries par la colère.

— Il y a peut-être une autre solution que de vous faire battre, avançait Malko.

Ce n'était pas le moment qu'elle rompe avec l'Australien... Elle renicha sa tête contre l'épaule de Malko.

— Tant pis, je suis bien.

— Je vais quand même vous raccompagner, proposa ce dernier avec diplomatie. Sinon, nous ne pourrions pas nous revoir.

Les putes caressèrent au passage Malko d'un regard plein de regret. Des dollars qui s'en allaient. Le parking était désert. Enlacés, Malko et Rhonda regagnèrent la Cooper, garée au bord de l'eau. Une petite plage courait le long du ciment.

— J'ai envie de me promener, dit Rhonda.

Elle entraîna Malko. Dès qu'elle fut sur le sable, elle se baissa et ôta ses chaussures.

— Je ne veux pas les abîmer, dit-elle d'une voix de petite fille.

Ils firent quelques pas, arrivèrent à un muret de ciment qui bloquait le passage, firent demi-tour et revinrent à la Cooper. Rhonda s'accota au capot et leva son visage vers les étoiles. Visiblement, elle n'avait pas envie de regagner le *Koala*. Malko l'observait, attendri. Elle paraissait si sincèrement heureuse. Sans un mot, elle avança la bouche vers lui et l'embrassa. Avec furie, comme si elle s'était contenue pendant longtemps. Leurs dents s'entrechoquèrent, le corps de Rhonda s'écrasa contre celui de Malko, ses doigts lui broyaient la nuque. Il ne fut pas en reste. L'épisode avec la Finlandaise lui avait laissé un goût amer. Enfin, il se retrouvait avec une femme consentante. Lorsque ses mains effleurèrent la poitrine de Rhonda, à travers la fine toile de la robe, l'Australienne se cabra comme un cheval. Ils restèrent enlacés, de plus en plus excités, oubliant complètement où ils se trouvaient. Rhonda embrassait Malko comme si sa vie en avait dépendu, à demi-renversée sur le capot de la Cooper. Il aurait peut-être repris son sang-froid si ses doigts n'avaient pas découvert la chair nue sous la robe neuve. Rhonda avait laissé son slip dans sa salle de bains.

Sans un mot, il la renversa en arrière, la clouant sur le capot de la petite voiture. D'elle-même, elle ouvrit les jambes, offerte, un pied bloqué contre un phare.

Il repoussa le tissu de la robe, découvrant ses jambes, le buisson sombre de son ventre. L'effleura. De la lave brûlante. L'Australienne attendait, allongée sur le capot, sans sentir l'arête d'acier qui lui sciait les reins. Un groupe sortit du *Bubble* et les aperçut. Aussitôt, une des filles cria quelque chose en créole et les autres éclatèrent de rire. Rhonda se redressa, échevelée, rabattit la robe sur ses genoux. Elle s'assit sur le capot et appuya sa tête sur l'épaule de Malko.

— Pardon, dit-elle. Mais j'ai honte. Je n'ai pas envie de rentrer, ajouta-t-elle. Je voudrais rester avec toi. Dormir dans tes bras. J'ai tellement besoin d'affection, tu sais.

Elle lui tendait une perche grosse comme le mât du *Titanic*.

Malko passa un bras autour de ses épaules. Le ventre encore brûlant de désir, au bord de l'orgasme, maudissant les noctambules qui s'éloignaient. Il fallait replonger dans le travail.

— Rhonda, dit-il, j'ai peut-être une proposition à te faire. Qui pourrait te rapporter beaucoup d'argent et te permettre de quitter Cassan.

La jeune femme sursauta, se méprenant sur la proposition.

— Mais je ne veux pas. Ce n'est pas parce que... Je ne suis pas à vendre.

— Mais non, dit Malko, il ne s'agit pas de te prostituer ! Tu sais que je travaille pour une compagnie d'assurances. Je recherche l'épave du *Laconia B*. Si je la trouve j'aurai droit à une très grosse prime ! Ce

cargo s'est échoué sur un sec, au nord de Denis. La position de ce sec se trouve sur la carte que Cassan m'a montrée l'autre jour. Depuis, il a changé d'avis, il ne veut plus m'y mener. Parce que d'autres personnes cherchent aussi le *Laconia B*. Des amis de Bill. Pour d'autres raisons. Alors, si tu pouvais recopier ou m'apporter cette carte, cela pourrait te faire gagner beaucoup d'argent...

Rhonda l'écoutait, les sourcils froncés.

— Je ne comprends pas bien, dit-elle. Pourquoi Bill veut-il retrouver cette épave ? Qu'est-ce que cela peut lui faire ?

— Parce qu'il croit qu'il y a des objets de valeur à bord.

— Ah !

L'Australienne le regardait d'un drôle d'air. Comme si elle ne le croyait pas complètement.

— Je pourrais avoir 3 ou 4 000 livres ? demanda-t-elle timidement.

Malko sourit et l'embrassa à la commissure des lèvres.

— Beaucoup plus. Je te garantis 50 000 livres, si je retrouve le *Laconia B*, grâce à toi.

— 50 000 livres⁽¹⁴⁾ !

Rhonda resta plusieurs secondes à méditer ce chiffre, énorme à ses yeux. Malko pouvait presque voir les rouages de son cerveau en marche. Elle s'ébroua tout à coup et demanda d'une voix plus ferme.

— Tu me protégeras ? Tu resteras avec moi, tant que je serai à Mahé ?

— Bien sûr, dit Malko. Mais j'aurai besoin d'un bateau.

— J'en connais un, dit Rhonda. Le trimaran des Kenyans. Il est vieux et moche, mais il flotte. Ils ne demanderont pas mieux. Ils ont besoin d'argent.

— Va pour le trimaran, dit Malko. Qu'as-tu l'intention de faire ?

Rhonda le regarda bien en face, et annonça d'une voix calme :

— Je vais retourner sur le *Koala* maintenant. Je suis sûre que Brownie est saoul. Il a dû boire de la bière au yacht-club toute la soirée. Je vais prendre cette carte, je sais où il l'a mise. Je te la ramène et je reste avec toi.

C'était si beau que Malko aurait pu hurler de joie. Privés de la carte, les Irakiens perdraient du temps, même avec l'aide de l'Australien.

— *Terrifie !* dit-il. Tu es sûre que tout se passera bien ?

— Certaine, affirma-t-elle. Je connais Brownie. Même s'il est réveillé, je lui donnerai l'argent et il se rendormira.

Malko était déjà en train de démarrer. Ils parcoururent la route côtière en silence, puis il stoppa en face du yacht-club éteint. Tirant des livres de sa poche, il en compta 50 de plus que ce qu'il devait à l'Australien.

— Tiens, fit-il.

Elle prit les billets, les gardant serrés dans sa main.

— Comment vas-tu revenir ? demanda Malko. Si tu mets le moteur du youyou, il va t'entendre.

— Je reviendrai à la rame, dit Rhonda. Et je vais y aller de la même façon. Attends-moi là.

Elle se pencha sur lui et l'embrassa à faire tomber ses incisives. Il la regarda courir jusqu'au ponton et sauter dans le youyou. Puis, il devina plus qu'il ne vit le petit esquif s'éloigner dans l'obscurité sur l'eau sale du port. Le *Koala* se trouvait à cinq cents mètres environ.

Resté seul, il se détendit. Avec quand même une petite gêne. La candeur de Rhonda le gênait. Il faisait vraiment un sale métier. Une boule d'angoisse pesant sur son estomac, il commença à compter les minutes, surveillant le cadran lumineux de sa Seiko-Quartz. Rhonda allait-elle réussir ?

CHAPITRE X

Brownie Cassan se dressa en sursaut sur la couchette. Un bruit clair venait de le réveiller. Il écouta, agacé que Rhonda l'ait pris au mot. Il l'avait attendue au yacht-club jusqu'à onze heures. Il hésita, partagé entre la mauvaise humeur et une excitation malsaine. Lui qui n'honorait plus Rhonda que rarement, se sentait tout à coup prêt à lui faire l'amour. Il écouta, pensant qu'elle allait le rejoindre, mais la porte de la cabine ne s'ouvrit pas. Elle allait dormir sur la couchette de l'autre cabine.

Il se leva. Pieds nus, uniquement vêtu d'un slip, il se déplaçait sans aucun bruit.

Il ouvrit la porte donnant sur le carré et appela :

— Rhonda !

Il s'attendait à ce que la jeune femme lui réponde immédiatement. Au lieu de cela, il distingua, dans la pénombre, une silhouette qui s'enfuyait.

Un voleur !

Il se rua en avant, raflant, au passage un poignard qui séchait dans l'évier. Il rattrapa le fuyard à la porte du carré et parvint à lui saisir les jambes. Ils tombèrent enlacés sur le pont arrière. À la seconde même où il reconnaissait Rhonda, tenant à la main un rouleau de papier !

D'abord la stupéfaction le paralysa. Pourquoi la jeune femme avait-elle fui ?

— Qu'est-ce qui te prend ? grommela-t-il.

Ils se relevèrent ensemble et il la poussa dans le carré, puis alluma.

Rhonda lui faisait face, les yeux fous, dans une robe qu'il ne connaissait pas, une carte roulée à la main.

Il la lui arracha et la déroula. Voyant de quelle carte il s'agissait, il eut l'impression de recevoir un coup dans le ventre. Lâchant la carte, il prit la jeune femme à la gorge et la colla contre la cloison du carré.

Visage contre visage, il demanda d'une voix glaciale :

— Pourquoi tu as pris ça ?

Elle ne répondit pas, figée de terreur.

Brownie Cassan oscillait entre la rage et la peur. Ce n'était plus

une histoire de fesses. C'était sa peau qui était en jeu, son bien le plus précieux. Et, au mieux, sa survie matérielle. Bill n'était pas un type à se contenter de promesses.

Il sentait les carotides de Rhonda battre sous ses doigts. Cela décupla ses instincts sadiques. Il serra un peu plus et demanda :

— C'est lui qui t'a filé cette robe. Hein ?

Comme elle ne répondait pas, il saisit le haut de la robe et tira d'un coup sec, libérant la poitrine, déchirant le tissu jusqu'à la taille.

— Salope ! Tu t'es fait sauter, hein, cracha-t-il, oubliant totalement ce qu'il avait conseillé à sa compagne, rouge brique, à demi-étranglée. Lâchant la robe, Brownie Cassan reprit son poignard et en posa la pointe sur l'estomac de Rhonda.

— Dis-moi qui t'a demandé cette carte ou je te crève, souffla-t-il.

— C'est, c'est lui, avoua Rhonda. Lâche-moi, je t'en prie.

Brownie Cassan resta silencieux, quelques secondes. Mesurant la portée de ce qui se passait. S'il avait eu le sommeil plus lourd, il se retrouvait le lendemain à la prison de Victoria sous un prétexte futile. Son bateau confisqué. À cause de cette petite garce. Lâchant sa gorge, d'un seul revers en plein visage, il l'envoya contre la cloison. Elle avait tellement peur qu'elle ne cria pas. Brownie Cassan revint à la charge, frappant au ventre, aux seins, partout où cela faisait mal, achevant d'arracher la robe, les lèvres serrées, les yeux fous. Il termina par un coup de pied dans le bas-ventre qui arracha un couinement horrible à Rhonda. Celle-ci resta recroquevillée sur le plancher du carré, entre le divan et la table basse. L'Australien se pencha sur elle, la prit par les cheveux et la traîna jusqu'à la cabine avant, où il l'allongea sur le dos. S'agenouillant sur elle, il appuya le poignard contre sa gorge. Il lui dit d'une voix vibrante de haine :

— Je t'interdis de bouger ou d'appeler, sinon, je t'égorge... Et si tu essaies de t'enfuir, c'est le même truc.

Il se releva et lui envoya encore un coup de pied. Après avoir claqué la porte, il alla fumer une cigarette sur le pont arrière pour se calmer. Il faudrait qu'il se débarrasse de Rhonda. Il la remplacerait par une Seychelloise. Mais pour l'instant, il avait besoin d'elle pour manœuvrer le cabin-cruiser. Il regarda dans la direction du yacht-club. L'autre devait attendre. Il enferma soigneusement la carte volée dans le secrétaire, prit la clef et la mit dans la poche de son maillot, fermée par un zip. Puis, il prit dans le bar la bouteille de cognac Gaston de Lagrange, s'en servit un plein verre et en vida le tiers d'un coup. Immédiatement la chaleur du cognac chassa son angoisse. Il resta là, vidant lentement son verre réchauffé dans ses doigts. Jusqu'à ce qu'il n'en reste pas une goutte.

Alors seulement, il s'étendit sur sa couchette, après avoir fermé à clef la porte de la cabine.

Malko consulta sa montre : une heure et demie depuis que Rhonda était partie sur le *Koala*. Plus aucune chance qu'elle revienne. Il n'avait rien entendu et se maudissait d'avoir ainsi envoyé la jeune femme au massacre. Machinalement, il mit en marche la Cooper et s'éloigna du yacht-club.

Bouleversé et fou de rage.

En roulant sur Badamier Avenue, il essaya d'apercevoir, en vain, le cabin-cruiser. Qu'était-il advenu à Rhonda ? Avait-elle changé d'avis ou s'était-il passé un drame ? Maintenant, il ne possédait plus aucun moyen direct d'accéder à la carte. À part prendre le *Koala* d'assaut, ce qui posait certains problèmes techniques... Il traversa Victoria en trombe et s'engagea dans la montée menant à la route de Beauvallon. Le lendemain, Rachid et ses hommes commenceraient leurs recherches. Avec la carte. Il se gara dans le parking désert du *Fisherman's Cove* et gagna son bungalow.

Cette fois, personne ne l'attendait... Il tourna en rond, ouvrit la porte-fenêtre donnant sur le jardin, sortit se détendre. Tout l'hôtel semblait dormir. À sa déconvenue professionnelle se mêlait la frustration sexuelle. Encore pire qu'avec la Finlandaise la veille...

Il chercha à chasser dans son esprit ce qui venait de se passer pour se concentrer sur son problème immédiat : empêcher les Irakiens de trouver le *Laconia B*. Le seul qui pouvait l'aider efficacement était le Derviche. Mais où aller chercher l'agent israélien ? Il devait attendre que ce dernier le contacte. Cela pouvait être trop tard... Découragé, il se préparait à regagner son bungalow lorsque son regard tomba sur la porte-fenêtre de sa voisine. Ce qui lui donna une idée.

Pourquoi ne pas lui rendre visite ? Au pire, elle l'enverrait promener. Au mieux, il calmerait au moins sa frustration sexuelle... Ce qui ne pourrait qu'activer sa réflexion.

Se dressant sur la pointe des pieds, il poussa le vasistas semblable au sien, envoya la main, trouva le verrou, le dégagea. Il ne restait plus qu'à pousser la porte-fenêtre. Doucement, il la fit coulisser. N'ouvrant que de cinquante centimètres, il se glissa à l'intérieur de profil, écartant doucement le rideau.

Le choc le prit tellement par surprise qu'il tomba. L'assaut brutal d'un fauve. Un bras musclé comme celui d'un catcheur s'enroula autour de son cou et serra, tandis qu'un autre appuyait sur sa nuque. Il sentit ses vertèbres craquer. En un éclair, il réalisa qu'il se trouvait à une fraction de seconde de la mort par rupture des vertèbres cervicales. Sa dernière pensée cohérente fut de reconnaître un parfum sur le bras qui l'étranglait : Cabochard. Dans un effort surhumain, il

libéra partiellement ses cordes vocales et cria :

— Irja ! c'est moi, Malko.

Aussitôt, le bras qui l'enserrait relâcha son étreinte. Il resta quelques secondes à reprendre son souffle, des lueurs rouges devant les yeux. Une lumière jaillit. Irja, uniquement vêtue d'un slip de nylon blanc, décoiffée, les prunelles assombries, le fixait avec un mélange de curiosité et de colère.

Son regard ne s'éclaira pas lorsque Malko se releva, essayant de sourire.

— Vous avez cru que je voulais vous violer ?

La Finlandaise lui jeta un regard noir.

— J'ai entendu du bruit. Je suis judoka, c'est tout. J'ai cru que c'était un voleur...

— Cela aurait fait un voleur mort, remarqua Malko.

— Que faites-vous dans ma chambre à cette heure-ci ?

Malko tenta d'oublier la douleur cuisante de sa gorge pour sourire :

— Devinez... Maintenant que vous m'avez à demi-étranglé, il faudrait vous faire pardonner...

Il s'avança, enlaça Irja. Celle-ci se dégagea doucement.

— Pas maintenant, dit-elle. Vous m'avez fait trop peur. Si vous voulez, dormez dans le lit jumeau... Je serai peut-être de meilleure humeur, demain matin.

Elle se laissa tomber sur le second lit sans ôter son slip et éteignit. Après avoir refermé la porte-fenêtre. Malko se glissa sous les draps. La soirée avait décidément été fertile en émotions... Son cou lui faisait encore mal. Il s'endormit sans même s'en rendre compte, espérant se réveiller assez tôt pour rendre hommage à la Finlandaise avant de reprendre le cours de sa mission.

C'est une sensation de tiédeur qui réveilla Malko. Il mit plusieurs secondes à réaliser qu'un souffle d'air chaud s'engouffrait par la porte-fenêtre entrouverte...

Il se dressa, la respiration bloquée, tendit l'oreille. Quelque chose le frappa aussitôt. La respiration de Irja, sur le lit voisin, était trop régulière pour une personne endormie. Contrôlée. Elle ne dormait pas non plus... Il y eut un léger grincement. La personne qui avait ouvert la porte-fenêtre agrandissait l'ouverture. Les réflexes professionnels de Malko revinrent instantanément.

Doucement, il glissa au bas du lit et s'en éloigna. Accroupi dans l'ombre. Il hésitait à prévenir la Finlandaise. Son appel risquait de déclencher une catastrophe.

Deux ombres franchirent coup sur coup la raie plus claire de la porte-fenêtre. Son estomac se serra. Il se redressa lentement le long du mur, prêt à bondir. Ensuite tout se passa très vite. Une silhouette passa devant lui, se dirigeant vers son propre lit. Une autre s'approcha du second lit, hors de sa portée.

Malko bondit sur le dos du premier intrus au moment où il frappait le lit, criant :

— Irja ! Attention.

Il sentit l'odeur âcre d'un homme en sueur, étreignit un torse musclé et entendit le choc sourd de deux corps, à quelques mètres, un cri étranglé. Pas la voix de Irja. Ensuite, le bruit d'une lutte confuse. L'homme sur qui il s'était jeté se débattait furieusement. Malko sentit une brûlure au bras et lâcha prise, reculant brusquement. Heureusement, l'interrupteur était à la même place que dans son bungalow et il le trouva du premier coup.

La lumière inonda la chambre. Il se trouva nez à nez avec un Noir trapu au nez épaté, une machette à la main. Le drap déchiré disait avec quelle force, il avait frappé. Il était nu, à part un short. La lame horizontale, il s'apprêtait à frapper. Malko saisit une des lourdes fausses lampes à huile posées sur les tables de nuit et la jeta à toute volée sur le poignet de son agresseur. Avec un cri de douleur, celui-ci lâcha sa machette.

Mais aussitôt, le second, abandonnant Irja tombée à terre, se rua sur Malko, la machette haute. Cette fois il n'avait rien pour se défendre.

Du coin de l'œil, Malko vit Irja se relever avec la détente d'un cobra et plonger, les mains en avant, sur l'agresseur de Malko. Les doigts se refermèrent sur le cou de taureau. Ses longues mains fines semblaient dérisoires. D'un seul revers, le tueur allait éventrer la Finlandaise, avant de frapper Malko. D'ailleurs l'homme avança encore, sans se soucier des mains nouées autour de la gorge.

Soudain, Malko vit avec stupéfaction les ongles rouges s'enfoncer dans la gorge du Noir comme les griffes d'un fauve. Surpris, le tueur recula, les yeux exorbités. Un jet de sang jaillit de sa gorge, déchirée par les ongles de la Finlandaise. Il laissa à son tour tomber sa machette pour essayer d'arracher les griffes qui déchiraient sa gorge.

Aussitôt, celui qui venait d'être désarmé par Malko se rua au secours de son camarade, frappant Irja à la nuque avec une violence inouïe. La jeune femme tituba, lâcha prise et s'effondra en travers du lit.

Malko chercha une arme des yeux. Mais les deux hommes ne pensaient qu'à fuir. Le valide aida celui qui perdait son sang et ils filèrent vers la porte-fenêtre. Malko se souciait assez peu de les poursuivre. À quoi bon, ce n'étaient que des hommes de main...

Le cerveau, c'était Rachid Mounir. Malko se maudissait d'avoir mêlé la photographie à ce massacre. Il referma la porte-fenêtre, la verrouilla et revint vers Irja. La Finlandaise gémit, entrouvrit les yeux, à demi KO. Soudain, un détail attira le regard de Malko. Le vernis de ses ongles s'était écaillé sous le choc. Surtout celui de l'index droit. Sous le rouge, apparaissait une surface mate, argentée et non le rose d'un ongle.

Il crut d'abord qu'il s'agissait d'une couche de vernis supplémentaire. Il prit la main, l'examina, gratta un peu, fit sauter une écaille de vernis. Ce qu'il découvrit le stupéfia. Une fine lamelle d'acier collée sur l'ongle le recouvrait en entier dépassant de presque un centimètre. L'extrémité en était coupante comme un rasoir. Sur ce faux-ongle, il suffisait de passer une couche de vernis rouge pour que l'illusion soit parfaite. Malko examina rapidement les autres. Tous identiques. Les merveilleuses mains de la Finlandaise n'étaient que des armes mortelles, capables d'égorger un être humain. Du travail admirablement fait. Malko ne s'en était même pas rendu compte en faisant l'amour avec elle. Il est vrai qu'elle n'y avait pas beaucoup mis de passion...

Irja replia vivement les mains sur sa poitrine. Elle l'observait, bien qu'elle fit encore semblant d'être inconsciente...

Soudain, les morceaux du puzzle se recollèrent dans la tête de Malko. Il se pencha sur la jeune femme.

— Irja, qu'est-ce que cela veut dire en hébreu : « Zé-nehedar ? »

CHAPITRE XI

Irja acheva d'ouvrir les yeux. Son regard était absolument indéchiffrable. Elle grimaça de douleur et gémit, comme si elle n'avait pas entendu la question de Malko.

— J'ai mal, dit-elle. Où sont-ils ? Que s'est-il passé ?

Son ton mourant contrastait avec la force dont elle avait fait preuve. Malko s'assit à côté d'elle sur le lit.

— Irja, répéta-t-il. Je sais que vous parlez hébreu. Je sais qui vous êtes. Je voudrais que vous me conduisiez à celui qui s'appelle Le Derviche. J'ai besoin de le voir. Tout de suite...

La Finlandaise se mit sur son séant :

— Je ne sais pas ce que vous voulez dire. Je ne parle pas hébreu. Je ne connais pas de derviche. Pourquoi me posez-vous toutes ces questions ?

C'était le jeu. Malko insista :

— Vous faites l'amour en hébreu, Irja. Je vous ai entendu crier un soir. Deux mots que j'ai pris pour du finnois « Zé nehedar ». Dès demain matin, je peux vérifier qu'il s'agit bien d'hébreu. Ce n'est pas courant non plus que des photographes possèdent des griffes d'acier. Vous appartenez au Mossad, Irja, quel que soit votre nom et votre couverture. Et vous savez certainement qui je suis... J'ai été en contact avec un de ceux qui travaillent avec vous. Il faut que je le voie. Vous avez été chargée de me surveiller. C'est pour cela que vous avez fait l'amour avec moi.

Maintenant, où puis-je trouver le Derviche ? Il s'agit d'une question vitale. Pour vous.

La jeune femme ne répondit pas. Ils s'observèrent en silence, un long moment. Malko devinait qu'en bon agent Irja évaluait tous les éléments de la situation. Enfin elle se leva, enfila un chemisier et un jean.

— Attendez-moi dans votre chambre, dit-elle.

Ils sortirent en même temps et il la vit se diriger vers le parking. Un bruit de moteur : elle était partie.

Il entra dans son bungalow, prit une douche et se mit à lire pour tromper son attente. Une demi-heure. Une heure.

Enfin il entendit des pas et on frappa à sa porte. C'était Irja.

— Je viendrai vous chercher à six heures du matin, dit-elle. À tout à l'heure.

Malko bâilla. Il n'avait pas dormi plus de trois heures. La tension nerveuse. Le jour était déjà entièrement levé. À côté de lui, Irja semblait en pleine forme. Lui, éprouvait encore une raideur dans le cou. Il ralentit pour laisser passer un groupe d'enfants allant à l'école. La route côtière était pratiquement déserte. Ils filaient vers le sud, de l'autre côté de la baie de Beauvallon.

— C'est encore loin ?

— Non, dit la Finlandaise. La prochaine crique.

Ils roulaient depuis quatre kilomètres environ. Malko ralentit et aperçut un petit port naturel au milieu duquel se trouvait un bateau ancré à une centaine de mètres du bord. Le vieux trimaran vert qu'il avait déjà vu en mer.

— C'est là, annonça Irja.

Dès qu'il eut stoppé, elle sauta à terre et se dirigea vers un dinghy de caoutchouc où ils prirent place tous les deux, Irja tira la ficelle du démarreur. Elle avait des gestes d'homme. Malko observait le trimaran. Aucun signe de vie. Le dinghy acheva doucement sa course contre sa peinture écaillée. Il ne payait vraiment pas de mine. Malko s'accrocha à la rambarde rouillée, monta à bord et s'avança vers l'écouille centrale.

Un homme en sortit au même moment. Grand, blond, costaud, une moustache abondante, des yeux très bleus, un nez droit. Il tendit la main à Malko.

— Bienvenue à bord, monsieur Linge.

C'était la voix du Derviche. Malko prit la main tendue et crut que ses doigts allaient se transformer en pulpe. L'Israélien l'observait d'un regard froid.

— Asseyez-vous, dit-il. J'espère que vous avez une raison sérieuse pour agir comme vous l'avez fait.

— J'en ai une, dit Malko.

Succinctement, il raconta l'histoire de la carte et de Brownie Cassan. Le Derviche écoutait en tiraillant pensivement les poils de sa moustache. Irja avait disparu à l'intérieur du trimaran. Il ne faisait pas encore vraiment chaud et la mer n'avait pas une vague. Lorsque Malko eut terminé, l'Israélien laissa tomber d'une voix froide.

— J'étais sûr que vous me cachiez quelque chose. Pourquoi venez-vous me trouver maintenant ?

Malko décida de ne pas jouer au plus fin.

— Parce que vous êtes le seul à pouvoir m'aider. Nous pourrions

toujours ensuite trouver un terrain d'entente. Il faut avant tout empêcher Rachid Mounir de trouver le *Laconia B*.

Le Derviche hocha la tête affirmativement.

— C'est exact, monsieur Linge. Si je n'avais pas cru qu'il s'agissait d'une urgence, je ne vous aurai pas laissé m'approcher. Mais je ne suis pas certain que nos gouvernements respectifs parviennent à un accord et je ne peux prendre aucun engagement dans ce sens. Vous me comprenez ? Je ne suis maître que de mes actions ici. Je suis d'accord pour une opération ponctuelle commune, mais c'est tout. Ensuite, chacun agira au gré de ses intérêts. Même s'ils sont en conflit. Si vous n'êtes pas d'accord, vous pouvez quitter ce bateau maintenant et j'accepterai d'oublier que vous connaissez mon visage.

— Je suis d'accord, dit Malko.

Le Derviche le fixa pensivement, hocha la tête.

— Bien.

Il se tourna vers l'écoutille et appela :

— Zamir !

La tête de Irja apparut aussitôt hors de l'écoutille. Les traits tendus.

— Veux-tu faire du café et demander à Zvi de monter ?

La tête disparut. Malko demanda :

— C'est son véritable nom, Zamir ?

Le Derviche secoua la tête avec une esquisse de sourire.

— Non, Zamir signifie « rossignol » en hébreu. C'est un surnom. Nous avons tous des surnoms.

Une tête chauve apparut hors de l'écoutille. Un petit bonhomme bedonnant, avec un superbe « œuf colonial », de curieux yeux gris et une pipe vissée à la bouche.

— C'est Zvi, présenta le Derviche. Nous l'appelons le Taciturne.

Méritant son surnom, le Taciturne serra la main de Malko sans un mot et redescendit dans les entrailles du trimaran. Malko remarqua alors les fils entrecroisés entre ses mats. Des antennes radio. Excellente couverture que ce vieux bateau pourri. Le Derviche s'étira et bâilla. Malko avait du mal à dissiper la poire d'angoisse qui lui bloquait l'estomac. Il allait être pris entre l'enclume et le marteau. Les Israéliens n'étaient pas des enfants de chœur et ne se laisseraient pas manœuvrer.

Il risquait d'avoir le choix entre deux solutions s'il ne voulait pas trahir la CIA : une balle dans la tête ou la circoncision et la vie à Tel-Aviv.

— Voilà le café, annonça le Derviche.

Irja-Zamir apparut avec un plateau. Malko remarqua en souriant.

— Si elle sait aussi faire la cuisine, elle est parfaite. Elle se bat comme un homme.

— Zamir est lieutenant dans *Tsahal*⁽¹⁵⁾ dit doucement le Derviche. C'est une femme exceptionnelle.

Le regard de l'Israélien enveloppa la jeune femme avec une expression extraordinairement tendre. Confirmant les soupçons de Malko. Son mystérieux amant, c'était lui. Étrange situation.

— Qu'allons-nous faire ? demanda-t-il.

Le Derviche but une gorgée de café brûlant avant de lui répondre de sa voix éternellement calme :

— Appareiller, rattraper le *Koala* et entrer en possession de cette carte. Ensuite...

Il eut un geste vague et fataliste.

Le Derviche abaissa les énormes jumelles noires et annonça d'une voix sans émotion :

— Ce sont eux.

À l'avant du trimaran, Malko essaya de distinguer un vague point à l'horizon, caché souvent par la houle. Le trimaran avait mis le cap droit sur Denis. Il était un peu moins rapide que le *Koala* et le voyage leur avait pris six heures. Sans croiser un seul bateau. Ils avaient laissé l'île à leur droite et continué tout droit vers le nord, incurvant leur course de 10° une dizaine de miles après avoir passé Denis.

L'île ressemblait à Bird Island, plate comme la main, couverte de cocotiers, entourée d'une barrière de corail. Pas plus de deux kilomètres de long.

Le Derviche se retourna et cria quelque chose en hébreu. Docilement le Noir qui barrait fit tourner sa roue de quelques degrés. Un Noir parlant hébreu ! Il y en avait un autre, qui était resté dans le carré avec Zvi pendant tout le voyage.

Zamir, le Rossignol, bronzait, allongée à l'avant vêtue d'un seul slip de bain, impassible. Elle avait même trouvé le temps de refaire son vernis, dissimulant le piège mortel de ses ongles.

— Ils ont dû nous voir aussi, remarqua Malko.

Le Derviche eut un sourire froid.

— La mer est à tout le monde...

Les Noirs parlant hébreu intriguaient Malko.

— Ce sont des Juifs, ces Noirs ?

— Comment croyez-vous que nous avons réussi Entebbe, dit l'Israélien. Nous avons des agents partout. Ceux-là sont partis d'Ouganda à temps, mais sans eux nous aurions échoué. Ils ne parlent que le swahili et l'hébreu.

Malko imagina le grand Noir en train de lire la Thora. Décidément, il n'était pas au bout de ses surprises, et il aurait donné

cher pour pouvoir communiquer avec Washington. Ce n'était pas une situation agréable de se trouver au milieu de l'océan Indien avec des agents d'une puissance concurrente, même si elle était amie...

Peu à peu, la tache à l'horizon grossissait. Maintenant on distinguait à l'œil nu le *Koala*. Il paraissait stoppé. Zamir s'était levée et avait pris les jumelles.

Une exclamation de la jeune femme fit sursauter Malko. Elle jeta une phrase en hébreu et le Derviche lui arracha aussitôt les jumelles et les braqua sur le *Koala*.

— Ils ont mis un canot à la mer, annonça-t-il. Avec des plongeurs...

Le cœur de Malko se serra. C'était ce qu'il craignait. L'Israélien posa les jumelles et sans un mot disparut à l'intérieur du trimaran. Quelques minutes plus tard, la tête chauve de Zvi le Taciturne émergea de l'écoutille. Tirant toujours sur sa pipe comme s'il avait été en pleine partie de pêche, avec un short trop long et une chemise sans couleur, un énorme étui à la main.

L'Israélien s'assit sur le pont, ouvrit l'étui et en sortit une carabine de gros calibre : une Marlin 444 Sporter. Malko l'observait, fasciné. On aurait dit un paisible chasseur en plein safari. Mais un safari avec cible humaine. Le levier d'armement claqua avec un bruit sec. Le Taciturne sortit un petit sac en plastique blanc de l'étui et prit quatre cartouches. De quoi couper un rhinocéros en deux. Avec les mêmes gestes calmes il les introduisit dans le magasin. Lentement, précautionneusement.

Le Derviche réapparut et reprit les jumelles 8 x 56 Bushnell. Un demi-mile environ les séparait maintenant du *Koala* et de son youyou.

Avec des gestes amoureux, Zvi le Taciturne déplia une peau de chamois qui enveloppait une grosse lunette, une Zeiss variable. Il l'ajusta sur la carabine grâce aux montages préparés à l'avance. Il n'avait pas regardé Malko une seule fois. Celui-ci s'approcha de Zamir.

— Qu'a-t-il l'intention de faire ?

L'israélienne posa sur Malko un regard complètement neutre.

— Ce n'est pas votre problème. Nous agissons sur les ordres de notre centrale.

Devant l'expression réprobatrice de Malko, elle lui prit le bras. Les yeux de la jeune femme étaient froids comme ceux d'un poisson.

— N'ayez pas de réaction idiote, ajouta-t-elle. Nous sommes en guerre.

Ostensiblement l'Israélienne s'éloigna de lui. Laissant la marque de ses cinq griffes sur son bras.

Le trimaran avait ralenti. Zvi le Taciturne cala la carabine sur le bord du cockpit, s'accouda et se pétrifia. Malko retint sa respiration comme si c'était lui qui était visé. On n'entendait plus que le clapotis

des vagues contre la coque et le ronron du moteur.

Fasciné, Malko observait le canon de la Marlin qui oscillait doucement. Zvi était rigoureusement immobile, soudé à son arme. Comme à l'exercice.

La distance entre les bateaux continuait à diminuer. Maintenant on distinguait nettement deux hommes dans le youyou. Par contre, aucune silhouette en vue sur le *Koala* même sur le flying deck.

Pourtant l'Australien devait bien être à bord. Pas trace non plus de Rhonda. Le cœur serré, Malko se demanda ce qui lui était arrivé.

— Ne craignez rien, fit soudain la voix du Derviche dans son dos. Nous ne tirerons pas sur eux. Ils n'ont pas encore plongé, nous les surveillons depuis qu'ils ont mis le youyou à l'eau. En plus, notre sondeur nous indique 60 mètres. Ce n'est pas le bon endroit. Nous tirerons seulement devant leur youyou pour les empêcher d'intervenir.

Les yeux rivés aux Bushnell, le Derviche observait le cabin-cruiser. Toujours aucun signe de vie.

Parvenu entre le youyou et le *Koala* – séparés d'un quart de mile – le trimaran mit le cap sur le cabin-cruiser. Malko put voir les deux occupants du youyou les regarder curieusement.

Le youyou ne semblait pas dériver, probablement amarré à une ancre flottante.

— Quel est votre plan ? demanda Malko à l'Israélien.

— Aller à bord, dit laconiquement le Derviche et prendre cette carte.

À la barre, le Noir ne bronchait pas. Le second, monté sur le pont, préparait des cordages terminés par des grappins.

Le *Koala* n'était plus qu'à cinquante mètres. Ils arrivaient dessus par l'arrière, moteur coupé. Un des Noirs fila à l'avant, un grappin à la main. Toujours aucun signe de vie sur le *Koala*.

Zvi le Taciturne se retourna, surveillant l'arrière.

Maintenant ils distinguaient le pont arrière du cabin-cruiser : vide. La porte du carré était fermée.

La course du trimaran avait été bien calculée. Courant sur son erre il vint doucement effleurer la coque blanche du *Koala*, bâbord arrière. Le grappin heurta avec un bruit métallique le bastingage du cabin-cruiser.

Le Noir banda ses muscles, tira sur le cordage, immobilisant le trimaran. Le second Noir jeta aussitôt une « banane » entre les deux coques, et un second grappin pour que les deux bateaux arrivent bord à bord. Heureusement, la mer était calme. D'un élan sec, le Derviche se hissa sur le pont arrière du cabin-cruiser un peu en surplomb. Sans arme. Mais, en se retournant, Malko aperçut Zamir, le couvrant, une courte mitraillette Uzi dans le creux de son coude.

Il sauta à son tour sur le *Koala*.

La scène était irréaliste à cause de son silence. Malko pensa à la carte. Comment faire pour que les Israéliens ne la trouvent pas ? Le Derviche se dirigeait déjà vers la porte du carré. Malko regarda par-dessus son épaule. Le carré était vide.

L'Israélien poussa la porte et elle s'ouvrit. Malko et lui pénétrèrent à l'intérieur. Tout était parfaitement rangé, mais l'armoire aux cartes était grande ouverte...

Le Derviche s'en approcha et fouilla parmi les rouleaux. Il se retourna vers Malko.

— Vous pouvez identifier cette carte ?

— Oui.

Quelque chose lui disait que la carte ne se trouvait pas là. C'était trop beau pour être vrai ce bateau abandonné... L'Israélien le bouscula pour ressortir et grimpa rapidement l'échelle montant au flying deck.

Malko observait la porte de la cabine avant. Fermée.

Il s'avança et tourna la poignée ronde qui résista, verrouillée de l'intérieur. Tout à coup une odeur de brûlé lui sauta aux narines.

— Attention ! cria-t-il, il est en train de mettre le feu.

Il entendit le Derviche dégringoler l'échelle du flying deck et l'Israélien surgit dans le carré. Il se rua vers la porte et tenta de l'enfoncer. Elle résista. Malko se souvint tout à coup de l'écotille, de la cabine avant. Si Cassan était là, il n'allait pas se suicider.

Ressortant du carré, il enjamba le bastingage et commença à progresser le long du bateau, s'accrochant aux montants du flying deck et aux barres d'acier. Il était presque arrivé à la plage avant lorsqu'il vit une écotille se soulever au milieu du pont, et la tête hirsute de Brownie Cassan en émerger. Au fond du bateau, il entendait des coups sourds. Le Derviche essayant d'enfoncer la porte. L'Australien tourna la tête et aperçut Malko. Aussitôt, il jaillit comme un polichinelle de son écotille. À quatre pattes sur le pont, il hésita quelques secondes. Puis bondit vers l'avant.

Malko sauta à son tour sur le pont avant mais, déséquilibré par le tangage, il se retrouva le dos plaqué contre la paroi de la cabine inclinée à 45°. Luttant pour se redresser, il vit Brownie Cassan avancer sur lui, brandissant une gaffe terminée par un crochet d'acier de vingt centimètres.

Bien calé, sur ses jambes écartées, l'Australien, parvenu à un mètre de Malko, abattit son arme improvisée, comme s'il voulait harponner un poisson.

Visant la gorge.

CHAPITRE XII

Le croc d'acier plongea vers la gorge de Malko. Au moment où un coup de houle fit tanguer le *Koala*, déplaçant Malko de quelques centimètres.

La pointe aiguë arracha le col de sa chemise et se planta dans le plastique, faisant sauter la peinture. Malko profitant du mouvement du bateau, glissa le long du plan incliné et se retrouva à quatre pattes sur le pont. Fou de rage, Brownie Cassan leva de nouveau son arme improvisée et l'abattit. Cette fois aussi ce fut le roulis qui sauva Malko. Le crochet d'acier s'enfonça de cinq centimètres dans le teck du pont, ratant sa tête d'un cheveu...

Au même moment, la tête blonde du Derviche, qui avait réussi à enfoncer la porte, surgit de l'écoutille. Malko entendit l'Israélienne crier quelque chose, qu'il ne comprit pas. Brownie Cassan grommela une injure, arracha le croc du pont et l'abattit sur le Derviche.

L'Israélien poussa un hurlement de douleur. La pointe d'acier venait de s'enfoncer dans son épaule, juste sous la clavicule, ressortant dans les muscles dorsaux. Malko en eut la nausée ! Dans un réflexe désespéré, le Derviche saisit de la main gauche la hampe de la gaffe, mais déjà Brownie Cassan le tirait hors de son écoutille, comme un poisson qu'on sort de l'eau. L'Israélien se laissa hisser, hurlant de douleur. Son sang gicla sur le pont. Le croc d'acier était passé sous la clavicule. Prenant appui sur le plan incliné, Malko plongea dans les jambes de l'Australien.

Déséquilibré, Brownie Cassan tomba en lâchant la gaffe qui resta accrochée dans l'épaule de Derviche.

Malko et Cassan luttèrent, enlacés sur le pont. Au passage, Malko parvint à saisir un bout de la chaîne d'ancre et l'abattit de toutes ses forces sur la tête de l'Australien. Ce dernier, roula en arrière avec un gémissement sourd, assommé, tandis que le sang commençait à suinter de son cuir chevelu. Malko se releva, essoufflé, regarda autour de lui.

Zamir surgit, mitrailleuse au poing. Elle poussa un cri en voyant le Derviche, d'une blancheur de craie, bloqué dans l'écoutille, le sang dégoulinant sur le pont. Elle posa son Uzi, et s'agenouilla près de lui. Avec d'infinies précautions, elle parvint à dégager le crochet d'acier. Le Derviche, les dents serrées, se laissa retomber dans l'écoutille.

Malko glissa dans le trou derrière lui, tandis que Zamir faisait le tour par l'extérieur du bateau.

La première chose qu'il aperçut fut Rhonda, ligotée sur une des couchettes. Il aida le Derviche à se remettre debout, une main comprimant son épaule ensanglantée. Zamir surgit à son tour, le guida vers le carré et l'allongea sur le divan.

Le cœur de Malko se serra en voyant le tas de papiers brûlés sur le sol de la cabine avant. Ce qui restait de la carte portant les emplacements réels des récifs de coraux... Il défit les liens qui immobilisaient Rhonda. Celle-ci essaya de lui sourire. Son visage ressemblait à un ballon de football, tant il était enflé. Sa robe déchirée ne cachait rien des bleus qui marbraient son corps. Elle leva un regard terrifié sur Malko.

— Qu'est-ce qui... Où est-il ?

— Nous l'avons maîtrisé, assura Malko. Tout va bien se passer maintenant.

Rhonda s'assit sur le bord de la couchette, la tête dans ses mains et se mit à pleurer.

— *My God*, gémit-elle, j'ai eu si peur. Brownie m'avait dit qu'il allait me tuer avant de rentrer, me jeter à l'eau. Il l'aurait fait. Il était fou de rage.

— Tu lui as dit la vérité ?

— Oui, murmura-t-elle.

— Bon, repose-toi, dit Malko. Je vais voir ce qui se passe. Il n'avait pas fini sa phrase qu'il entendit un « plouf » sourd. Traversant le carré, il émergea sur le pont arrière pour voir un nageur s'éloigner rapidement du cabin-cruiser : Brownie Cassan. Il nageait sûrement avec des palmes étant donné la rapidité de son déplacement.

Il se dirigeait droit vers le youyou qui attendait toujours à cinq cent mètres.

Malko rentra dans le carré où Zamir était en train de terminer un pansement sommaire au Derviche. L'Israélien avait repris un peu de couleurs et paraissait moins souffrir... Il leva un regard froid vers Malko.

— Que se passe-t-il ?

— Cassan s'est enfui à la nage.

L'Israélien se dressa sur son séant, les traits crispés.

— Il faut le rattraper. Vite.

Il se mit à parler en hébreu à Zamir. Aussitôt, celle-ci abandonnant ses soins, se précipita sur le pont arrière et cria des ordres aux deux Noirs. Ceux-ci se ruèrent sur les amarres qui unissaient les deux bateaux. Malko observait l'Australien s'éloigner, nageant sur le dos. Le youyou s'était mis en marche vers lui. Le temps de défaire les amarres, de mettre en route le trimaran, Cassan avait

rejoint le youyou. Celui-ci fit aussitôt demi-tour, filant vers Denis qui se découpait dans le lointain.

Malko fronça les sourcils. Il lui semblait apercevoir un autre bateau. Il alla prendre des jumelles dans le carré et les braqua sur la mer.

C'était bien un bateau. Une grosse barque de pêche seychelloise pleine de Noirs venant du nord. Le youyou se dirigeait droit dessus. Il y arriverait bien avant que le trimaran ne l'ait rattrapé... Il posa les jumelles et rentra dans le carré.

— Inutile de les poursuivre, dit-il au Derviche. Ils ont rencontré un autre bateau.

L'agent Israélien jura en hébreu.

— Ils vont essayer quand même, dit-il.

Du pont arrière, Malko suivit la course. Lorsque le youyou aborda la barque seychelloise, le trimaran se trouvait encore à plus de 300 mètres.

Le Derviche avait réussi à se lever. Il se traîna jusqu'au siège de pêche, au milieu du pont arrière, et s'y adossa avec une grimace de douleur, observant le trimaran faire demi-tour. Rien ne transparaissait de ses sentiments sur ses traits crispés.

— Zamir ! cria-t-il, vérifie s'il y a un équipement de plongée à bord.

— Il y en a deux, dit Malko, dans la cabine latérale en face de la cuisine.

De toute façon, les Israéliens l'auraient trouvé.

— Très bien, dit le Derviche. Elle va plonger. Pour vérifier s'ils n'avaient pas trouvé le lieu du naufrage. Il peut y avoir une tête de corail isolée que le sondeur n'indique pas.

Zamir était déjà en train de traîner dehors la combinaison de caoutchouc noir. Rhonda était toujours allongée sur une des couchettes de la cabine avant, des linges humides sur son visage tuméfié. Malko prit les jumelles et les braqua sur la barque seychelloise. Celle-ci s'éloignait plein sud, vraisemblablement en direction de Mahé. Le trimaran revenait vers eux.

Zamir s'équipa avec une célérité qui prouvait un long entraînement.

Il réalisa soudain une chose. Si les Israéliens trouvaient le *Laconia B* dans les parages, son existence devenait extrêmement fragile. Ainsi que celle de Rhonda. Pensif, il regarda l'Israélienne achever de s'équiper : palmes, masque, bouteilles, gants, lampe et poignard. Elle enjamba le bastingage et se laissa tomber en arrière.

Son « plouf » parut sinistre à Malko.

Malko consulta discrètement sa Seiko-Quartz. Dix-sept minutes que Zamir s'était enfoncée dans l'eau émeraude. Le soleil tapait d'une façon infernale, et depuis longtemps la barque qui avait recueilli les occupants du youyou n'était plus qu'un point à l'horizon.

Le Derviche s'était réétendu dans le carré. Le trimaran revenu de sa chasse, était en train de s'amarrer le long du *Koala*.

Le Derviche suivait des yeux les déplacements de Malko comme s'il craignait qu'il prenne une arme. La mer clapotait doucement. Malko avait du mal à se concentrer : la chaleur lui vidait le cerveau...

Un bouillonnement agita soudain la surface à une dizaine de mètres des bateaux. Une tâche noire apparut et se mit à nager : Zamir venait de remonter à la surface. Les deux Noirs sautèrent sur le cabin-cruiser et l'aidèrent à remonter. Sa bouteille vide, elle avait rejeté son masque sur son front et respirait normalement. En dépit de son épaule blessée, le Derviche se leva et se traîna jusqu'au pont arrière. Il était appuyé au siège central, quand la jeune femme franchit le bastingage. Un des Noirs se précipita pour la débarrasser de la bouteille vide.

Zamir semblait épuisée et avait du mal à respirer. Le Derviche l'apostropha aussitôt en hébreu. En dépit de ses efforts, Malko ne comprenait pas un mot de ce qu'elle disait. Sa vie en dépendait pourtant. Heureusement, l'expression du Derviche lui en disait beaucoup plus : l'Israélien paraissait déçu et furieux. Il posa encore une question et la jeune femme secoua la tête négativement. Malko se demanda à quelle profondeur elle était descendue.

Elle a trouvé quelque chose ? interrogea-t-il.

Le Derviche tourna vers lui ses yeux bleus et froids.

— Non.

— Il y a du fond ?

Cette fois, c'est Zamir qui répondit.

— Pas beaucoup. Entre vingt et trente mètres. Du corail. Ensuite cela descend plus profond et on n'y voit plus rien. J'ai été aussi loin que je pouvais, mais il n'y a aucune trace de naufrage.

Elle se redressa, enleva sa combinaison noire et apparût vêtue de son seul slip, superbe. Magnifique animal de proie. Elle fonça dans le carré, ouvrit le réfrigérateur et but de l'eau minérale au goulot. Le Derviche se tourna vers Malko :

— Je me demande pourquoi ils ont plongé ici ?

— Je n'en ai pas la moindre idée, avoua Malko. Il faudrait avoir la carte qui a brûlé. Même avec elle, les recherches peuvent prendre des jours ou des semaines. Il y a plusieurs endroits où le corail affleure la surface.

— Oui, évidemment, reconnut pensivement l'Israélien.

Malko se sentait quand même mieux. Zamir n'ayant rien trouvé, il

avait un sursis.

Visiblement indécis, le Derviche se fit aider par les Noirs pour repasser sur le trimaran et disparut à l'intérieur du bateau. Il allait demander des instructions par radio, probablement. Zamir s'était laissée tomber dans le grand siège de pêche au centre de la plage arrière.

Malko vint s'accouder à côté d'elle et lui tendit un paquet de Rothmans.

Elle prit une cigarette, l'alluma et souffla voluptueusement la première bouffée.

— Vous n'êtes pas fatiguée ?

L'Israélienne secoua la tête, lointaine.

— Non, ça va, merci.

Elle avait étendu ses longues jambes sur le plat-bord et sa poitrine s'aplatissait un peu. Malko admira son corps musclé. Maintenant qu'il la connaissait sous toutes ses facettes, elle le fascinait encore plus. Avec son physique, Zamir aurait pu mener une vie de luxe dans n'importe quelle capitale du monde.

— Pourquoi faites-vous ce métier ? demanda-t-il.

L'Israélienne eut un sourire triste.

— Parce que mon pays a besoin de moi. Et que je suis la seule à pouvoir accomplir certaines missions. Les hommes sont très vulnérables lorsque vous avez soulevé leur coquille.

— Vous n'aimez pas les hommes, remarqua doucement Malko. C'est la vraie raison. Cela doit vous griser de les manœuvrer...

Zamir hésita et puis éclata de rire.

— Non, c'est vrai. Je ne les aime pas ! Mais j'en ai besoin. Parfois, c'est bien agréable. J'aimerais avoir un homme à moi, très beau, très gentil, dont je me serve seulement quand j'en ai envie. Qui soit soumis, docile, amoureux.

— Vous finirez peut-être d'une façon très désagréable, remarqua Malko. Vous y pensez quelquefois ?

L'Israélienne haussa les épaules, et dit en français avec un accent épouvantable :

— C'est la vie.

— À propos, dit Malko que veut dire *Zé nehedar*.

Zamir le fixa, les sourcils froncés.

— « C'est bon ». Pourquoi ?

— Pour rien, dit Malko.

Brusquement la jeune Israélienne baissa les yeux. Elle les releva aussitôt. Comme si de rien n'était.

Impossible d'avoir une relation authentique avec cette femme.

Le Derviche réapparut. Le visage fermé. De nouveau, il passa d'un bateau à l'autre, atterrit sur la plage arrière. Le pansement de son

épaule était imprégné de sang et sa pâleur ressortait sous le soleil aveuglant.

— Allez chercher la jeune femme, dit-il à Malko d'un ton neutre.

Zamir lui emboîta le pas. Elle était derrière lui lorsqu'il secoua Rhonda pour la réveiller. La jeune Australienne se dressa en sursaut.

— Mon Dieu, commença-t-elle...

— Venez, fit Zamir avec sécheresse. Nous voulons vous parler.

Rhonda descendit docilement de sa couchette et suivit l'Israélienne. Malko n'aimait pas cela du tout. Le Derviche attendait, appuyé à la caisse où on mettait les poissons, fumant une cigarette allumée par un des Noirs. D'emblée, il attaqua Rhonda :

— Où se trouve le sec où le *Laconia* s'est échoué ?

Les prunelles de la jeune Australienne s'agrandirent.

Mais elle répondit d'une voix presque calme :

— Je ne sais pas. C'est Brownie qui s'est toujours occupé de la navigation.

— Ce n'est pas vrai, fit brutalement l'Israélien. Vous viviez avec lui. Vous devez être au courant. Vous dirigiez souvent le bateau.

— Pas sur les secs, ni pour entrer dans les ports, répliqua Rhonda. Il avait trop peur que j'abîme les hélices. Et puis, je faisais la cuisine. Souvent, je n'étais pas en haut. Je ne peux pas vous aider.

— Vous avez bien vu les cartes où étaient marquées les emplacements des secs ?

L'Australienne secoua la tête avec décision.

— Non. Brownie me donnait des caps, en criant d'en bas. Je ne savais pas où c'était.

L'Israélien se tut, à bout de questions. Visiblement, il avait espéré désarçonner la jeune femme. Celle-ci attendait, impassible, transpercée par le regard intense du Derviche. Ce dernier émit une sorte de soupir agacé, et dit quelque chose en hébreu à Zamir. La jeune femme lui répondit d'un seul mot.

— Très bien, dit le Derviche, d'un ton menaçant. J'espère que vous ne m'avez pas menti. Vous le regretteriez.

— Je ne vous ai pas menti, affirma Rhonda d'une voix calme.

— Nous allons nous séparer ici, annonça l'Israélien. Il vaut mieux que nous ne rentrions pas ensemble à Mahé.

— Qu'avez vous l'intention de faire ? demanda Malko.

— Retrouver ce Brownie Cassan, dit le Derviche. Et le faire parler. Nous vous reverrons là-bas.

Déjà Zamir l'aidait à enjamber le bastingage. Malko le regarda tituber sur le trimaran jusqu'à la cabine. Les deux Noirs défirent les amarres et la coque verdâtre s'éloigna du *Koala*. Rhonda n'avait pas dit un mot. Malko lui sourit.

— Je vais ramener le bateau. Va te reposer dans la cabine.

La jeune femme secoua la tête, et sourit en dépit des ecchymoses de son visage.

— Je me sens mieux, dit-elle. Je voulais te dire quelque chose. Cette carte, c'est moi qui ai porté les annotations dessus. Je la connais par cœur.

Malko la regarda, ébloui et incrédule.

— Pourquoi as-tu menti ?

Elle vint s'appuyer contre lui.

— Je crois que je suis tombée amoureuse...

CHAPITRE XIII

Malko regarda le trimaran verdâtre qui s'éloignait sur la mer turquoise. Le *Koala* se balançait doucement dans la houle qui clapotait contre sa coque. Sur la plage arrière, le matériel de plongée abandonné par l'Israélienne s'entrechoquait au gré du roulis. Grâce à la brise, on ne sentait pas trop la chaleur.

Rhonda lui sourit et s'écarta de lui.

— Il faut remettre les moteurs en route. Sinon, nous risquons de dériver et de heurter une tête de corail.

— Tu peux vraiment reconstituer cette carte ? Avec précision ? demanda-t-il encore ahuri de sa chance.

La jeune femme inclina la tête affirmativement.

— Oui. Bien sûr. Je te l'ai dit, c'est moi qui ai reporté toutes les indications relevées à la sonde par Brownie. D'ailleurs, même sans carte, je pourrais te mener à tous les secs.

— Pourquoi se sont-ils arrêtés ici ? interrogea Malko.

Rhonda esquaissa une grimace de ses lèvres enflées.

— Je connais Brownie, il est très malin. Il y a bien un petit sec ici, mais il n'affleure pas. Il n'a pas voulu les mener tout de suite au véritable endroit. Pour se donner plus d'importance. Que ça n'ait pas l'air trop facile. D'ailleurs, ce ne sera pas facile, tu sais. Le sec auquel je pense, celui où il y a une grosse tête de corail qui remonte presque à la surface est très grand. Il faut de la patience pour arriver juste sur l'endroit qui t'intéresse.

— Nous avons assez d'autonomie ?

— Oh oui, fit l'Australienne. Nous pouvons faire 900 miles avec les réservoirs supplémentaires. Brownie les a fait mettre au cas où les choses tourneraient mal à Mahé. Afin de pouvoir gagner les Comores. Il n'y a pas de ravitaillement avant... Seulement, il n'y a plus qu'une bouteille de plongée pleine. Il faut recharger les trois autres. Chacune donne une heure. Ce sont des bouteilles jumelles de « corailleur ». Plus de 4 m³. Nous en aurons besoin si nous trouvons l'endroit.

— Il faut retourner à Mahé ?

Ce n'était pas la solution idéale. En ce moment, il se trouvait dans la peau d'un pirate. Même si on ne les pendait plus haut et court, il risquait quand même d'être arrêté. Il n'y avait pas assez de bateaux à

Victoria pour que le *Koala* passe inaperçu... Heureusement, Rhonda rassura Malko tout de suite.

— Non, dit-elle. À Denis, ils ont un compresseur. Il faut une heure pour chaque bouteille. Nous pouvons y être dans une heure. Je préférerais y arriver de jour, parce que le mouillage est très difficile d'accès. C'est plein de têtes de coraux. Le propriétaire de l'île dit toujours qu'il va les faire sauter, mais il oublie.

— Il y a beaucoup de monde là-bas ?

Rhonda secoua la tête.

— Non, non. Juste un Français un peu fou qui construit des bungalows et des Noirs qui ramassent des noix de coco pour un sou pièce.

— Alors, va pour Denis, dit Malko.

Il avait hâte d'être à la chasse au *Laconia B*. Les Irakiens n'allaient sûrement pas rester sur leur défaite. Les deux Cummings rugirent en même temps et le *Koala* mit le cap sur la bande de terre plate qui émergeait à sept miles au sud : Denis Island.

— Voilà, nous ne bougerons pas.

Rhonda se redressa, le dernier nœud bouclé, et essuya son front couvert de sueur. L'arrivée en zig-zag à toute petite vitesse au milieu des têtes de coraux jaunâtres prêtes à éventrer la coque ou à fausser une hélice n'avait pas été une sinécure. D'autant qu'une petite brise sournoise du sud-est avait tendance à les dévier de leur route. Heureusement, Rhonda manœuvrait le *Koala* avec une précision d'horloger... et le cabin-cruiser n'avait qu'un mètre de tirant d'eau. Malko regarda la plage qui s'étalait à une centaine de mètres d'eux, bordée de grands *falaos* aux branches tombantes, avec la petite structure métallique du phare, ne s'élevant pas à plus de dix mètres du sol.

Le plus beau phare des Seychelles...

Derrière, on apercevait quelques bâtiments perdus dans les cocotiers. Le sable était blanc, la mer turquoise et le ciel légèrement nuageux. Déjà, une pirogue avec deux Noirs se dirigeait vers eux, à la pagaie. Malko avait l'impression d'être revenu un siècle en arrière...

— Nous allons leur donner les bouteilles, dit Rhonda, pour qu'ils commencent tout de suite à les charger. Ensuite, nous ferons le plan des recherches, avant d'aller à terre.

Malko alla les récupérer dans la cabine avant. Trois minutes plus tard, la pirogue était là avec deux Seychellois hilares et ravis d'avoir de la visite. Le plus grand agita la main en direction de Malko.

— Ti va, bougeois^[16] ?

— Piti peu, pas trop, répondit Rhonda en créole⁽¹⁷⁾. Elle engagea la conversation en créole sur les bouteilles et un des Noirs monta à bord pour les passer à son copain.

— Je leur ai promis une caisse de bière, expliqua la jeune femme. Ils nous les remettront sur le bateau.

Une caisse de bière pour un Seychellois, c'était comme un lingot d'or pour un banquier... Les Noirs aidèrent Malko et Rhonda à descendre le youyou du *Koala*, qu'ils accrochèrent derrière et repartirent avec leurs bouteilles d'oxygène vides. Il n'y avait plus de vent et dans une heure, la nuit tomberait.

— Au travail, dit Malko.

Il prit dans la pile des cartes, celle du nord de l'archipel et l'étaleta sur la table basse.

— Il faut prendre le cap 040 plein est – en panant d'ici, expliqua Rhonda. D'après la carte, on devrait trouver le sec au bout de huit miles. Mais c'est faux. En réalité, il se trouve à quinze miles, dans la même direction. Il a un peu la forme d'un trapèze de trois miles sur deux. Tu vois que c'est grand. Pour arriver au milieu, après les quinze miles, il faut remonter deux miles plein nord.

« Entre ici et le sec, le fond est d'environ 40 à 60 mètres. Sur le sec, il y a 20 mètres, 14 et même 3 ou 4. Au nord, il s'achève sur un à-pic sous-marin presque vertical. Plusieurs centaines de mètres...

Malko regardait la carte, pensif. 2 miles sur 3, cela représentait une énorme surface à ratisser. À condition de tomber pile dessus.

— En plus du cap, dit-il, comment le trouve-t-on ?

— Les oiseaux, fit Rhonda. Il y en a toujours beaucoup qui travaillent. Les poissons se réfugient sur le sec pour échapper aux requins.

La jeune Australienne avait passé un tee-shirt et donnait ses explications, assise à même le sol du carré.

— Il va falloir travailler au sondeur, remarqua Malko.

— Bien sûr, fit l'Australienne, mais j'ai l'habitude. Et puis, il faut un peu de chance.

Avec un crayon, Rhonda venait de dessiner le récif corallien à son véritable emplacement. En le reportant sur une carte à plus grande échelle, Malko vit qu'il se trouvait exactement sur la route d'un navire quittant les Seychelles et se dirigeant sur l'île de Socotra, à l'entrée de la Mer Rouge.

Comme le *Laconia B*.

— Cela peut prendre plusieurs jours, remarqua Malko.

Rhonda hocha la tête.

— Oui. On peut même ne pas le trouver. Parfois les courants vous déportent. Le mieux c'est de quadriller la mer à partir de l'endroit où on pense qu'il se trouve. Un quart de mile au nord, virage à droite à 90° et ainsi de suite, en augmentant chaque fois la distance d'un quart de mile. Cela peut prendre une semaine mais on a peu de chances de le rater...

En une semaine, il pouvait se passer beaucoup de choses. Malko adressa au ciel une prière muette. Pour l'instant, il n'y avait plus rien à faire. La nuit allait tomber. Ils commenceraient le lendemain matin.

— Allons à terre, proposa-t-il.

Autant vérifier le chargement des bouteilles. Ils risquaient d'en avoir besoin.

Les graines de *falaos* s'enfonçaient dans la plante des pieds comme des milliers d'aiguilles, mais c'était encore plus difficile de marcher avec des chaussures sur le sable. Malko contempla Rhonda qui, vêtue de son seul slip, s'ébattait dans l'eau à quelques mètres du bord. La température était délicieuse. Le calme absolu, troublé seulement par le grondement des vagues se brisant sur la barrière de corail, tout autour de l'île. Le ronronnement du compresseur le rassurait. Les Noirs les avaient installés dans un bungalow rustique au toit de chaume, avec de grands ventilateurs au plafond et un large espace ouvert entre le toit et les murs. Ce qui permettait à l'air frais et aux scolopendres de circuler librement. Une douzaine d'autres bungalows étaient en construction dans la cocoteraie. Une large véranda en faisait le tour, avec de vieux sièges de rotin. C'était le retour à l'époque coloniale héroïque... Seul signe de civilisation : la petite piste d'atterrissage, à cent mètres coupant l'île en deux, matérialisée par une large tranchée au milieu de la cocoteraie et une manche à air qui pendait languissamment.

Rhonda revint trempée et s'allongea près de Malko les pointes des seins dressées vers le ciel.

— C'est merveilleux, ici, dit-elle. Pas encore de touristes. Et nous ne sommes qu'à dix minutes par avion de Mahé...

Elle se pencha et embrassa Malko. Sa bouche sentait le sel et son corps rafraîchi par l'eau semblait encore plus ferme. Elle bascula sur le dos, l'attirant sur elle. C'est seulement plusieurs minutes plus tard, que Malko perçut qu'elle avait ôté son maillot. Son corps avait creusé une petite alvéole dans le sable et il l'enfonçait encore plus.

— Doucement, murmura-t-elle, j'ai encore mal partout.

Il entra en elle, lentement, allant et venant avec précautions. Le bassin de la jeune femme se souleva du sable comme pour faire

pénétrer Malko encore plus. La bouche collée à son oreille, elle murmura :

— *I want you to go deeper and deeper*⁽¹⁸⁾.

L'os de son pubis cognait impérieusement. Cette fougue déclencha rapidement le plaisir chez Malko.

Rhonda cessa de bouger, retomba aussitôt toute molle et dit d'une petite voix :

— J'ai toujours des problèmes pour jouir. Quand j'étais plus jeune, ma mère me disait que c'était un péché.

Elle se releva d'un bond et le tira par la main, lui laissant tout juste le temps d'enfiler son maillot.

— Viens, allons manger.

Ils s'engagèrent sur un petit sentier serpentant au milieu de la cocoteraie. C'était une délicieuse récréation.

Rhonda s'appuya sur Malko, le corps plein de sable :

— Oh, je suis si contente de dormir dans un vrai lit.

Une masse noire leur barra soudain la route. Une gigantesque tortue de terre à la carapace bombée, haute de près d'un mètre, en train de brouter paisiblement. Elle ne se dérangea pas, se contentant d'allonger avec curiosité son long cou ridé.

— Celle-là, on dit qu'elle a plus de 200 ans, remarqua Rhonda.

Une lampe à acétylène brillait sur la véranda de leur bungalow. Les Noirs avaient préparé un repas sommaire, du « job » à la créole, du riz, de la bière et des mangues. Au pied de l'escalier menant à la véranda, deux grosses tortues dormaient paisiblement. Dieu merci, il n'y avait pas de moustiques... et la douche fonctionnait dans un petit bâtiment derrière. Tandis qu'ils mangeaient, un Noir vint les prévenir que les bouteilles avaient été rechargées et qu'ils les ramenaient sur le *Koala*. Leur caisse de bière les attendait sur le pont arrière.

— Nous partirons dès qu'il fera jour, conseilla Rhonda.

Ses yeux se fermaient de fatigue. Il n'était pourtant guère plus de neuf heures. Malko ne se sentait pas mieux. À peine allongé sur le lit dur comme une planche, il s'endormit. Grâce aux ventilateurs et à la circulation d'air, il faisait agréablement frais. Il souhaita seulement qu'il n'y ait pas de trop grosses bêtes en visite pendant la nuit. Demain serait un autre jour.

Malko se dressa dans le noir, essayant d'identifier le bruit qui l'avait arraché au sommeil. Un avion. Le bruit du moteur était parfaitement clair dans le silence de la nuit. Un petit avion qui s'approchait à basse altitude. Étrange en pleine nuit. Le cadran lumineux de sa Seiko indiquait une heure du matin. Qui pouvait

vouloir se poser à Denis à cette heure ? Certainement pas des touristes... Malko se leva, et, sans réveiller Rhonda, sortit sur la véranda. Au bruit, il devina que l'appareil tournait en rond, cherchant probablement le meilleur moyen d'aborder la piste, sans aucun balisage.

Son cœur se mit à cogner dans sa poitrine. Cette arrivée inopinée ne lui disait rien qui vaille. Il rentra dans le bungalow et secoua doucement Rhonda qui dormait en chien de fusil, insistant jusqu'à ce qu'elle ouvre les yeux. Elle se dressa aussitôt, l'air effrayé. Malko lui sourit :

— Rhonda, fit-il, il se passe quelque chose d'anormal.

Elle cligna des yeux devant la lumière.

— Quoi ?

Malko était déjà en train de s'habiller. Le ronronnement de l'avion se rapprocha.

— Un avion essaie de se poser, dit-il. C'est anormal à cette heure. C'est peut être Brownie ou les Arabes qui viennent récupérer le bateau.

La jeune femme sauta du lit et s'habilla à son tour, sans un mot.

Ils sortirent en même temps sur la véranda. Plusieurs Noirs avaient émergé de leurs cases, des lampes électriques à la main, intrigués aussi par le bruit de l'avion. Ce dernier continuait à tourner, hésitant visiblement à se poser. Malko regarda ses feux de position passer au-dessus de la plage. Que faire pour l'empêcher d'atterrir ?

Une fois que le pilote aurait bien pris la piste dans l'œil, il tenterait le coup. L'appareil ne contenait sûrement pas des amis. Un Noir s'approcha et demanda en créole à Rhonda s'ils attendaient quelqu'un...

— Viens, dit Malko, je crois que c'est plus prudent de regagner le bateau.

Le Noir dit quelque chose à Rhonda, la jeune femme sursauta :

— Ils ont oublié de charger les bouteilles sur le bateau, hier soir !... Nous ne pouvons pas partir tout de suite. Ils sont en train de les embarquer sur le youyou. Nous sommes obligés d'attendre qu'ils reviennent.

La tuile ! Malko leva la tête vers le ciel étoilé. Le ronronnement de l'avion venait de cesser : il s'était posé. Maintenant, c'était la course contre la montre.

— Allons déjà sur la plage, dit Malko.

Rhonda semblait de plus en plus préoccupée.

— J'espère que nous ne serons pas obligés de partir maintenant, dit-elle. La nuit avec les coraux, nous risquons de nous échouer !

La récréation était bien finie.

— Vite, vite, supplia Rhonda.

La dernière bouteille venait d'être chargée sur le youyou. Impossible de monter avec, tout aurait chaviré.

Malko regarda le youyou s'éloigner dans l'obscurité avec une désespérante lenteur.

— Remontons le long de la plage, proposa Rhonda jusqu'après le phare. Nous n'avons pas le temps d'attendre que le youyou revienne. Si nous nous mettons à l'eau ici, le courant nous entraînera loin du bateau.

La lampe électrique tenue par un des Noirs éclairait ses traits marqués par la fatigue et la peur. Le Noir approuva.

— Attention, courant fort...

— Allons-y, fit Malko.

Ils se mirent à courir, enfonçant dans le sable jusqu'aux chevilles, se plantant des graines de falaos dans les pieds, sans avoir le temps de les enlever. Dans un silence troublé seulement par les halètements, ils parcoururent ainsi près de trois cents mètres à la lisière de la plage.

Rhonda s'arrêta. À bout de souffle, elle montra l'eau sombre à Malko.

— Nage tout droit, dit-elle, en t'éloignant de la plage. 200 mètres environ. Ensuite, tu te laisses glisser jusqu'au bateau.

La masse claire du *Koala* se détachait sur l'eau, beaucoup plus loin.

Malko avança dans les rouleaux et tout de suite, perdit pied. L'eau était délicieusement tiède. Rhonda fila à côté de lui, nageant comme un poisson.

— Attention aux requins ! cria-t-elle, nage en surface.

Il se mit sur le dos, pour économiser son souffle et nagea en silence. Très vite, Rhonda le distança. Se retournant, elle lui dit :

— Ne te dépêche pas, je vais en avant. Je t'attends au bateau.

Il continua au même rythme. Lorsqu'il se jugea assez éloigné de la plage, il s'arrêta et regarda autour de lui. Cherchant Rhonda. Il l'aperçut à une cinquantaine de mètres, lorsqu'elle entra dans une zone éclairée par la lune. Elle nageait un crawl merveilleusement régulier, aidée par le courant. Sans une éclaboussure.

Il allait se remettre à nager lorsqu'un « craac » sourd ébranla le silence. La détonation d'une arme à feu. Simultanément, un geyser jaillit près de la tête de Rhonda.

On tirait sur elle depuis la plage.

CHAPITRE XIV

Brusquement, l'eau sembla glaciale à Malko. Cessant de nager, pour ne pas se faire remarquer de la plage, il se laissa entraîner par le courant, presque debout dans l'eau, sans se soucier des requins et des coraux.

Craaac !

Une seconde détonation claqua. Dans sa position, il ne pouvait plus apercevoir Rhonda. Impossible de savoir si elle avait été touchée ou non.

Donnant un coup de ciseau avec ses jambes, il essaya de voir la tête de l'Australienne. Elle nageait sous l'eau ou...

À son tour, il réalisa que le courant venait de l'entraîner dans la zone éclairée par la lune. Presque aussitôt une troisième détonation fit vibrer ses tympans. Cette fois un geyser d'eau de mer jaillit à un mètre de sa tête !

Instinctivement, il prit sa respiration et s'enfonça entre deux eaux, attendant de suffoquer pour remonter.

Il replongea aussitôt, après avoir repéré la position du *Koala*. Il en était encore à deux cent mètres. Toujours pas de Rhonda.

Impossible de voir où se tenaient ses adversaires dissimulés dans l'ombre des *falaos*.

Quatrième détonation. Geyser. C'était pour lui. Il avala de l'eau en s'enfonçant trop vite, toussa, coula avec une pensée affreuse. Ils avaient dû toucher Rhonda, sinon, ils ne se concentreraient pas sur lui... Il continua à dériver, nageant, plongeant, crachant, respirant de plus en plus difficilement. Le *Koala* ne semblait pas se rapprocher. Aucun signe de vie de Rhonda. Cinquième détonation. Juste quand il remontait cette fois... La bouche ouverte, il aspira une goulée d'eau salée.

Il se maintenait sous l'eau avec l'énergie du désespoir. Si seulement le Derviche avait été là avec son « big gun ». Il réalisa soudain que le courant allait le faire passer à une vingtaine de mètres du *Koala* ! Heureusement, le cabin-cruiser se trouvait entre la plage et lui. Tentant le tout pour le tout il se mit à crawler vigoureusement vers la coque blanche. Si rapidement qu'il manqua de se cogner dedans ! Il essaya en vain de s'accrocher au plastique lisse, gagna

l'arrière, crocha dans le garde-hélice et s'immobilisa à l'abri de la coque, essayant de reprendre son souffle. Ses oreilles bourdonnaient et son cœur semblait prêt à s'échapper de sa cage thoracique.

Et Rhonda ? Il s'approcha un peu du côté exposé sans rien voir. La plage faisait une ligne plus sombre dans la nuit claire.

Quelque chose le frôla et il bondit presque hors de l'eau, pensant à un requin. Les battements de son cœur ne s'étaient pas calmés que, la tête de Rhonda fit surface à côté de lui.

— Ne te montre pas, souffla-t-elle.

La jeune femme était à peine essoufflée. Malko fut si heureux de la savoir vivante qu'il ne pensa plus aux tueurs embusqués sur la plage. Rhonda, accrochée au gouvernail, se laissa aller contre lui, debout dans l'eau.

— Ils croient peut-être qu'ils nous ont touchés, dit-elle. Il faut rester là. Si nous nous mettons en route tout de suite, ils risquent de tirer encore, de provoquer des avaries graves.

Elle avait raison, Malko consolida sa position et ils restèrent là, immobiles dans la houle, essayant de ne pas penser aux requins. Plus de signe de vie sur la plage. Malko commençait à s'engourdir, en dépit de la tiédeur de l'eau. Rhonda bougeait doucement les pieds, leurs deux têtes affleuraient à peine l'eau, dans l'ombre de la poupe. Un poisson glissa entre les jambes de Malko. La pensée des requins l'obsédait : il lui semblait déjà sentir une mâchoire lui arracher une jambe... Les battements de jambes de Rhonda provoquaient un remous qui le caressait doucement. Peu à peu, une sensation agréable commença à dissiper son angoisse. S'il voulait tenir longtemps sans devenir fou dans sa position inconfortable, il fallait se changer les idées. Il passa son bras libre autour de la taille de Rhonda. La jeune femme incrusta aussitôt ses reins contre son ventre. Ils demeurèrent ainsi, debout dans l'eau, glissant, épiderme contre épiderme, au rythme de la houle. En quelques minutes ce frottement eut raison chez Malko de la peur des requins et de la hantise des tueurs. La pression des fesses cambrées se fit plus forte. Glissant la main le long du slip de bain de la jeune femme, Malko écarta l'élastique, la jeune femme se cambra. Le reste se fit tout seul, grâce à un coup de houle, un peu plus fort. C'était une sensation délicieuse, avec la fraîcheur relative de l'eau.

Malko commença un mouvement très lent, freiné par l'eau qui ne facilitait pas un échauffement rapide. Jusqu'à ce qu'un coup de houle plus fort l'arrache de Rhonda. Il revint sur elle, à tâtons, chercha l'ouverture de son ventre, eut l'impression de la trouver, poussa pour la prendre de nouveau.

Rhonda eut un petit cri :

— Doucement. Tu me fais mal.

La houle revenait, plaquant Malko contre elle. Cette fois il acheva sa pénétration involontairement brutale. Rhonda se raidit.

— Attends, ne bouge pas tout de suite, j'ai mal...

Il obéit, puis commença à bouger lentement. Honteusement ravi que la houle lui ait fait exaucer son vœu secret.

Assez vite Rhonda ne se plaignit plus, au contraire, elle se collait à lui, comme pour l'aider à mieux la pénétrer. Il effleura son épaule de ses lèvres. Aussitôt, elle murmura :

— *Bite me ! Bite me*⁽¹⁹⁾ !

Malko enfonça ses dents dans la chair tendre. Comprenant pourquoi Rhonda était restée si longtemps avec Brownie Cassan. Elle se cambra violemment quand il se vida dans ses reins.

Ils ne se détachèrent pas l'un de l'autre, restant debout dans l'eau.

Ensuite, elle se retourna :

— Ils doivent être partis. Cela fait une heure.

Ils se séparèrent enfin et, la première, elle se hissa rapidement le long de l'échelle. Aucune réaction. Malko la rejoignit.

— Nous allons dériver sans moteur le plus loin possible, dit Rhonda. Sinon ils risquent de nous entendre. Le courant va nous emmener vers le large et la marée est haute. Je vais couper le cordage de l'ancre. Tant pis, il y en a une autre à bord.

Elle se faufila à l'avant, sans un bruit, après avoir pris un poignard. Malko sentit une petite secousse ; le cabin-cruiser se libérait. Rhonda revint et ils restèrent dissimulés sur le pont, immobiles, regardant la plage défiler avec une lenteur exaspérante. Soudain, la houle claqua plus fort contre la coque : ils venaient d'atteindre l'eau profonde. Aussitôt Rhonda s'installa aux commandes.

Les diesels ronflèrent et le cabin-cruiser bondit dans les vagues, s'éloignant de l'île.

Ils l'avaient échappé belle.

— Il vaut mieux aller jusqu'à Bird, dit Rhonda. À 1 500 tours, nous en avons pour deux heures et demi. C'est plus prudent.

Tandis qu'elle maintenait le cap, Malko entreprit de ranger le matériel de plongée sous-marine qui encombrait la plage arrière. La nuit serait courte et ils avaient du pain sur la planche pour le lendemain.

Malko se réveilla le premier, à cause du jour qui filtrait par l'écoutille et de la houle. Ils étaient arrivés à Bird Island à trois heures du matin. Le temps de trouver l'ancre de secours, et de s'amarrer en vue de la plage, il était près de quatre heures...

Rhonda dormait sur le côté, lui tournant le dos, sur la couche

voisine. Il vint s'emboîter contre elle. Elle bougea dans son sommeil, ondulant légèrement, avec un soupir. Le reste se fit tout seul. Comme dans l'eau, au début de la nuit. Il resta immobile, abuté en elle, sentant le sang battre dans son membre.

Rhonda, apparemment, continuait à dormir. Malko n'avait pas envie de bouger. Comme par miracle, le cabin-cruiser se mit soudain à rouler, bord sur bord. Malko passa un bras autour de la taille de sa partenaire pour ne pas la perdre et laissa faire la mer. À chaque coup de roulis, il sortait presque entièrement, puis la mer le précipitait de nouveau dans l'étui chaud et humide.

Il prolongea le plus possible jusqu'à ce qu'une vague plus forte lui arrache son orgasme. Rhonda, prise de court poussa un petit cri, se retourna et vint se blottir dans ses bras.

— Ce n'est pas juste, dit-elle, je ne peux jouir que quand je me caresse.

— Caresse-toi, dit Malko.

Elle laissa glisser sa main vers son ventre et, très vite, aux vibrations rapides de son poignet, il s'aperçut qu'elle avait suivi son conseil.

Cela dura plusieurs minutes, puis la jeune femme se détendit d'un coup avec un léger gémissement.

Elle laissa sa respiration se calmer puis s'arracha de la couchette.

— Je vais faire du café, dit-elle.

Malko sortit sur le pont arrière. Suivant des yeux la silhouette somptueuse de la jeune Australienne. Quel blocage psychique l'empêchait d'avoir une vie sexuelle normale ?

Les milliers d'oiseaux commençaient à s'envoler avec le soleil. Bird Island dormait encore et ils étaient le seul bateau à l'ancre. Le café fut prêt en trois minutes. Rhonda chantonait, ravie. Quand elle monta sur le flying deck pour mettre en route les diesels, elle lui dit pensivement :

— Tu sais, je pourrais être très amoureuse de toi, mais il ne faut pas.

— Pourquoi ? demanda Malko.

— Parce que nous appartenons à deux mondes différents. Tu partiras et je ne te reverrai jamais. Je n'aurais plus qu'à revenir avec Brownie.

— Après ce qu'il t'a fait ? demanda Malko étonné de cette résignation.

— C'est le seul homme qui me fasse jouir, avoua la jeune femme. Et je n'ai pas envie de retourner en Australie. Tiens, va relever l'ancre, s'il te plaît.

— Nous devons y être, annonça Rhonda.

Malko se pencha par-dessus le bastingage du flying deck et regarda l'eau turquoise. Rhonda avait maintenu le cap depuis Denis dont ils avaient frôlé la pointe pour ne pas risquer de s'égarer. Ils avaient parcouru 15 miles et en principe se trouvaient au-dessus de la barrière de corail.

— Je ne vois pas le fond, dit-il.

Rhonda quitta les commandes et vint s'agenouiller devant le sondeur encastré à tribord, dans la paroi avant de la dunette. Après avoir ouvert le volet de protection, elle le mit en route, examinant les oscillations de la pointe sèche.

Malko vint la rejoindre. Elle lui désigna le stylet qui grattait le rouleau de papier.

— Tu vois, chaque graduation fait quatre mètres. Il y en a 5. Nous avons 20 mètres de fond. C'est bien le sec. Mais il y a des profondeurs différentes selon les endroits.

— En dehors du sondeur, il n'y a aucun signe ?

— La couleur de l'eau.

— Tu as déjà vu la tête du corail qui se trouve en surface ?

Elle secoua la tête.

— Non. Brownie est tombé dessus un jour. Par hasard. Il faut quadriller. En respectant les caps...

Malko effectua un rapide calcul mental. Quinze kilomètres carrés cela faisait quinze cents hectares à ratisser...

— Eh bien, allons-y, dit-il.

Rhonda remit en marche à petite vitesse. Le temps était toujours aussi beau et la mer absolument vide. Malko ferma les yeux, bercé par le mouvement de la mer ; heureusement que Brownie Cassan avait fait le plein de mazout en partant de Victoria.

— Il nous reste du fuel pour deux jours, annonça Rhonda en remontant sur la dunette. Après il faudra rentrer...

Malko ne répondit pas, découragé, la peau cuite par le soleil. C'était le quatrième jour de la même routine ! Départ de Bird au lever du soleil, passage par Denis pour prendre le cap, quadrillage, retour à Bird, épuisé, dès le crépuscule. Ils n'avaient plus osé aller s'ancrer à Denis. Ceux qui avaient tiré sur eux ne s'étaient plus manifestés. À Bird il y avait trop de touristes pour un coup de main... Écœurés de soleil et de houle, ils ne faisaient même plus l'amour.

L'équipement de plongée attendait sur la plage arrière, inutile. Malko sentait le découragement le gagner. Il cherchait quelque chose sans point de repère précis. Pire qu'une aiguille dans une meule de foin. La meule, c'était l'océan Indien. Il commençait même à avoir le mal de mer... Cent fois Rhonda s'était penchée sur la carte.

Pourtant, ils étaient bien sur le sec... Mais la tête de corail recherchée par Malko ne mesurait que quelques dizaines de mètres. Il pouvait labourer l'océan pendant des mois avant de la trouver.

Ou ne jamais la trouver.

Quant au *Laconia B*, il était peut-être à une dizaine de miles de l'endroit où ils se trouvaient, avec 600 mètres d'eau par-dessus lui... Malko essuya la sueur qui coulait de son front.

— Allons-y !

Maintenant, il lisait le sondeur comme un ingénieur maritime. Rhonda s'installa aux commandes. Cap 380. Vitesse mille tours. Malko commença à lire les graduations : 16 mètres... 12 mètres... 10 mètres... 8 mètres. L'aiguille descend. Le cœur lui bat. Et puis 20 mètres d'un coup. 28... On descend.

Virage au bout de un quart de mile. Cap 270.

Les chiffres : 16... 20... 16... 16... 16... Un plateau sous-marin.

Cap 0.

Et on recommence.

À chaque changement de cap, Rhonda augmentait un peu la distance parcourue pour ne pas balayer tout le temps la même zone. Malko avait mal au dos, la nuque le brûlait, ses yeux le piquaient. Il ne voyait plus ni les poissons volants ni les dauphins, ni les bancs de sardines.

16... 12... 12...

— Attention ! cria Rhonda, je vois quelque chose droit devant.

Malko se dressa, abandonnant le sondeur, écarquilla les yeux. Son cœur se mit à battre. Lui aussi distinguait une masse sombre à fleur d'eau. Ils allaient droit dessus. Un récif. *Le récif*.

Rhonda s'empara des jumelles et aussitôt jura.

— *Shit*, c'est un requin-baleine !

L'excitation de Malko tomba d'un coup. C'est d'un œil différent qu'il vit l'énorme cétacé venir tourner autour du *Koala*, escorté de ses poissons pilotes, puis disparaître majestueusement. Un animal de six mètres de long...

Il n'y avait plus qu'à continuer. Rhonda se laissa retomber sur le plastique brûlant.

— Ce n'est pas possible, soupira-t-elle, on n'y arrivera jamais.

— Plus qu'un jour et demi, l'encouragea Malko.

De toute façon, les problèmes du retour à Mahé seraient tels qu'il y avait peu de chance pour qu'ils puissent repartir. Il retourna à son sondeur, écoeuré d'avance.

Le cabin-cruiser avançait à toute petite allure. Brusquement, Rhonda donna un coup de barre à gauche.

— Qu'est-ce qu'il y a ? demanda Malko immédiatement en éveil.

La jeune femme étendit le bras, montrant des points presque

invisibles à l'œil nu.

— Des oiseaux qui « travaillent » là-bas... On ne sait jamais.

Au point où ils en étaient. Cela pouvait être un gros poisson mort remonté à la surface. Un récif ou un banc de petites bonites. Malko resta le regard rivé sur les oiseaux. Enfin, un repère sur cette immensité mouvante. Des oiseaux qui volaient en rond au ras des vagues. Ils restèrent silencieux tandis que l'étrave blanche fendait la mer.

Dix minutes s'écoulèrent. Les oiseaux, peut-être effrayés par le bruit du moteur, s'étaient dispersés. De nouveau, il n'y avait plus que les vagues.

Tout à coup, Rhonda se pencha sur le côté gauche.

— Tu vois quelque chose ? demanda Malko.

Sans conviction. Le sondeur indiquait 24 mètres.

— Je crois, dit-elle, mais ça peut être un reflet...

Elle coupa les moteurs et vint regarder le fond à gauche du bateau, les mains devant les yeux pour se protéger du soleil. Lorsqu'elle se redressa, une lueur de triomphe brillait derrière les verres épais de ses lunettes.

— Regarde, fit-elle, à gauche.

Malko voyait seulement les vagues émeraude. En regardant plus attentivement, il devina une tache marron clair. Du corail ! À deux ou trois mètres de la surface ! Un peu plus loin la houle se transformait en écume blanchâtre : le corail affleurait presque l'eau.

— C'est ça ! cria Malko. Nous y sommes !

Rhonda déjà dégringolait l'échelle pour jeter l'ancre.

Malko resta sur le flying deck, fasciné par cette eau translucide. Le bruit de l'ancre le tira de sa rêverie. Il descendit à son tour. Le Koala avait un peu dérivé et ils se trouvaient maintenant au-dessus du sec. Rhonda revint vers lui, épanouie.

— Je n'y croyais plus ! s'écria-t-elle.

Malko regarda les taches jaunâtres sous le Koala. Il imaginait un cargo lourdement chargé, en pleine nuit, avec un tirant d'eau de huit mètres, se heurtant à cette barrière. À tous les coups, il s'éventrait... Rhonda ressortit du carré avec une bouée lumineuse, un rouleau de cordage et un poids de fonte de dix kilos.

— Nous allons mouiller cette bouée, dit-elle. Comme ça, nous aurons un point de repère.

La bouée mouillée, Malko releva l'ancre et Rhonda relança le *Koala* à petite vitesse, explorant le sec. Très vite ils en délimitèrent les contours. La partie haute s'étendait sur 300 mètres environ, dans le sens est-ouest, tantôt effleurant l'eau, tantôt descendant à quatre ou cinq mètres. Le *Laconia B* avait dû s'ouvrir comme une boîte de conserve sur les coraux coupant comme des rasoirs.

Malko fit stopper le bateau et tâcha de se repérer par rapport à Denis. L'emplacement du récif coïncidait très bien avec la course supposée du *Laconia B*. Mais, pour l'instant ils n'avaient encore découvert aucune trace tangible du naufrage. Ce n'était encore qu'une construction de l'esprit.

— Continuons encore un peu, conseilla Malko.

Rhonda fit avancer le *Koala* d'un mile. Le sondeur recommença à indiquer une certaine profondeur : 24... 28... 24... 32... Finalement elle stoppa de nouveau.

— Je vais plonger un peu, dit-elle. Si je trouve quelque chose je remonte et tu y vas. J'ai plus l'habitude que toi de cet équipement.

Malko regarda Rhonda disparaître avec appréhension. Une grosse lampe jaune à la main.

Il s'allongea, après avoir inspecté l'horizon à la jumelle. Le soleil lui cuisait la peau, mais il n'avait pas envie de rentrer dans le carré. Un quart d'heure se passa. L'angoisse commençait à l'envahir. Si Rhonda s'était fait attaquer par un requin, il n'en saurait rien.

Enfin, il y eut un clapotis et la silhouette de caoutchouc noir apparut au ras des vagues. Malko se précipita pour l'aider à monter. Rhonda arracha son masque avec un soupir de soulagement, son imposante poitrine agitée d'une houle furieuse.

— Alors ?

— Rien, annonça la jeune femme.

— Je vais plonger à mon tour, dit Malko. Avance d'un quart de mile.

Docilement, Rhonda enleva sa peau de caoutchouc et remonta aux commandes. Malko alla chercher une bouteille pleine dans la cabine. Quand elle coupa les moteurs, il était déjà en train d'enfiler sa combinaison. Elle redescendit et lui tendit un poignard.

— Prends ça, j'ai aperçu un requin.

Il attacha le poignard à sa jambe, arrima sa bouteille, ajusta le masque et dès la première goulée d'air se laissa basculer dans l'eau. Il descendit jusqu'à quinze mètres en une minute, soufflant dans ses narines pour équilibrer la pression. Tout près du fond. Tenta de s'orienter. D'abord, il ne vit que la masse brunâtre et torturée des coraux, à perte de vue. L'eau déformait la vision. Des poissons multicolores rôdaient autour de lui. Il avait la sensation d'être un poisson lui aussi.

Il fila vers le nord, cherchant des traces sur les coraux.

Rien.

La bouteille lui donnait une autonomie d'une heure. La remontée et le palier prenaient une dizaine de minutes. Lorsqu'il eut parcouru un demi-mile, il descendit encore de quelques mètres.

La barrière de corail était creusée comme un paysage lunaire... Il

s'en approcha, la toucha, sentant le corail rugueux et coupant comme un rasoir contre ses gants.

Il était si absorbé qu'il ne vit même pas surgir une ombre au-dessus de lui. Il eut à peine le temps d'avoir peur. Un gros requin, rendu encore plus énorme par la réfraction de l'eau, venait de se glisser entre lui et la surface. Malko le vit virer sec et revenir dans sa direction, intriguée par ce gros poisson inconnu. Malko cessa de nager, tâta le manche de son poignard. Il fallait éviter à tout prix que le requin ne se frotte à lui. Sa peau dure comme un papier de verre l'écorcherait et l'odeur du sang rendrait fou le prédateur.

Au moment où le requin s'approchait de lui, Malko agita les bras et lâcha un peu d'air.

Effrayé, le requin fit un brusque écart et fila, disparaissant dans le corail. Malko n'était plus tranquille : il aurait pu aussi arriver sur lui et lui arracher une jambe.

Il continua sans voir autre chose que d'innocents poissons et une grosse raie marron qui s'enfuit. Il réalisa, en regardant sa montre, que quarante minutes s'étaient déjà écoulées. Il n'avait pas le temps de revenir sur ses pas. Il fallait remonter. Battant des pieds, il se laissa pousser vers le haut, expirant le plus possible pour éviter la surpression pulmonaire, faisant attention de ne pas dépasser ses bulles. Lorsqu'il fut à trois mètres, selon le profondimètre, il s'arrêta et attendit trois minutes. Enfin il acheva sa remontée.

Lorsqu'il émergea, il arracha son masque et aspira une goulée d'air frais, puis se laissa glisser sur le dos, récupérant. Un peu reposé, il regarda autour de lui et éprouva aussitôt une affreuse angoisse.

La mer était vide, le cabin-cruiser avait disparu !

CHAPITRE XV

C'était comme s'il avait reçu un coup de poing en plein dans l'estomac. Il tourna sur lui-même si vite qu'il avala une grande gorgée d'eau de mer. Rien. La mer vide.

Puis l'angoisse le prit. Il était trop loin de Denis pour regagner l'île à la nage. Il résista à l'envie furieuse d'arracher les bouteilles jumelles qui pesaient sur son dos. Avec l'énergie du désespoir, il donna un coup de ciseaux pour se sortir de l'eau. Cette fois, il aperçut un point blanc à près de deux miles !

Malko avait été entraîné vers l'est par un courant. Les Seychelles étaient redoutées pour la force de leurs courants. À Mahé, on pouvait être entraîné et se noyer à trois mètres du bord.

Il se sentait beaucoup trop épuisé pour nager cette distance. Il fallait donc attirer l'attention de Rhonda pour qu'elle vienne le chercher. Mais comment ?

Crier était rigoureusement inutile.

Il essaya de sortir de l'eau à mi-corps et d'agiter les bras. Après s'être livré une dizaine de fois de suite au même exercice, il était prêt à couler de fatigue. Il se remit sur le dos, attendit. Il n'avait même plus la force de nager. En se soulevant, il parvenait à apercevoir le cabin-cruiser très loin. Rhonda devait, elle aussi, chercher à l'apercevoir. Mais il n'était qu'un point perdu dans les vagues.

Quelque chose frôla sa jambe et il la replia violemment.

Il envoya la main pour vérifier l'intégrité de son membre et ses doigts touchèrent le manche du poignard, cela lui donna une idée. L'arrachant de sa gaine, il le dressa hors de l'eau, faisant miroiter la lame d'acier dans le soleil. Une chance minuscule que Rhonda l'aperçoive. Seulement c'était épuisant de garder le bras ainsi hors de l'eau. Pour ménager ses forces, il défit les courroies des bouteilles et les laissa couler.

Inlassablement, il continua à remuer doucement dans le soleil la lame du poignard. Mais la silhouette blanche du cabin-cruiser ne bougeait pas. Il suffisait que Rhonda regarde dans la bonne direction. C'était sa seule chance de survie. En se reposant fréquemment sur le dos, il pouvait tenir plusieurs heures dans cette eau tiède, mais il ne pourrait jamais regagner Denis Island à la nage...

Doucement, il remua le poignet, pour la centième fois. Un éclair jaillit du poignard, aveuglant. Malko tenta de le prolonger le plus longtemps possible, puis retomba dans l'eau, submergé, épuisé par son effort. Il resta deux ou trois minutes sur le dos et se redressa de nouveau.

Une angoisse atroce lui coupa les jambes. Le *Koala* avait bougé ! Avant il lui présentait le flanc, maintenant, il ne voyait plus que l'arrière ! Rhonda s'en allait, le croyant noyé !

— *Himmel* ! murmura-t-il, les yeux rivés sur la coque blanche.

Il y eut un suspense d'interminables secondes puis lentement, la silhouette blanche du *Koala* se modifia. Le cabin-cruiser virait lentement et revenait vers lui.

Rhonda l'avait vu ! Frénétiquement, il agita son bras armé du poignard. Il se démena tant et si bien que lorsque le bateau ne fut plus qu'à quelques mètres de lui, il pouvait à peine se tenir à la surface. Moteurs coupés, le cabin-cruiser s'approcha tout près ; il entendit la voix de Rhonda qui criait :

— Malko, Malko, viens à l'arrière !

Il réussit à s'accrocher à l'échelle posée le long de la coque. Mais sans l'aide de la jeune femme, il n'aurait pas pu monter. Enfin, elle l'arracha de l'eau et il se laissa tomber sur le pont arrière. Ses jambes tremblaient, de violentes douleurs lui paralysaient les bras, il avait des éblouissements, sa peau imbibée de sel le brûlait. Rhonda l'essuya, lui fit boire une bouteille entière de Perrier, puis l'aida à ôter sa combinaison.

— Mon Dieu, dit-elle, j'ai cru ne jamais te revoir ! Avec les jumelles, je regardais partout.

Le soleil commençait à monter dans le ciel, presque à la verticale du *Koala*. Quand on ne bougeait pas, la chaleur était insupportable. Rhonda se décida à demander :

— Tu as trouvé quelque chose ?

Il secoua la tête.

— Non. En nous y prenant comme cela, il faudra des mois. Cette barrière de corail est trop grande. J'ai une autre idée. Revenons à la bouée. Tu peux ?

— Je vais essayer, dit la jeune femme.

Pendant que Malko se reposait dans le siège de pêche, elle remonta sur la dunette et remit les diesels en route. Le *Koala* fit demi-tour. Malko somnolait, récupérant. Au bout d'un moment, la voix de Rhonda l'arracha à sa torpeur.

— Nous y sommes.

Il se leva et aperçut sur l'avant la bouée signalant le haut du sec.

— Stoppe, dit-il. Il faut que je vérifie quelque chose sur la carte.

Il entra dans le carré et sortit une carte de l'archipel des

Seychelles et du nord de l'océan Indien. D'abord, il y nota au crayon l'emplacement du sec qu'ils venaient de découvrir. Puis, il tira un trait, à partir du phare de Denis Island, jusqu'à Socotra, tout en haut de la carte.

Obtenant ainsi la route prévue du *Laconia B*.

Premier résultat. Le trait passait juste au milieu du sec. Il releva soigneusement le cap et remonta sur la dunette. Rhonda attendait en fumant une Rothmans.

— Tu vas prendre le cap 020, dit Malko et continuer tout droit jusqu'à ce que je te le dise. Je surveille le sondeur. Ne va pas trop vite.

— Pourquoi ?

— Admettons que le *Laconia B* ait touché ce récif, expliqua Malko. Il n'a pas coulé sur place, même la coque déchirée. Les courants n'ont que peu d'effet sur un cargo de 15 000 tonnes. Donc, il a continué sur sa route primitive, jusqu'à ce qu'il coule, comme un éléphant blessé. Il peut même avoir parcouru une distance importante. Une masse de 15 000 tonnes lancée à 13 nœuds ne s'arrête pas comme ça.

Nous allons refaire sa route, jusqu'à ce que le sondeur nous indique que nous avons quitté le sec. Après ce n'est plus la peine de faire des recherches. Ensuite, il faudra revenir sur nos pas et tenter de le trouver au sondeur, pour ne pas plonger trop.

Rhonda hocha la tête. Admirative.

— C'est une bonne idée. Espérons qu'il n'a pas été trop loin.

Malko s'accroupit devant le sondeur et le *Koala* se mit en marche, cap 020.

D'abord, l'aiguille n'indiqua pratiquement pas de fond, tant le corail affleurait. Puis, peu à peu, le fond augmenta : 4 mètres... 8... 12... 12... 16... 24... 32... 36... Cela descendait en pente douce. Ils se trouvaient toujours sur le récif. Au bout d'un mile, le fond se stabilisa autour de 35 mètres. Malko était hypnotisé par le stylet inscrivant son trait sur le rouleau de papier. Tellement qu'il sursauta lorsque le trait plongea brusquement...

234... Ce fut la dernière indication. Il se trouvait maintenant au-dessus du grand fond.

— Stop !

Le *Koala* vibra sous la poussée des diesels en marche arrière. Le sondeur ne sondait plus, à bout de course. Ils avaient dépassé les 250 mètres.

— Reviens en arrière, demanda Malko. Cap 200.

Bouillonnements. Manœuvre. De nouveau accroupi devant le sondeur, les épaules en feu à cause du soleil. Une minute, deux. Tout à coup, l'aiguille fit un bond vers le haut.

— Stop ! crie de nouveau Malko.

Ronflement des diesels dans les oreilles. L'aiguille indiquait

40 mètres.

Malko se releva, ankylosé.

— Jette une ancre flottante, je vais plonger ici. Nous sommes exactement à la fin du récif de corail. Si je ne trouve rien, nous repartirons d'où nous venons en stoppant tous les quarts de mile.

Malko ne se sentait pas encore très solide et avait des éblouissements. Cette fois, il ferait attention aux courants. L'eau lui parut plus fraîche lorsqu'il se laissa aller en arrière. La tache blanche du *Koala* disparut. Battant des pieds, il fila vers le fond, le plus vite possible pour économiser le précieux air.

Pas un seul poisson. Par contre, il atterrit au milieu d'un véritable jardin sous-marin, de coraux arborescents, avec des couleurs sublimes. Après, c'était de nouveau l'étendue jaunâtre et tourmentée. Grâce à la boussole fixée à son poignet, il s'orienta, se dirigeant vers l'extrémité du récif. Le profondimètre indiquait 32 mètres. Fond plat. Il contourna une énorme méduse et continua. La visibilité n'était pas très bonne. Une vingtaine de mètres.

Six minutes, huit minutes, douze minutes.

La fatigue commençait à le gagner. Il lui sembla que l'eau était beaucoup plus froide tout d'un coup. Il devait s'approcher de la grande fosse.

Quelque chose apparut devant lui. Une espèce de serpent de mer dressé latéralement. Le fond remontait légèrement et l'eau était plus claire. Il s'approcha encore, sur ses gardes. Ce n'est qu'à quelques mètres qu'il réalisa avoir devant lui, le mât d'un navire émergeant d'une fosse comme la flèche d'une cathédrale.

Il venait de retrouver le *Laconia B*.

CHAPITRE XVI

En dix battements, Malko fut au-dessus du cargo coulé. C'était une chance inouïe qu'il ait aperçu un de ses mâts. En effet, le *Laconia B* se trouvait sur la dernière marche du récif de corail, plus profonde d'une vingtaine de mètres. Seuls ses mâts de charge dépassaient au niveau où Malko se trouvait. Il s'avança au-dessus du pont. À part quelques panneaux d'écoutille arrachés, un camion arrimé sur le pont et qui avait basculé sur le côté, on aurait dit que le cargo était prêt à continuer sa route.

Sous l'eau, ses 143 mètres étaient encore plus impressionnants.

Malko nagea jusqu'au château arrière et descendit pour vérifier le tableau. Ses oreilles commençaient à bourdonner. Mauvais signe. Enfin, il vit les lettres peintes en blanc sur la coque noire : *Laconia B Monrovia*. Le profondimètre indiquait 43 mètres. C'était la limite.

Doucement, il commença sa remontée. Il s'accrocha à l'extrémité d'un des mâts de charge pour bien situer le *Laconia*. Le cargo avait tourné sur lui-même en coulant et se trouvait orienté est-ouest, la proue à l'ouest. Sa paroi gauche était presque collée à la marche de corail, ce qui interdisait de voir les dégâts. Il s'était posé sur le fond légèrement incliné. Malko calcula que l'angle du pont devait faire entre 15° et 20°. La partie la plus haute se trouvant du côté de la falaise.

Il fit un rapide calcul ; il lui restait encore dix minutes « utiles ». Le temps de se livrer à une petite exploration.

Lâchant son mât de charge, il descendit jusqu'au pont, le traversa et glissa le long de la coque. Jusqu'à ce qu'il trouve le corail qui s'était écrasé sous le poids des 15 000 tonnes et formait maintenant une gangue grisâtre autour de la coque. Il promena sa lampe autour de lui, dérangeant un *lion fish* qui s'enfuit heureusement. Il lui semblait que le corail s'arrêtait à quelques mètres du *Laconia B*. Comme si ce dernier avait été posé en équilibre sur la dernière marche d'un escalier. Malko nagea perpendiculairement au cargo, frôlant le corail. Il n'alla pas loin. Moins de dix mètres plus loin, le récif s'interrompait, coupé comme à la hache et plongeait presque à la verticale. La lampe éclaira une masse verdâtre et glauque.

Impossible de savoir à quelle profondeur, mais il y avait au moins

cent mètres.

Malko revint en arrière. La coque semblait en parfait état de ce côté. C'était donc l'autre qui avait été déchiré. Quelques mètres de plus et le *Laconia B* n'aurait laissé aucune trace de son naufrage... Il aurait voulu pénétrer à l'intérieur du cargo, mais l'air allait lui manquer.

Fou de joie, il commença sa lente remontée vers la surface.

Lorsqu'il émergea, il lui restait à peine une minute d'air, en plus des cinq minutes de la réserve. Cette fois, il se trouvait à moins de 300 mètres du *Koala*. Il nagea sans se presser, guetté par Rhonda qui l'avait aperçu immédiatement.

— Je l'ai trouvé, cria-t-il avant même d'être à bord, il est juste au-dessous !

— Fantastique ! cria Rhonda.

Il remonta et l'étreignit. Sans elle il serait encore en train de chercher le *Laconia B* avec un pendule.

— Il faut baliser l'endroit, dit Malko.

Rhonda était déjà en train de fouiller dans le carré. Elle ressortit avec une balise semblable à la première. Malko l'aida et ils mouillèrent le corps mort, presque au-dessus de l'épave. La première excitation tombée, Malko se dit que les vrais difficultés commençaient.

Le *Laconia B* à portée de la main posait infiniment plus de problèmes qu'au fond de l'océan Indien. Il allait être obligé de jouer serré. Le vrai travail était la récupération de la cargaison d'oxyde d'uranium avant qu'elle ne tombe entre les mains des Israéliens, ou, pire, des Irakiens. Il regarda la bouée qui flottait sur la houle. Dieu merci, il n'y avait pas un navire en vue. Denis Island s'estompait au sud dans un halo de chaleur.

— Nous mettons le cap sur Mahé, dit-il.

Rhonda reprit sa place sur le flying deck et bientôt, les deux Cummings ronronnèrent. Une fumée bleue s'échappa de l'arrière. À 1 500 tours-minute, le *Koala* mit le cap au sud, laissant une traînée d'écume blanche derrière lui. Malko vint s'installer sur la banquette à côté de Rhonda.

Ce n'était pas avec le *Koala* qu'il arracherait 200 tonnes d'oxyde d'uranium au *Laconia B*. La CIA avait intérêt à lui fournir des moyens puissants. Il se demanda l'accueil qu'il aurait à Mahé. Entre les Irakiens et les Israéliens, cela risquait d'être mouvementé. Sans compter Brownie Cassan qui devait avoir envie de récupérer son bateau...

Tandis que le soleil descendait, il se mit à réfléchir aux solutions possibles. Un nuage passa et il eut presque froid.

— Regarde, dit Malko, il y a un bateau qui vient sur nous.

Le *Koala* se dirigeait sur Beauvallon. La nuit tombait. Rhonda prit les jumelles et les braqua dans la direction indiquée par Malko, les rabaissa, une expression inquiète sur ses traits anguleux.

— C'est la vedette de la police.

— « Ça commence », se dit Malko.

— Tu peux les semer ? demanda-t-il.

La jeune femme eut un rire nerveux.

— Bien sûr, si elle fait 10 nœuds, c'est le bout du monde.

— Alors, filons sur Victoria, dit Malko. On verra après.

Rhonda tourna la barre et le *Koala* prit la direction de la pointe nord de l'île. La vedette les suivit quelque temps, puis Malko la vit faire demi-tour. Malheureusement, il y avait beaucoup de chance pour qu'elle ait une radio.

— Où peut-on faire le plein ? demanda-t-il.

— Au vieux port, mais il faut demander le camion par radio. Avec le Drakkar.

— Je prends la barre, dit Malko. Vas-y.

Le prochain point de ravitaillement se trouvait à 800 miles marins. Aux Comores ou à Madagascar... Rhonda disparut dans le carré et remonta dix minutes plus tard.

— Nous avons de la chance, dit-elle. Le camion est là et il a du fuel. Quelquefois, il n'y en a même pas pour les avions qui font Mahé-Bird Island.

Si les choses tournaient mal, ils risquaient d'avoir besoin de leurs réservoirs supplémentaires.

— Que veux-tu faire après le ravitaillement ?

— Cela dépend de beaucoup de choses, dit Malko. Si Brownie ne se manifeste pas tout de suite, le mieux serait d'aller te mouiller à Beauvallon.

— Impossible, dit Rhonda, c'est interdit la nuit.

Ils étaient en train de pénétrer à petite vitesse dans le port de Victoria. La dernière heure avait été très longue, avec le crépuscule qui était tombé brutalement, comme toujours sous les tropiques. Le vent avait stoppé et il faisait délicieusement bon. Malko regarda s'approcher les bâtiments du port. Heureux de retrouver la terre ferme après quatre jours de mer.

— Dans ce cas, dit-il, va te mouiller dans la crique où se trouvaient les Israéliens.

Tout était dangereux. Il ne pouvait quand même pas emporter le *Koala* dans son bungalow du Fisherman's.

— Non, dit Rhonda. Je resterai à Beauvallon. Si la vedette de la police vient, je dirai que le moteur a chauffé, que je suis en panne.

La première préoccupation de Malko était de trouver un téléphone. Prévenir Willard Troy. Avant que les autorités seychelloises ne se manifestent.

Rhonda coupa les moteurs et le *Koala* continua sur son erre, venant doucement accoster le quai, juste en face de la caserne de pompiers. Le gros camion rouge du fuel attendait. Plusieurs Noirs aidèrent à l'amarrage, on brancha le tuyau de ravitaillement et Malko put enfin sauter à terre.

Pas le moindre téléphone en vue ! Il n'y avait que des entrepôts et les pompiers. L'appareil le plus proche se trouvait au yacht-club. Un kilomètre à pied. Pas de taxi en vue non plus. Pendant que Malko était en train de réfléchir, une Mini Austin bleue avec un phare sur le toit franchit la grille du port et vint s'arrêter à côté du *Koala*. Il en sortit deux policiers en uniforme qui se dirigèrent droit sur Malko.

— Mr Linge ?

— C'est moi, dit Malko.

— Nous aimerions que vous veniez avec nous à la Police Station dit un des policiers avec une politesse exquise. Un inspecteur du CID aurait des questions à vous poser.

— À quel sujet ?

Le Seychellois secoua la tête.

— Je l'ignore, Sir. Je suis seulement chargé de vous transporter jusqu'à la police station...

Merveilleuse politesse britannique, comme les uniformes. Ils devaient s'excuser avant de vous arracher les ongles. Bien sûr, ils n'étaient pas armés. Mais que faire ? Fuir. C'était se mettre dans son tort. Discuter n'aurait servi à rien non plus. Malko se demanda quel piège « l'opposition » avait mis au point.

— Je viens, dit-il. Laissez-moi prendre mon passeport dans le bateau.

— Certainement, Sir.

Les policiers remontèrent dans l'Austin et Malko franchit la passerelle du *Koala*. Rhonda l'observait avec inquiétude.

— Que veulent-ils ?

— Je n'en sais rien, dit Malko. Va à Beauvallon. Ancre-toi en face du *Fisherman's Cove*. Si je ne suis pas revenu dans deux heures, prends un taxi et va chez Mr Willard Troy. Il habite route de la Misère, près de la station américaine. Tu lui racontes ce qui est arrivé. Il t'aidera. À tout à l'heure.

Il sauta à terre et prit place dans l'Austin bleue qui démarra aussitôt.

Direction Victoria.

Malko attendait depuis dix minutes dans un petit bureau vide lorsqu'un Seychellois moustachu et souriant fit son entrée, la main tendue, son passeport dans l'autre. La Police Station de Victoria était un complexe de bâtiments gris aux fenêtres encadrées de bleu pastel, situé au début de la route de Beauvallon. Quelques véhicules de police stationnaient dans la cour et à cette heure, il n'y avait plus qu'une permanence réduite. À part les barreaux de la fenêtre Malko aurait pu se croire dans n'importe quelle administration.

— Mr Linge, dit le policier, je suis désolé d'avoir été obligé de vous convoquer. Tenez, voici votre passeport.

Malko empocha son passeport. De plus en plus surpris.

— Pourquoi m'avez-vous interpellé ?

Le policier semblait sincèrement embarrassé.

— Eh bien, Mr Linge, c'est une histoire pas très claire... Nous avons été avertis que le *Koala* avait été volé par un individu répondant à votre signalement. Bien entendu, j'ai donné l'ordre que l'on intercepte le bateau s'il relâchait dans un port seychellois. Ce qui a été fait... Mais entre temps, le propriétaire du bateau, Mr Cassan, s'est présenté à la Police Station de Port Launay pour déclarer qu'il s'agissait d'un malentendu.

Malko écoutait avec un sourire figé. Bizarre, bizarre.

— Tout est donc réglé, dit-il.

— Heuh, pas tout à fait, avoua le Seychellois. Comme la plainte a été enregistrée à Port Launay, mon collègue de là-bas aimerait que vous vous présentiez à sa Police Station, afin d'enregistrer votre déclaration et de clore cette affaire. Je vais mettre une voiture à votre disposition. C'est l'affaire d'une heure environ. Ensuite, on vous déposera à votre hôtel, si vous le souhaitez.

Malko sonda le visage impassible du policier. Son histoire ne tenait pas debout. Mais c'était présenté avec tant de politesse qu'il lui était difficile de faire un esclandre. Devant son silence le Seychellois se hâta de conclure :

— Je vous remercie de votre compréhension, Mr Linge. Il se trouve que Mr Cassan n'a pas très bonne réputation. Il lui arrive de boire plus que de raison. Cela doit venir de là.

— C'est possible, en effet, dit Malko. J'avais charté son bateau en bonne et due forme.

— Je n'en doute pas. Par ici, je vous prie.

L'Austin bleue attendait dans la cour, un policier en uniforme au volant. Le civil serra la main de Malko.

— Bon séjour aux Seychelles, Mr Linge.

Un peu plus, il avait droit à un ballet folklorique. L'Austin sortit de la cour et fila vers le marché. Pour aller à Port-Launay, de l'autre

côté de l'île, il fallait traverser la montagne par la route de Sans-Souci. Revenir ensuite, car il n'y avait pas de route entre Port-Launay et Beauvallon... Charmant.

La Mini bleue grimpait lentement entre deux murs verts. La route de Sans-Souci serpentait au milieu d'une forêt dense. Pas une case. La végétation avait changé à cause de l'altitude et il faisait presque frais. Une grande bâtisse blanche éclairée par des projecteurs apparut sur la gauche.

— Case Président René, annonça fièrement le conducteur. Que Bon Dieu a aidé lui...

Touchante dévotion. Deux phares surgirent derrière eux, se rapprochant. Malko se retourna, aperçut une voiture noire. Celle-ci donna un bref appel de phares. Aussitôt, le policier qui conduisait l'Austin bleue ralentit et se rangea sur le bas-côté de la route !

Absolument impassible.

La voiture noire les doubla et s'arrêta en travers de la route, dans un grand crissement de freins. Une grosse Toyota 2000.

— Qu'est-ce que vous faites ? sursauta Malko.

Le chauffeur ne bougea pas, ne répondit pas. C'était le guet-apens parfait. La police n'avait pas voulu se compromettre dans un kidnapping, mais ce n'était pas de leur faute si une de leurs voitures était attaquée par des inconnus...

D'un coup d'épaule, Malko essaya de pousser le conducteur hors de son siège, pour prendre le volant, mais l'autre résistait passivement. Les portières de la Toyota s'ouvrirent sur deux hommes.

Rachid Mounir, l'Irakien avait les mains vides, mais Bill, le petit Seychellois, brandissait un pistolet automatique au long canon. Sans se presser, ils s'avancèrent dans la lumière des phares.

Au moment où Malko allait sauter à terre pour tenter de s'enfuir dans la forêt, il y eut un grincement de freins derrière lui. Une autre voiture venait de stopper, derrière eux. Une Mini-Moke rouge. Deux silhouettes en émergèrent et apparurent dans la lumière des phares. Le Derviche et Zvi, le petit Israélien chauve, avec sa grosse Marlin 444 dont le canon était braqué sur les occupants de la Toyota. Ceux-ci s'étaient figés.

Pendant quelques secondes, il ne se passa rien. Puis le levier de la Marlin claqua avec un bruit clair. Bill, le Seychellois, n'avait pas bougé, le pistolet toujours braqué sur l'Austin. Les beaux traits réguliers de Rachid Mounir s'étaient statufiés. Zvi s'approcha du Seychellois et lui posa son arme sur le ventre. À cette distance, on risquait de retrouver des intestins accrochés à tous les cocotiers du

coin.

— *Get away*^{20}.

Lentement, l'Irakien recula vers la Toyota suivi de Bill. Le Derviche se tourna vers l'Austin.

— Dépêchez-vous, montez avec nous.

Malko sauta aussitôt de l'Austin et se glissa à l'arrière de la Mini-Moke. Aussitôt, les deux Israéliens reculèrent lentement vers lui et le rejoignirent. Le Derviche prit le volant, passa la marche arrière, tandis que Zvi gardait son arme braquée sur les deux hommes immobilisés au milieu de la route. Juste avant de franchir le virage, Zvi appuya sur la détente de son arme. L'explosion ébranla la Mini-Moke et le pare-brise de la Toyota vola en éclats. Puis le Derviche tourna en marche arrière dans un chemin creux, redescendant sur Victoria. L'Israélien posa son regard froid sur Malko.

— Nous sommes arrivés à temps...

Un ange passa. La reconnaissance n'était pas une vertu cardinale barbouze...

Malko réalisa soudain qu'ils allaient bien vite pour une Mini ordinaire...

— Mais c'est ma voiture, s'exclama-t-il.

Le Derviche daigna sourire.

— Eh oui... Mais nous allons vous la rendre.

Il conduisait à tombeau ouvert dans les lacets. Zvi, paisiblement, démontra la lunette de son arme, toujours sans dire un mot.

— Comment..., commença Malko.

— Nous étions au courant, coupa l'Israélien. Ils veulent savoir ce que vos quatre jours de recherche ont donné. La police de Victoria n'a rien à refuser à Bill. Cassan travaille avec eux, maintenant. Nous vous avons suivi depuis la Police Station de Victoria.

— Où m'emmenez-vous ? demanda Malko.

— Nous avons laissé notre voiture au croisement de la route de Victoria, répondit le Derviche. Je suppose que vous allez rendre compte de vos recherches à Mr Troy ?

Il avait ralenti pour traverser un hameau. *L'Exil*, lut Malko sur un panneau délavé. Il faisait nettement plus chaud. Des Noirs marchaient le long de la route avec des lampes électriques.

— C'est exact, dit-il.

Ils roulèrent en silence jusqu'au croisement avec la route côtière, encombrée de véhicules comme toujours. Le Derviche stoppa derrière une Toyota jaune, et se tourna vers Malko.

— Vous feriez bien d'être très prudent, Mr Linge. Ils recommenceront.

— Je serai prudent, assura Malko.

Silence. Un ange passa, avec une armure, ce qui alourdissait

considérablement son vol.

— À propos, Mr Linge, demanda l'Israélien, quel est le résultat de vos recherches ? Avez-vous retrouvé le *Laconia B* ?

— Non.

Le Derviche hocha la tête lentement.

— D'autres pourraient vous poser la question avec plus... de persistance. Attention.

Une idée trotta dans la tête de Malko.

— Que fait Cassan ? demanda-t-il. Il n'a pas repris les recherches. Même s'il a brûlé cette carte, il peut sûrement la reconstituer de mémoire.

— C'est en effet probable, dit le Derviche, mais, bizarrement, ils ne sont pas repartis en mer. Brownie Cassan s'est installé au *Coral Sands*, avec ses nouveaux amis. J'ai l'impression qu'ils attendent que vous retrouviez le *Laconia B* pour eux. Grâce à cette charmante jeune femme.

Il y avait une certaine ironie triste dans le regard du Derviche. Malko fut certain à cette seconde que l'Israélien n'était pas dupe. Celui-ci sauta de la voiture et lui tendit la main, tandis que Zvi descendait de son côté.

— Mr Linge, dit le Derviche, je ne suis pas sûr que vous disiez la vérité. Il ne faudrait pas que nos ennemis s'emparent de vous. Je ne prendrais pas ce risque. Je serais alors obligé de vous supprimer. Quitte à retrouver le cargo tout seul. À très bientôt. Vous savez où me trouver. Je crois que mon gouvernement est en train de négocier un accord avec le State Department, pour la cargaison du *Laconia B*. Cela nous permettrait de travailler la main dans la main.

— Cela serait la meilleure solution, dit Malko, avec diplomatie.

Il passa devant et reprit le volant de la Mini. Il était tranquille pour quelques heures. Un kidnapping ne s'improvisait pas. Heureusement, les Israéliens semblaient remarquablement informés. Ils jouaient avec lui au chat et à la souris. Il repensa au noyé à qui on avait arraché les ongles en s'engageant sur la route côtière, derrière un bus surchargé. Il fallait faire vite pour évacuer la cargaison du *Laconia B*.

Le teint pâle, Willard Troy aurait fait envie à un mort. L'amibiase ne s'améliorait pas. Malko l'avait trouvé couché, avec un thermomètre dans la bouche... le lit disparaissant sous des piles de telex.

— Les Israéliens vous ont fait de l'intox, soupira-t-il. Jamais la nouvelle administration n'acceptera de les laisser entrer en possession de cet uranium. Nous devons le récupérer nous-mêmes.

Les yeux dorés de Malko s'assombrirent.

— Mr Troy, fit-il remarquer, j'ai retrouvé le *Laconia B* et c'est déjà un miracle. Maintenant, c'est à la « Company » de faire le reste. La Navy a sûrement les moyens qu'il faut.

L'expression de l'Américain lui montra aussitôt qu'une fois de plus c'était sur lui que la CIA comptait.

— Mr Linge, dit Willard Troy, pendant les quatre jours où vous avez été absent, j'ai travaillé sur ce problème. Il est très complexe. Contrairement à ce que vous pensez, nos forces navales sont très limitées dans l'océan Indien. Trois escorteurs basés à Bahrein dans le Golfe Persique, avec des missions qui ne leur permettent guère de s'en éloigner. La Navy dispose à Diego Garcia de cinq bâtiments à propulsion nucléaire dont l'importance ne permet pas de les faire entrer dans les eaux seychelloises sans l'accord des autorités locales...

Malko secoua la tête, découragé.

Je ne vais quand même pas emporter la cargaison du *Laconia B* sur le *Koala*...

Willard Troy esquissa un sourire las :

— Non. J'ai mis un plan au point. Il faut d'abord sortir les fûts d'oxyde d'uranium du cargo. Les stocker sur un ponton et les faire enlever par un bâtiment qui viendra de Bahrein, « officieusement ».

— C'est une véritable expédition, remarqua Malko. Cela va prendre très longtemps et ne va pas passer inaperçu.

— Je sais, reconnut le chef de station de la CIA, mais vous représentez la Maritime Freight Carrier Insurance. Il est parfaitement normal que vous tentiez de récupérer la cargaison du *Laconia B*.

— Et le matériel ?

Willard Troy fouilla dans les télex étalés sur son lit et en exhiba un.

— J'ai trouvé un ponton à notre base d'Alexandria, en Virginie. Un 130 feet diving-support. Exactement ce qu'il vous faut. L'élément principal mesure 124 pieds de long, sur 12 de large. Les autres sont plus petits : 12 pieds sur 24. Une demi-douzaine d'hommes peuvent le monter en vingt-quatre heures. Il y a tout le matériel de plongée nécessaire à la récupération des 560 fûts. En moins d'une semaine, vous pouvez avoir terminé.

Malko fixa l'Américain, sceptique.

— Alexandria, c'est à l'autre bout de la terre. Un bateau va mettre un mois pour amener ce ponton.

Willard Troy sourit suavement :

— Il viendra par avion. Je me suis renseigné auprès d'Air France ici. Ils ont une ligne cargo Paris-Roissy, Djibouti, la Réunion, Maurice, et une autre, Boston-New-York-Paris. En deux heures, ils ont eu l'accord par télex pour qu'un de leur appareil se déroute sur

Washington pour charger le ponton. Ensuite, l'appareil assurant la desserte de Maurice fera une escale supplémentaire ici. Nous ne voulons pas utiliser une compagnie américaine pour des raisons politiques évidentes...

— Un ponton de 124 pieds de long ne va pas tenir dans un avion, remarqua Malko.

— Si. Willard Troy exhiba son télex. En longueur, c'est bon jusqu'à 150 pieds. Ils utilisent des Boeing 747 entièrement cargo, « Super-Pélican ».

Malko demeura quelques secondes rêveur devant cette prouesse technique. Puis les soucis reprirent le dessus.

— Et les hommes ?

— Je me suis arrangé, assura Troy. Un Italien a un petit chantier naval à Victoria. Il s'occupera du déchargement, du montage du ponton et fournira des plongeurs.

— Quand démarrons-nous dans ce cas ? demanda Malko.

— J'envoie un télex, dit le chef de station de la CIA. Il est environ 6 heures du soir à Paris et 10 heures du matin à Washington. Le « 747 » cargo est là-bas. Il faut quatre heures pour le charger. Le temps qu'il aille de New York à Washington. La traversée de l'Atlantique. Escale à Roissy. Le matériel peut être là après-demain matin.

— C'est fantastique, dit Malko. Ils ne peuvent pas mettre un peu de neige avec, pour nous rafraîchir...

Willard Troy sourit.

— Vous ne croyez pas si bien dire... Le responsable d'Air France m'a raconté que l'année dernière, ils avaient transporté dans un « 747 » cargo réfrigéré un bonhomme de neige de 15 mètres de haut, afin de montrer de la neige à des enfants africains qui ne l'avaient jamais vue...

Décidément, on n'arrêtait pas le progrès. Revenant aux réalités, Malko conseilla, mi-figue mi-raisin :

— Glissez quelques mitrailleuses avec le ponton. Dès que les autres vont savoir où se trouve le *Laconia B*, il y aura de l'animation dans le secteur...

Willard Troy eut un sourire froid.

— Il n'en est pas question. Le service de sécurité d'Air France les détecterait et interdirait l'embarquement. Votre défense nous incombe. Moi je me contente d'acheminer ce matériel grâce aux compétences d'Air France. Ils ont tout résolu sur le papier en une journée. Ce n'est même pas beaucoup plus cher que si on faisait venir ce ponton par mer.

Dans chaque chef de station de la CIA, il y a un comptable qui sommeille...

Malko se leva. Il avait hâte de retrouver la douche du *Fisherman's*.

— Eh bien, quand je voudrai déménager mon château, je ferai appel à Air France, dit-il.

— Soumettez-leur le problème, ils vous établiront un devis, conseilla Willard Troy.

Presque sans sourire.

Quelque chose intriguait Malko. Il se retourna, sur le pas de la porte.

— Pourquoi les Seychellois aident-ils les Irakiens ?

Willard Troy hocha la tête et laissa tomber :

— Le pétrole. Ils leur en livrent à des prix très bas. C'est du *high-sulphur*, mais...

— Je vais me reposer, dit Malko. Si vous envoyez des télex, codez-les. Je tiens à garder mes ongles... Comme ma sécurité ne semble pas le plus grand de vos soucis.

Malko eut l'impression d'avoir prononcé un mot obscène. Du coup, Willard Troy retrouva des couleurs.

— Votre « sécurité » ! Mais vous êtes un agent noir. Vous gagnez en un mois, ce que je gagne en un an ou en deux. Vous ne pouvez pas gagner sur les deux tableaux... Je ne peux quand même pas vous donner asile à l'ambassade. Arrangez-vous avec les Israéliens. Ils ne veulent pas que vous tombiez entre les mains des Arabes. Ensuite ; vous repartirez directement sur Diego Garcia...

Malko secoua la tête, écœuré. Toujours la jalousie des bureaucrates envers les hommes d'action.

— Très bien. Enterrez mes morceaux à Arlington, s'il arrive quelque chose...

— Ne soyez pas bêtement pessimiste, contra l'Américain. À demain, je vous tiens au courant. Tout le matériel sera envoyé à votre nom, bien entendu. En tant que représentant de la Maritime Freight Carrier Insurance. Il faudra que vous vous occupiez du déchargement.

— À propos, dit Malko, je voudrais les plans de *Laconia B*. Où sont-ils ?

— Sûrement dans les bureaux de l'armateur à Londres.

— Une lettre doit mettre quinze jours, dit Malko. Vous pouvez les faire envoyer en fret, via Paris ?

— Pas de problème, assura Willard Troy. Vous les aurez après demain.

Malko se dit que c'était génial de pouvoir acheminer en quelques heures aussi bien un ponton de 35 tonnes qu'une lettre. Surtout dans les pays à poste fantaisiste...

Surprise. Une voiture attendait à l'entrée du chemin. Une Toyota. Le Derviche et Zvi. Malko stoppa à côté d'eux. Pas tellement surpris.

— Avez-vous du nouveau ? demanda le Derviche.

— Rien de particulier, dit Malko. Je suppose que vous allez me suivre...

— Vous protéger, corrigea l'Israélien.

L'un derrière l'autre, ils s'engagèrent dans les lacets de la Misère. Vingt minutes plus tard, Malko était à l'hôtel. En passant sur la pelouse, il aperçut le feu de position blanc d'un navire à l'ancre, à peu de distance. Probablement le *Koala*. Au moins, Rhonda avait réussi à repartir du port.

Il eut envie de pleurer de joie en revoyant le *Fisherman's Cove*. Son château contre une douche. Il s'enferma, plongea dans la salle de bains, pour ôter le sel incrusté dans sa peau. Ensuite, il s'arrosa de Bogart, retrouvant avec joie la civilisation. Il finissait à peine qu'on frappa à sa porte.

Zamir était éblouissante dans une robe en fausse panthère qui la moulait comme un gant, juchée sur de hauts talons de douze centimètres, les ongles-griffes rouge ; corail.

— Je suis seule pour dîner, dit-elle d'un ton enjoué.

Les Israéliens alternaient la carotte et le bâton...

Pour l'instant, Malko risquait d'avoir besoin d'eux.

Il fallait les ménager.

— Vous avez des roquettes dans votre sac ? demanda-t-il.

L'Israélienne secoua ses longs cheveux noirs en riant.

— Ne soyez pas bête... Je viens seulement vous tenir compagnie...

Malko lui prit le bras, pensant à Rhonda, toute seule sur le *Koala*, mais c'est encore là qu'elle était le plus en sûreté. Ils gagnèrent la salle à manger, bourrée. L'Israélienne était très gaie, très charmeuse, assise en face de Malko. Celui-ci aperçut le Derviche et l'éternel Zvi. Il était sous bonne garde. Juste après le dessert, Zamir posa légèrement ses doigts sur ceux de Malko, lui adressa un regard tendre et lui dit :

— Mon sang de juive me dit que vous avez envie de faire l'amour avec moi, dit-elle doucement.

Malko sourit froidement :

— Vous ne devez pas être une vraie Juive. Votre sang vous trompe. Après la journée que j'ai eue, je n'ai envie de faire l'amour avec personne...

Elle se rembrunit :

— Même avec moi ?

— Même avec vous.

En plus, c'était vrai. Il y eut un silence puis l'Israélienne remarqua d'une voix triste :

— Vous savez que si vous refusez de collaborer avec nous, nous

serons obligés de vous tuer... Je ne voudrais pas que cela arrive. Vous m'êtes si sympathique...

Ses grands yeux noirs s'étaient humectés. Une nouvelle candidate à l'Oscar de l'hypocrisie.

Malko lui prit la main et la baisa :

— J'espère que vous n'en viendrez pas à cette extrémité...

— Vous ne voulez pas de la destruction d'Israël ? demanda-t-elle tout à coup.

— Bien sûr que non, dit Malko, mais ce n'est pas le problème...

La jeune Israélienne se pencha à travers la table, les yeux flamboyants.

— Si, c'est le problème ! Les Irakiens veulent cet uranium pour construire des bombes atomiques, et nous rayer de la surface de la terre.

Elle était visiblement sincère bien qu'un peu paranoïaque. Malko remarqua :

— Pourquoi vos amis n'ont-ils pas abattu ce Rachid aujourd'hui ?

Zamir eut un sourire glacial :

— Nous avons le temps. Il ne fallait pas vous faire courir de risques. Nous espérons encore que vous comprendrez où est votre devoir...

Malko signa l'addition et se leva.

— Je vous accompagne ?

Elle le suivit sans mot dire. Devant la porte de sa chambre, elle l'embrassa longuement. Son bassin se frottait doucement contre lui et il eut du mal à tenir ses bonnes résolutions. Il s'en détacha pourtant et rentra. Il attendit un moment, ôta ses vêtements, passa un maillot et ressortit par la porte-fenêtre. Le jardin du *Fisherman's* était désert. Malko le traversa et longea la plage jusqu'aux rochers, à droite de l'hôtel.

Il se mit à l'eau et commença à nager silencieusement vers le feu blanc du *Koala*.

CHAPITRE XVII

Le feu blanc du *Koala* se rapprochait. Grâce à la lune, la nuit était très claire. Malko aperçut une silhouette sur la plage arrière. Méfiant, il s'arrêta de nager et appela.

— Rhonda ?

— *I am here*, répondit aussitôt l'Australienne. *Everything's all right*.

Elle l'observait, penchée sur le bastingage et l'aida à se hisser le long de la coque lisse. Elle lui tendit une serviette pour qu'il se sèche. Il faisait presque froid.

— Que s'est-il passé ?

— Oh, rien de grave, dit Malko, pour ne pas l'inquiéter. Cassan a essayé de me faire passer pour un voleur de bateau. Cela s'est arrangé. Mais je crains qu'il ne cherche à se venger sur toi. Je vais dormir ici, et j'ai de quoi nous défendre...

Il avait apporté le Stainless dans un sac de plastique accroché à sa ceinture.

— Nous fermerons la cabine à clef, dit Rhonda.

Ils pénétrèrent dans le carré. Installé sur le canapé, Malko expliqua à Rhonda l'histoire du ponton. Sans préciser bien entendu qu'il s'agissait d'une opération CIA.

— Tu connais l'Italien qui a le petit chantier naval ?

— Oui, répondit-elle. Il est en train de réparer un chalutier nord-coréen qui s'était échoué. Il est sérieux. Il a formé des Seychellois et il y a son fils. Ils pourront sûrement faire ce que tu attends d'eux.

Enfin une bonne nouvelle. Mais ce n'était qu'une partie du problème. Une fois les 560 fûts d'oxyde d'uranium sur le ponton, comment faire pour qu'ils échappent aux Israéliens et aux Irakiens aidés des barbouzes seychelloises ? Malko avait beau se creuser la tête, il n'en avait pas la moindre idée. Il lui restait quelques jours pour résoudre le problème.

— Allons dormir.

Le *Koala* était aussi immobile comme s'il avait été scellé au fond. Pas un pouce de vent et pas de houle. Lorsqu'il entra dans la petite cabine avant, Rhonda l'attendait, allongée sur la couchette de gauche, nue. Sa peau était presque aussi cuivrée que ses cheveux.

— Tu n'es pas trop fatigué ? demanda-t-elle timidement.

— Non, dit-il.

La peau tiède de la jeune Australienne lui sembla merveilleuse.

Elle l'enlaça et murmura à son oreille :

— *I think I love you*⁽²¹⁾.

Un homme immobile au bord de la plage regardait le youyou s'approcher : le Derviche, perdu au milieu des touristes. Dès que Malko fut à portée de voix, il laissa tomber sèchement :

— Vous auriez dû me dire où vous alliez. Nous avons été très inquiets.

— Je ne vais tout de même pas vous tenir au courant de tous mes déplacements, dit Malko tandis que Rhonda hissait le youyou sur le sable. Vous n'êtes pas mon officier traitant.

Le soleil brillait, la plage était envahie de touristes qui ne pouvaient soupçonner ce qui se passait. Une chose inquiéta Malko : que le Derviche soit là au lieu de rechercher le *Laconia B*, cela signifiait qu'il était persuadé que Malko l'avait déjà trouvé... Il attendait que celui-ci récupère la cargaison pour la lui prendre sous le nez.

— Avez-vous des nouvelles des autres ? demanda Malko tandis qu'ils se dirigeaient vers le *Fisherman's Cove*.

— Ils sont au *Coral Sands*, dit le Derviche. Ils n'ont pas bougé. Malko éprouva un picotement désagréable au creux de l'estomac. Son raisonnement était valable pour les Irakiens aussi. Grâce aux informations de Brownie Cassan, ceux-ci savaient que Rhonda avait été capable de le mener au sec. Donc au *Laconia B*. Il se fit l'impression d'être enfermé dans une cage avec des fauves prêts à le dévorer à la première imprudence. Malko et Rhonda s'installèrent sur les chaises longues en face de son bungalow.

Sans inviter le Derviche. Celui-ci demeura quelques instants silencieux avant de demander, d'un ton apparemment détaché :

— Et vous ? Vous ne poursuivez pas vos recherches ?

— Pas pour l'instant, dit Malko. Je n'ai pas assez d'éléments. Ni de matériel. Il me faudrait un sondeur plus sophistiqué que celui du *Koala*, permettant de repérer une épave par la masse métallique. Je l'ai demandé.

— Je vois, dit l'Israélien.

Il s'éloigna. Encore un excellent concurrent pour la médaille d'or de l'hypocrisie... Plongée dans le démontage de ses appareils photo, à dix mètres d'eux, Zamir éblouissante dans un deux-pièces blanc s'efforçait de ne pas avoir l'air de surveiller Malko. Il regarda le Derviche pénétrer dans le lobby. Il fallait un œil exercé pour

s'apercevoir qu'il portait un pansement sous sa chemise...

Malko était plongé dans ses pensées lorsqu'un petit homme nouveau et sec, presque chauve, très bronzé, se matérialisa devant lui.

— Mr Linge, je viens de la part de Mr Troy.

Son anglais aurait poussé Shakespeare au suicide.

— C'est moi, dit Malko.

L'autre lui tendit une main aux relents de cambouis.

— Je suis Cesare Zeffirelli. C'est moi qui m'occupe des bateaux. Mr Troy m'a dit que vous auriez besoin de moi. Il m'a aussi dit de vous dire que l'avion doit être là après-demain matin. Les plans aussi. Ils arrivent sur le vol régulier d'Air France en fret urgent spécial.

— Merci, dit Malko, asseyez-vous. Je vais vous expliquer de quoi il s'agit. Je suis agent d'une compagnie d'assurances...

Malko s'étira. La journée avait passé très vite. Zeffirelli semblait sérieux. Il allait monter le ponton dans le port de Victoria et le remorquer sur place. Il n'y avait aucun bateau assez gros pour le transporter en pièces détachées. Lui aussi était stupéfait qu'un avion cargo puisse transporter un ponton de près de 50 mètres de long... Pourtant, il avait recours à Air France très souvent, pour les pièces détachées des machines. Ce qui lui évitait d'en conserver des stocks. Un télex et en deux jours, il avait ce qu'il lui fallait.

Zamir avait disparu dans sa chambre et Rhonda lisait. Aucune nouvelle de l'opposition. Soudain, Malko aperçut le Derviche traversant la pelouse, venant dans sa direction. Le visage fermé. Arrivé près de Malko, l'Israélien demanda d'une voix trop calme :

— Mr Linge, pourquoi faites-vous venir un ponton si vous n'avez pas retrouvé le *Laconia B*.

Malko dut faire un effort pour répondre tout aussi calmement :

— Pour le retrouver justement. Avec une équipe de plongeurs. Qui vous a appris cela ?

Le Derviche émit quelque chose qui ressemblait à un ricanement.

— Tout Victoria ne parle que de votre ponton, Mr Linge, qui arrive par un 747 cargo d'Air France, demain matin.

C'était ce qui s'appelait travailler discrètement. Malko était furieux. Mais comment garder un secret dans une île aussi petite que Mahé... Le Derviche secoua la tête.

— Mr Linge, dit-il, vous jouez avec le feu... J'aimerais discuter de ces questions tout à l'heure avec vous. Au bar. Vers six heures.

— Vers six heures, dit Malko.

Les problèmes commençaient. Il ne voyait vraiment pas comment il allait se débarrasser des Israéliens. Rhonda leva les yeux lorsqu'il

entra. Elle s'était aspergée de l'eau de toilette Bogart de Malko et semblait ravie...

— Qu'est-ce qui se passe ?

— Nous allons boire un verre avec nos amis, annonça-t-il. Fais-toi belle.

L'énorme marlin empaillé, fierté du bar, semblait prêt à bondir de son mur. L'ambiance était plutôt morose, à la table de Malko. En dépit de ses explications, le Derviche ne croyait pas un mot de ce qu'il disait. Zvi le Taciturne, tirait sur sa pipe, ailleurs. Zamir coulait à Malko des regards à le rendre impuissant... C'était l'impasse.

Soudain, une apparition inattendue surgit du jardin. Le vieux mendiant de la plage, avec son chapeau de paille, son bâton, son vieux short, les pieds nus et le sourire humble. Toujours le carton de fruits en équilibre sur la tête. D'une voix douce, il s'adressa à Rhonda :

— Bonjour. Ti va, Ti fi ? ⁽²²⁾

— Ça va, dit Rhonda, un peu surprise de tant d'attention de la part du vieux.

Celui-ci continua :

— Quelle qualité de bateau tu as, Ti fi ?

— Le gros blanc, juste en face.

Le vieux hocha la tête.

De la bouillie de mots qui suivit, Malko comprit vaguement que le *Koala* avait rompu ses amarres et dérivait vers la plage. Rhonda se leva d'un bond :

— J'y vais.

Malko allait s'offrir de l'aider lorsqu'une serveuse en marron s'approcha de lui.

— Sir, on vous demande à la réception. Téléphone.

Rhonda était déjà debout.

— J'y vais, dit-elle.

— Je vous accompagne, dit aussitôt Zamir.

Les deux femmes s'éloignèrent en courant dans le jardin, suivies d'un pas digne par le vieux mendiant. Le Derviche se leva à son tour avec un sourire en coin.

— Vous n'allez pas me laisser seul...

Il emboîta le pas à Malko. À la réception, un téléphone était décroché. Malko le prit et fit « allô ». Pas de réponse. L'employée s'était remise à ses comptes.

— Il n'y a personne, dit Malko.

L'autre haussa les épaules, pas émue.

— Oh, cela arrive souvent. Attendez, on va vous rappeler.

Elle prit l'appareil et le raccrocha. Malko s'assit sur le siège circulaire, en face de la réception. Intrigué. Le Derviche ne le décollait pas. Soudain, une phrase de Willard Troy lui revint en mémoire. « Un des rares trucs qui marche ici, c'est le téléphone ».

— *Himmel !*

Le Derviche sursauta. Malko était déjà en train de dévaler vers le jardin. L'Israélien s'élança à sa poursuite. Malko traversa la pelouse en trombe, sauta sur la plage. Cent mètres plus loin, il s'arrêta, l'estomac tordu d'angoisse.

Le feu blanc du *Koala* brillait à sa place habituelle. Il n'avait pas dérivé d'un centimètre. Par contre, il n'y avait aucune trace de Zamir et de Rhonda... Le Derviche et lui se regardèrent. Pas besoin de parler pour savoir ce qui s'était passé. Bien entendu le vieux mendiant s'était volatilisé.

La plage était déserte. Le Derviche retrouva le premier la parole.

— Ils vont les torturer, dit-il.

Malko ne répondit pas, un goût de cendres dans la bouche. Le kidnapping avait été bien monté. Où chercher Rachid Mounir et ses complices seychellois ? À la première incartade, il se faisait expulser de l'île. Les heures qui suivraient n'allaient pas être faciles.

D'un commun accord, les deux hommes reprirent la direction du *Fisherman's*. Il n'y avait rien à faire sur la plage. À côté de la petite rivière, se trouvait un espace découvert relié à la route principale par un sentier. Les ravisseurs s'étaient sûrement enfuis par là. Machinalement, ils allèrent vers le bar. En montant les marches, Malko s'arrêta soudain.

À côté de la table, se trouvait un homme seul, vêtu d'un polo rouge. Brownie Cassan.

L'Australien, les yeux dissimulés derrière des lunettes noires, esquissa un sourire ironique, devant les deux hommes qui le contemplaient avec un mélange de dégoût et de haine.

— Asseyez-vous, dit-il de sa voix traînante. Je crois que nous avons à parler.

Pour une fois, il était bien peigné, avec un T-shirt trop petit et un pantalon presque propre. Le premier, le Derviche s'assit sans un mot en face de lui. Impénétrable, les prunelles comme deux pierres bleuâtres. Suant la haine. L'Australien but une gorgée de son scotch avec nervosité.

Malko s'assit à son tour. Voilà donc pourquoi les Irakiens n'avaient pas bougé.

— Que voulez-vous ? dit-il.

— J'ai un message pour vous, annonça l'Australien. Vous savez de la part de qui, n'est-ce pas ? Cette personne a besoin d'une certaine information, il vous fait dire que faute d'avoir cette information ce soir à minuit, il exécutera une des deux otages.

Il y eut un long silence. Brownie Cassan passa rapidement sa langue sur ses lèvres. Soudain le Derviche allongea son bras valide et prit entre ses doigts ceux de l'Australien. Sans que ses traits bougent, il commença à serrer. Très vite les traits de Cassan se convulsèrent de douleur. Il tenta de se lever, de s'arracher à l'étreinte de l'Israélien, mais celui-ci semblait avoir des pinces. Attiré en avant, Cassan glissa de son fauteuil à terre, les genoux pliés.

— Bon Dieu, lâchez-moi, grommela-t-il. Sinon...

— S'il arrive quelque chose à Zamir, dit lentement le Derviche, je vous briserai tous les os du corps. Rien ne vous protégera. Nulle part et jamais...

Il lâcha la main de l'Australien et se rejeta en arrière.

Une grosse veine battait sur son cou. Brownie Cassan massa ses doigts et protesta d'un ton larmoyant.

— Je ne suis qu'un intermédiaire. Ce n'est pas moi qui...

Le Derviche le fixait, les mains à plat sur la table.

— Où sont-elles ?

— Je ne sais pas.

L'Israélien se pencha tout à coup vers l'Australien et demanda d'une voix calme :

— Aimeriez-vous encaisser un million de dollars en or ?

La pomme d'Adam de Cassan monta et descendit.

— Que voulez-vous dire ?

— C'est le prix que nous mettons pour sauver les gens de chez nous, dit le Derviche. La rançon que vous toucherez si vous me ramenez Zamir.

Brownie Cassan ne répondit pas.

Un ange passa. Les ailes en or massif.

Malko pouvait voir les circonvolutions de son cerveau en mouvement. L'Australien appartenait à la famille des traîtres nés. En plus, il avait besoin d'argent. Pourtant, il secoua la tête.

— Même si je voulais vous aider, je ne le pourrais pas. Ils sont dans un endroit que je ne connais même pas. Isolé et bien gardé. Cédez-leur, sinon, ils mettront leur menace à exécution.

— Rhonda est votre *girl-friend*, objecta Malko.

Cassan eut une grimace de mépris :

— Cette salope ! Elle peut crever. C'est à cause d'elle que je suis dans la merde.

Il se leva.

— Faut que j'y aille. Je reviens ce soir à minuit.

Le Derviche regarda l'Australien disparaître dans l'escalier du bar, blanc de rage.

— Le salaud, dit-il.

Malko essayait de mettre de l'ordre dans ses idées. Il y avait deux otages, ce qui rendait la situation encore plus délicate.

— Pourquoi avez-vous proposé un million de dollars ? demanda-t-il.

— C'est le prix de nos agents, au Mossad, dit le Derviche. Pour Elie Cohen, nous avions offert la même somme aux Syriens. Ils avaient refusé.

La CIA n'offrirait pas 100 000 dollars pour Rhonda. Le Derviche se leva.

— Je vais rendre compte. Je serai de retour dans deux heures.

Malko se leva également et partit vers son bungalow. Sans Rhonda, il lui parut soudain sinistre. Il fallait absolument trouver une solution, permettant de sauver les deux femmes et de ne pas livrer le chargement du *Laconia B* aux Irakiens.

Il s'assit, réfléchissant à se faire péter les méninges, repassant dans sa tête tout ce qui s'était passé depuis son arrivée. Plus d'une heure s'écoula avant que quelque chose accroche. Un petit lambeau d'idée informe... Une graine qui pouvait germer. Mais pour la concrétiser il lui fallait les plans du *Laconia B*. Seulement, il ne les aurait que le lendemain. Il fallait faire l'impasse. Se fier à la logique. À ses vagues souvenirs techniques. Il était si absorbé par ses pensées qu'il entendit à peine frapper à sa porte.

Il consulta sa montre. Dix heures. Ce devait être le Derviche.

— Je viens, cria-t-il.

Une dernière fois, il repensa l'idée qu'il était en train de mettre au point. S'il ne se trompait pas, c'était la solution qui permettait de résoudre la quadrature du cercle. Mais tout reposait sur lui.

Il ouvrit la porte.

Le Derviche avait les traits tirés.

— Jérusalem refuse de négocier, dit-il.

CHAPITRE XVIII

Claire, moulée de son éternelle robe de tissu éponge rouge, ses cheveux crêpés cachés par un foulard, enveloppa les deux femmes allongées à même le sol d'un regard hostile. Les hommes de Bill leur avait lié les poignets derrière le dos et entravé les chevilles avec du fil de nylon qui entraînait dans leur chair. Ensuite, on les avait jetées comme des paquets dans un coin de la case. Zamir, qui s'était débattue violemment, portait une ecchymose jaunâtre sur le côté gauche du visage et avait l'œil presque fermé.

D'un coup de poing en plein visage, un des Seychellois avait fait taire Rhonda qui se débattait.

Là où ils se trouvaient, personne ne risquait de venir les déranger. La case se trouvait sur une colline, en pleine jungle, au-dessus de la maison du Président René. On y accédait seulement par un sentier gardé par des policiers, amis de Bill. Ceux-ci n'avaient d'ailleurs pas vu les deux otages, couchées au fond d'une Land Rover. Ils étaient persuadés que la case servait de cache d'armes pour la police secrète du nouveau régime.

Rachid Mounir n'était pas encore arrivé, mais on l'attendait d'une minute à l'autre. Claire grillait de lui prouver son dévouement. Et en même temps de se venger. Elle détestait ces deux blanches. Elle avait passé sa vie à servir de jouet aux hommes. D'abord, l'ex-président déchu. Puis, tous ses amis arabes. On la forçait à danser nue sur la table présidentielle, les soirs où il recevait de riches Saoudiens. On la « prêtait » pour une nuit. Parce qu'elle était grande, bien faite, d'une beauté très typée appréciée par les Européens et les gens du Golfe. Rachid Mounir la traitait, lui, avec beaucoup plus d'égards, et lui avait même fait miroiter un travail intéressant à Bagdad.

Elle ne connaissait pas Bagdad et se disait que ce devait être une grande ville fantastique.

Pendant qu'elle contemplait Rhonda, l'Australienne se retourna et l'interpella :

— Vous n'avez pas honte de les aider...

Les gros yeux marrons de Claire foncèrent de colère. Elle prit son élan pour donner un coup de pied, puis aperçut un objet brillant sur le sol, au milieu d'un fatras d'armes et de matériel divers. Un fer à

repasser.

Elle se pencha, le ramassa et le brancha dans une prise. Les mains sur les hanches, elle regarda Rhonda.

— *I am going to iron your ass*, fit-elle^{23}.

Elle s'approcha et retourna Rhonda sur le ventre. Comme l'Australienne tentait de se redresser, Claire, lui empoigna les cheveux et lui cogna plusieurs fois le visage contre le parquet. Rhonda cessa de résister.

Claire croisa soudain le regard de Zamir. L'Israélienne l'observait avec une haine si intense qu'elle eut peur. Il y eut un bruit de moteur. Quelques instants plus tard, Rachid Mounir entra, escorté de Bill. D'un coup d'œil, il photographia la scène. Claire attendait, ne sachant que faire.

L'Irakien s'approcha de Rhonda, lui ramena la tête en arrière en la tirant par les cheveux et ordonna calmement :

— Tu vas nous dire où se trouve le *Laconia*.

L'Australienne, affolée eut quand même le courage de répondre au milieu de ses sanglots :

— Je ne sais pas, laissez-moi.

Rachid Mounir secoua la tête, comme devant un enfant capricieux. Il se releva, alla dans un coin, prit le fer électrique. Après avoir vérifié sa température, il se tourna vers Claire et dit d'une voix douce :

— Tu devrais aller m'attendre en bas, à l'hôtel. Je te rejoins tout à l'heure.

Quand il travaillait, l'Irakien aimait être seul. La Seychelloise ne se le fit pas dire deux fois et se glissa dehors. Bill hésitait. D'un regard, Rachid Mounir le chassa. Pour ce qu'il faisait, il fallait une absence totale de sensibilité et il n'était pas sûr de son complice. Lui aussi s'esquiva. Pas fâché au fond. C'était un brutal, mais pas un sadique.

Rachid Mounir s'approcha de Rhonda et posa l'instrument brûlant sur son dos, le promenant de haut en bas, comme s'il repassait du linge... Les cris de Rhonda firent trembler les murs. La peau s'en allait en lambeaux dans une odeur écœurante, d'énormes cloques rouges recouvraient les endroits les moins brûlés. L'Irakien jeta le fer dans un coin et releva de nouveau la tête de Rhonda.

— Réfléchis, dit-il. Si tu ne parles pas, je te brûlerai comme ça sur tout le corps.

Il savait ne pas avoir plus d'une chance sur mille pour que les Israéliens acceptent son ultimatum. Ils feraient tout pour libérer les deux femmes, alliées aux Américains. Ceux-ci non plus ne bougeraient pas. Dans un cas semblable, la vie de deux personnes ne comptait pas beaucoup.

Maintenant, il fallait laisser le temps à Rhonda de cultiver sa peur, que sa douleur faiblisse un peu, afin que la perspective d'une nouvelle

épreuve soit insoutenable. Il alluma une cigarette et s'approcha de Zamir.

L'Israélienne le fixait calmement. En arabe, elle lui demanda avec un sourire ironique :

— Tu traites toujours les femmes de cette façon, Mounir ? Tu es donc impuissant, recroquevillé dans ton pantalon comme un vieil escargot...

Une lueur de meurtre passa dans les yeux de l'Irakien. Il avait beau ne pas compter ses succès féminins, qu'on mette en doute sa virilité le rendait fou. Il se demanda ce qu'il pourrait faire à l'Israélienne. La frapper ne ferait que renforcer ses sarcasmes. Il n'y avait qu'un seul moyen. Qui passerait agréablement le temps qu'il s'était fixé avant de recommencer à torturer Rhonda.

Il écrasa sa cigarette et s'approcha de Zamir. Pour la prendre commodément, il fallait la mettre sur le ventre. Sinon, il serait obligé de défaire les liens de ses jambes. Trop dangereux. L'Israélienne était sur le côté. Il se pencha pour la prendre par l'épaule, mais ne termina jamais son geste. Les bras de Zamir jaillirent de derrière son dos, ses ongles s'enfoncèrent dans la gorge de Mounir.

Depuis un long moment, elle s'était attaquée aux liens de ses poignets avec ses ongles d'acier. Il fallait que Mounir s'approche d'elle puisqu'elle avait les jambes entravées. Le défier était encore le plus sûr moyen...

Rachid Mounir poussa un grognement sauvage, saisit les poignets de l'Israélienne, tentant d'arracher les griffes de sa gorge. Mais Zamir tenait comme un bouledogue, se rapprochant millimètre par millimètre des carotides, pour les arracher d'un coup ; le sang dégoulinait sur ses doigts. Si elle n'avait pas été attachée, elle serait parvenue à ouvrir la gorge de l'Irakien. Ce dernier comprit qu'il n'avait qu'une chance. Se rejetant en arrière, de tout son poids, il laissa des lambeaux de chair sous les dix ongles, mais se libéra. Reculant jusqu'à la table.

Échevelé, le sang dégoulinant de sa gorge, les yeux fous, il ramassa le lourd fer à repasser et le jeta de toutes ses forces sur Zamir qui essayait de trancher les liens de ses chevilles. La pointe la frappa à la tempe et elle s'écroula sur le côté. Rachid Mounir porta la main à sa gorge, la ramena pleine de sang. Il avait l'impression d'avoir un collier de feu, ne savait pas s'il était blessé gravement.

La porte s'ouvrit brusquement sur Bill. Le Seychellois se précipita sur Rachid Mounir.

— *My God !* fit-il, c'est un vrai fauve.

L'Irakien tremblait nerveusement. Il s'assit tandis que Bill examinait ses blessures.

— Ça va, fit-il, il faut que tu ailles à l'hôpital, mais ce n'est pas

grave. Dis donc. Bon Dieu a aidé toi..

Dans son émotion, il reprenait le créole. Rachid Mounir, tamponnant ses plaies avec un mouchoir, dit d'une voix blanche :

— Rattache-la et va-t'en. Je te rejoins.

Bill s'exécuta sans un mot. Avec une corde qui traînait. Zamir n'avait pas repris connaissance. Il sortit sans oser regarder Mounir. Celui-ci respirait pesamment, le sang continuait à couler de son cou, imprégnait sa chemise. Il plongea la main dans la poche, en sortit un couteau qu'il ouvrit. Il voulait que Zamir soit réveillée. S'approchant, il se pencha et lui tordit un sein jusqu'à ce qu'elle gémissse.

Alors, il se rua sur elle, comme un fou, à cheval sur son torse, tailladant le visage. Lorsqu'il s'arrêta, hors de souffle, l'orbite gauche n'était plus qu'un trou sanglant et l'œil pendait sur la joue de Zamir. Rachid Mounir, d'un geste sec, arracha le nerf optique, qui se coupa dans un geyser de sang. Puis il jeta l'œil à l'autre bout de la case. Rhonda tremblait de tous ses membres, oubliant sa brûlure, hystérique de peur. L'Irakien jeta à Zamir, inconsciente depuis longtemps.

— Il te reste un œil. Je m'occuperai de toi, tout à l'heure.

Son sang continuait à couler et maintenant, il avait peur de se vider comme un poulet. Il traversa la case en titubant et sortit. Bill attendait près de la Land Rover, fumant une cigarette. Il avait entendu les hurlements de Zamir et en avait encore la chair de poule. Les yeux de Rachid Mounir lui firent peur.

— On va à l'hôpital ?

L'Irakien hocha la tête affirmativement sans répondre. Les deux hommes n'échangèrent pas un mot tandis que la Land Rover descendait les lacets vers Victoria. Maintenant, l'Irakien avait du sang jusqu'au ventre. Reprenant son sang-froid, il se dit que Rhonda parlerait plus facilement après cela. Ensuite, il finirait avec Zamir. La brûlure sur son cou ravivait sa haine.

Willard Troy observait Malko, visiblement déchiré intérieurement. Il soupira.

— Vous me posez un cas de conscience extrêmement pénible...

— Il m'était difficile de vous laisser en dehors de ceci, remarqua Malko. De toute façon, même si Langley n'était pas d'accord, je suis décidé à prendre le risque. D'autant que je suis persuadé que ma solution est de loin la meilleure... Et elle sauve les deux otages.

Les traits de l'Américain se crispèrent.

— Mr Linge, dit-il, vous n'êtes pas à Mahé pour sauver des otages mais pour accomplir une mission précise. J'apprécie votre esprit chevaleresque. Cependant, votre solution est extrêmement risquée et

rien ne prouve qu'elle s'avère praticable.

Malko se leva, décidé à clore la discussion.

— Vous croyez que c'est mieux de se promener avec un ponton de 50 mètres de long et toutes les barbouzes du coin à nos trousses ? demanda-t-il amèrement. De toute façon, je ferai comme je vous l'ai dit. Nous continuons officiellement l'opération « ponton ». Les otages récupérés, je m'occuperai du déchargement du « 747 » d'Air France.

Willard Troy le suivit jusqu'à sa voiture.

— Et si vos adversaires vont plus vite ?

Malko se retourna avant de monter dans la Mini :

— Ils ne vont pas amener un ponton à la nage, non ? Grâce à votre idée de le faire venir par avion, nous avons un peu d'avance.

Il mit en route et le bruit du moteur couvrit les dernières paroles du chef de station de la CIA. Cela valait mieux, elles n'étaient sûrement pas flatteuses pour Malko.

Il fallait « vendre » l'opération aux Israéliens. Sans cela, le Derviche était capable de n'importe quoi pour la faire échouer. Y compris une opération-suicide. Il était onze heures et demi. Il restait une demi-heure à Malko.

L'Israélien était seul au bar, dans un fauteuil, face au jardin. Impénétrable, comme d'habitude. Malko s'assit et ils échangèrent un bref regard. Le Derviche savait que Malko avait été voir le chef de station de la CIA. C'était le moment ou jamais d'être crédible.

— J'ai de bonnes nouvelles, annonça Malko.

Pas trop chaleureux quand même...

— Oui, fit le Derviche. Sans se compromettre.

— Washington est d'accord pour que nous collaborions.

Une lueur d'intérêt passa dans les yeux bleus de l'Israélien malgré son flegme.

— C'est-à-dire ?

— Nous récupérerons la cargaison du *Laconia* ensemble et nous ne nous opposons pas à ce qu'elle entre en votre possession...

C'était la concession majeure. Canossa. Le Derviche fit grincer son fauteuil, demeura silencieux quelques instants comme s'il digérait la nouvelle puis demanda d'une voix égale :

— Qu'exigez-vous ?

— Nous livrons à Mounir la position du *Laconia B* contre les otages.

L'Israélien sursauta.

— Jamais, vous êtes fou. Jamais mon gouvernement n'acceptera cela.

— Écoutez, dit Malko, soyons réalistes. C'est moi qui détient cette information, pas vous. C'est vrai, je vous ai menti, maintenant je vous dis la vérité et vous associe. Nous ne prenons aucun risque en donnant la position du *Laconia*. Le ponton arrive demain. Les opérations de renflouage de la cargaison commenceront dans deux jours, le temps de le monter et de l'acheminer. Il ne suffit pas de savoir où se trouve le *Laconia*, il faut avoir les moyens techniques de récupérer la cargaison. Les Irakiens ne les ont pas. Cela m'étonnerait qu'ils disposent d'un « 747 » cargo comme celui d'Air France. Nous les battons de vitesse. À vous de faire venir un navire d'Israël pour embarquer vos fûts.

— Ils vont tout faire pour nous empêcher de mener à bien cette opération, fit le Derviche. Fermé, buté.

— Vous êtes là pour les en empêcher, dit Malko. De toute façon, vous n'avez pas le choix.

L'Israélien le fixa de ses yeux bleus sans aucune expression.

— Si.

Malko savait à quoi il pensait. Le tuer. Il haussa les épaules.

— Cela ne servirait à rien. Ils ont Rhonda. Elle sait où se trouve le *Laconia B*. C'est elle qui m'y a mené. Ils la feront parler, vous le savez aussi bien que moi.

Le Derviche consulta sa montre et se leva.

Onze heures quarante-sept.

— Très bien, dit-il j'accepte. Mais vous répondez sur votre vie de cette opération.

Il monta l'escalier du bar. Malko savait qu'il allait rendre compte au Mossad, par radio. Il resta seul, attendant Brownie Cassan. Pensant à ce qui pouvait arriver à Rhonda. Il connaissait la férocité froide des services spéciaux. Heureusement, dans ce métier, on se retrouvait toujours. Les Irakiens n'avaient pas intérêt à se mettre mal inutilement avec la CIA. Si on traitait, les otages seraient saufs... Son sixième sens le fit se retourner. Brownie Cassan descendait l'escalier du bar. Pas très assuré. Il s'approcha de la table de Malko et s'assit. Ce dernier ne lui laissa pas le temps d'ouvrir la bouche.

— J'accepte les conditions, dit-il. Je suis prêt à mener vos amis au *Laconia*. Contre les otages, bien entendu.

L'Australien était tellement soufflé qu'il demeura plusieurs secondes silencieux. Puis il dit d'une voix mal assurée :

— Bien, bien... Je vais leur dire. Mais nous ne pouvons rien faire avant demain matin. Qu'il fasse jour.

— Si vous voulez, dit Malko froidement. Voilà ce que je veux. Nous nous retrouvons sur la plage demain matin. Là où on les a enlevées. Vous les amenez. Je pars avec vous sur le *Koala* jusqu'à l'emplacement du *Laconia*. Je serai sur la plage à six heures du matin. Au revoir.

Il se leva et sortit par le jardin, laissant l'Australien médusé. Surtout, ne pas entamer une discussion. Les autres étaient trop anxieux d'avoir cette information pour discuter les conditions de Malko. Mais la nuit allait être longue... Il regagna sa chambre et se jeta sur son lit. Pensant à Rhonda et à Zamir. Espérant qu'il avait choisi la bonne solution. Il ne le saurait que trop tard pour changer.

Rachid Mounir tâta la bande qui lui enserrait le cou, du menton aux épaules. En dépit de la piqure calmante, il souffrait encore beaucoup des déchirures causées par les griffes d'acier de l'Israélienne.

Il repassait mentalement les termes de la proposition que venait de lui transmettre Brownie Cassan. Cherchant le piège. Il ne pouvait envisager une seconde qu'un agent de la réputation de Malko Linge donne une information de cette valeur en échange de deux femmes qui n'appartenaient même pas à la CIA... Il devait y avoir un piège. Pourtant, il ne pouvait dire non. Il faudrait se méfier et compter sur Bill pour la protection. Il leva les yeux sur le Seychellois qui attendait en silence.

— Vous irez les chercher à cinq heures et demi, dit-il. Ayez une bonne escorte. Dans un véhicule fermé. Attention aux surprises. J'irai sur le bateau avec Ali et Wahdi. Vous viendrez me chercher à mon retour. Allez vous reposer maintenant.

Il leur restait quatre heures de sommeil. Rachid Mounir s'étendit mais ne put s'endormir. Il pensait à l'œil de Zamir. C'était une erreur. Jamais il n'aurait pensé que les autres traiteraient.

Malko s'immobilisa à mi-chemin entre l'ambulance blanche stationnée dans la cocoteraie et le *Koala* à l'ancre, à une centaine de mètres du rivage. La portière avant de la Toyota jaune arrêtée à côté de l'ambulance s'ouvrit et Rachid Mounir sortit, escorté aussitôt des deux Arabes que Malko avait déjà aperçus sur la plage du *Coral Sands* et de Brownie Cassan. Les quatre hommes s'avancèrent sur lui, et s'immobilisèrent à quelques mètres. La plage était absolument déserte et le soleil ne chauffait pas encore. Malko se retourna vers le *Fisherman's Cove*, aperçut le Derviche et Zvi dans le jardin.

— Elles sont là, dit Mounir en anglais.

— Faites-les sortir de l'ambulance, dit Malko.

Conciliabule entre Mounir et un des Arabes qui repartit en courant. Les portes de l'ambulance s'ouvrirent et des Noirs en sortirent deux civières sur lesquelles on distinguait des formes blanches. Ils les

posèrent à terre et rentrèrent dans le véhicule.

— Très bien, dit Malko. Que l'ambulance s'en aille. Nous allons monter sur le bateau. Elles sont vivantes ?

Rachid Mounir ne cilla pas.

— Oui.

Il cria quelque chose en arabe, le moteur de l'ambulance gronda, elle s'éloigna en marche arrière, laissant les deux civières au milieu de la cocoteraie. L'Arabe revint en courant.

— On leur a fait une piqûre, dit Rachid Mounir d'une voix égale, 3 cc de Valium. Allons-y.

Malko mourait d'envie de s'approcher des deux femmes, mais il sentait l'Irakien extrêmement nerveux. Zvi et le Derviche s'en occuperaient.

Brownie Cassan entra le premier dans le youyou et les quatre autres s'y entassèrent tant bien que mal. L'Australien tira la ficelle du démarreur. Ils étaient partis. Pas un mot. Juste le teuf-teuf du petit moteur. Malko aperçut le Derviche et Zvi qui se dirigeaient vers les deux civières.

Il avait hâte d'être au soir.

Le soleil disparaissait derrière la pointe sud de Mahé. Malko n'en pouvait plus du silence tendu qui régnait à bord. Il n'avait pas échangé plus de dix mots avec l'Irakien, ni pendant la traversée, ni durant les recherches. Il leur fallut tourner deux heures avant de retrouver la bouée mouillée par Rhonda. Puis Brownie Cassan avait plongé pour s'assurer qu'il ne s'agissait pas d'un leurre...

Malko n'avait pas quitté le flying-deck pendant les dix heures du voyage. Surveillé en permanence par les deux gardes du corps de Mounir Rachid. L'Irakien n'avait même pas exprimé de joie en voyant la bouée. Ce qui avait étonné Malko. Comme si quelque chose le tracassait. Malko se demanda s'il avait éventé son plan, mais c'était impossible... Plus on s'approchait de Mahé, plus l'Irakien semblait nerveux. Au contraire de Brownie Cassan. Soudain, Rachid Mounir se tourna vers l'Australien.

— Stoppez, dit-il.

Comme Brownie Cassan le regardait surpris, l'Irakien abaissa lui-même les manettes des diesels. Le *Koala* courut sur son erre. Ils se trouvaient encore à 500 mètres du rivage.

— Mettez le dinghy à l'eau, ordonna l'Irakien. Je vous quitte ici. Nous nous retrouverons tout à l'heure.

Cassan se leva et descendit l'échelle. Aidé d'un des gardes du corps, il détacha le youyou attaché sur le pont avant, fixa le moteur et

le mit à l'eau. Aussitôt, Mounir sauta dedans suivi des deux gardes du corps.

Le petit moteur toussa et l'esquif prit la direction du *Coral Sands*. Brownie regarda Malko, pas rassuré.

— On va au *Fisherman's* ?

— Oui, dit Malko.

Décidément, Rachid Mounir était un homme prudent. Il regarda la plage s'approcher. Personne en vue. Des pêcheurs triaient des poissons près des rochers noirs.

Brownie Cassan coupa les moteurs et fila jeter l'ancre. Ils se trouvaient à moins de cinquante mètres du rivage, l'avant vers la plage. Malko observait machinalement l'Australien lutter avec la chaîne. Cassan prit la lourde ancre à bras-le-corps et la jeta dans l'eau.

Au même instant, il y eut comme un coup de tonnerre lointain. Assourdi par la distance. L'Australien fit un saut en arrière, comme frappé par un poing invisible et resta étendu sur le dos, sa tête dépassant du bastingage. Malko dégringolait déjà l'échelle. Il réprima une nausée en voyant Cassan de près. Toute la partie frontale gauche de sa tête n'était plus qu'un magma de sang et d'os, où on ne voyait même plus l'œil. La balle avait dû le frapper en pleine tempe lorsqu'il se redressait. Son visage était encore agité de quelques mouvements réflexes, mais son œil valide était vitreux.

Malko regarda la cocoteraie, mais n'aperçut rien. Les pêcheurs continuaient à trier leurs poissons. Il y eut soudain une vague plus forte, le *Kodla* roula et Brownie Cassan glissa par-dessus le bastingage et disparut dans la mer avec un « ouf » sourd. Il ne restait qu'une grosse tache de sang, là où il était tombé.

Automatiquement, Malko fit un nœud au cordage d'ancre, ôta sa chemise et se laissa tomber dans l'eau. Entraîné par le courant, Brownie Cassan avait déjà disparu.

Malko nagea vers le rivage, l'estomac serré. Que s'était-il passé en son absence ?

— Je vous avais dit de ne pas traiter, fit amèrement le Derviche.

Malko ne répondit pas. La vision des deux femmes était insoutenable. Zamir surtout. Abrutie de calmants, l'Israélienne ne se plaignait pas. Les pansements cachaient son horrible blessure. Mais le Derviche l'avait longuement décrite à Malko, avec un luxe de détails volontaire. Même avec un œil artificiel, il n'était pas certain qu'elle surmonte les lésions psychiques. Quant à son visage...

Rhonda dormait aussi. Dans le lit voisin. Pour elle c'était plus simple. Nettoyée, la brûlure de son dos avait été recouverte d'une gaze

et d'un onguent.

Zvi veillait à leur chevet. Sans sa pipe. Le Derviche avait ensuite entraîné Malko dans sa chambre. Celui-ci n'avait pas encore absorbé le choc.

— C'est atroce, dit-il, mais ils les auraient tuées.

— Peut-être, dit le Derviche, mais pour Zamir cela n'aurait pas été pire...

— Qu'allez-vous faire pour elle ?

— Elle part ce soir sur l'avion d'Air France, dit l'Israélien. Avec un infirmier. Elle sera demain matin à Paris. De là, elle repartira pour Tel-Aviv. Pour l'autre, il paraît qu'on peut la soigner ici. Sa blessure n'est pas trop grave. C'est surtout un traumatisme psychique...

Malko était atterré. Voilà pourquoi Rachid Mounir avait pris la précaution de descendre avant... Comme si le Derviche avait deviné sa pensée, il dit à voix basse :

— Cassan a payé et Mounir payera. Mais, avant, il faut récupérer cette cargaison.

— Le « 747 » d'Air France arrive demain matin, dit Malko. Il ne faut pas plus d'une demi-heure pour le décharger. Ensuite, nous monterons le ponton.

Le Derviche se leva.

— J'ai prévenu Tel-Aviv, dit-il. Un navire est parti hier soir de Eilat. Il arrivera ici dans quarante-huit heures environ. Je souhaite que tout se passe bien.

Il referma doucement la porte derrière lui. Le sens de ses paroles était plus clair que n'importe quelle menace.

Malko pénétra dans sa chambre. Une énorme enveloppe de kraft marron était posée sur la coiffeuse. Les plans du *Laconia B* arrivés par le « 747 » d'Air France.

Malko défit fiévreusement l'enveloppe. Il allait enfin savoir si son plan était réalisable. Ou s'il était le prochain candidat à la précision mortelle de Zvi le Taciturne.

CHAPITRE XIX

La gueule béante du « 747 » cargo « super-pélican » ressemblait à celle d'un requin. Fasciné, Malko regardait l'énorme ponton métallique sortir lentement des entrailles de l'appareil, glissant sans secousses sur les rails courant tout le long de l'intérieur de la carlingue. À côté de lui, le Derviche, des cernes bistres sous les yeux fixait lui aussi les poutrelles d'acier émergeant dans le soleil. Il était resté à l'aéroport jusqu'à une heure du matin, tant que l'autre « 747 », le vol régulier d'Air France pour Paris n'avait pas décollé, emmenant Zamir sur une civière.

Un des représentants d'Air France s'approcha de Malko, ravi.

— Hein, ça a de la gueule ! On peut charger 90 tonnes là-dedans. Avec toutes les espèces possibles de containers. 600 m³. Si vous avez des trucs périssables, c'est l'idéal. Pas tout à fait un dollar le kilo pour 5 000 kilomètres. Pas de gros emballage. Il brandit la feuille de chargement et reprit :

— Tenez, il y a trois compresseurs dans votre chargement. Eh bien, on les a même pas démonté. Ils sont prêts à marcher. Normalement, on charge et on décharge en 45 minutes au maximum. Avec ce truc-là, ça va prendre un peu plus longtemps... Dans le pont inférieur, nous avons tout le reste de votre matériel : cinq palettes et quatorze containers.

Cesare Zeffirelli, une casquette blanche sur le crâne, entouré d'une douzaine de Seychellois abasourdis, contemplait, lui aussi, le spectacle. Il avait pris le camion le plus puissant de l'île pour amener le ponton directement dans la mer, en bordure de la piste d'atterrissage. Ses dimensions rendaient son transport par route impossible. Un camion plein de soldats de la toute neuve armée nationale, stationnait près du « 747 ». En même temps que le ponton, le déchargement des containers avec le matériel avait commencé par les portes latérales.

Malko s'essuya le front. Il était toujours admiratif devant la technique. Faire venir d'un continent à l'autre une pièce de cette dimension était incroyable. Sans retard, sans problème de chargement ou de déchargement. L'employé s'approcha de lui.

— Dans une heure, il repart pour l'île Maurice, dit-il. Chercher des

bananes. Il sera demain matin à Paris.

Le Derviche s'approcha tout à coup de Malko et lui dit, presque sans remuer les lèvres.

— Regardez qui se trouve à côté du camion.

Malko regarda et son estomac se serra. La petite silhouette de Bill, la barbouze, était dissimulée dans l'ombre du camion. Ne perdant pas une miette du spectacle. Le ponton émergeait maintenant de dix bons mètres du ventre du « 747 » d'Air France. Malko se sentit soudain très fatigué. Certes, Zamir était partie, sans qu'il ait pu même lui parler, mais Rhonda était toujours dans la chambre du *Fisherman's*, soignée par un médecin anglais de l'hôpital. La jeune femme avait refusé d'être évacuée.

Les courants n'avaient pas encore ramené le corps de Brownie Cassan. Ce qui réglait provisoirement la question du *Koala*. D'après les informations du Derviche, les Irakiens avaient charté pour le lendemain un autre cabin-cruiser plus petit, le *Praslin*. La course à l'épave commençait. La présence de Bill à l'aéroport ne pouvait que signifier des ennuis. Malko s'en voulait d'avoir laissé Rhonda toute seule. Il se tourna vers Cesare Zeffirelli.

— Vous pouvez vous débrouiller tout seul ?

— Certainement, dit l'Italien. Dans une heure ce sera fini. Ensuite, c'est à nous de travailler. On va le monter tout de suite et on mettra le matériel dessus. Pour la remorque pas de problème. Mon chalutier coréen fera très bien l'affaire... Allez vous baigner en attendant.

Le soleil commençait à taper d'une façon effroyable. Malko essuya son front couvert de sueur. Il plaignait les malheureux qui avaient à travailler en plein soleil. Après un dernier regard au Super-Pelican en train de vomir sa charge, il remonta dans sa Mini et fila, le Derviche à côté de lui. L'Israélien n'était pas tranquille. Il n'ouvrit pas la bouche pendant tout le trajet jusqu'à Beauvallon. Au moment de quitter Malko, il dit seulement :

— Si j'étais vous, j'irais me détendre sur la plage du *Coral Sands*, vers deux heures.

Il sauta de la voiture et s'éloigna vers la sienne. Le trimaran vert était toujours ancré à la même place, un peu plus loin. Bizarre... Malko se hâta vers la chambre où reposait Rhonda.

— Ça va mieux, dit Rhonda d'une voix faible. On m'a donné un calmant...

Elle reposait sur le ventre, sa brûlure à l'air, protégée par une gaze. Le climatiseur marchait à fond et les rideaux donnaient une lumière tamisée. On n'aurait pas dit qu'il faisait 35° degrés dehors...

L'Australienne prit la main de Malko et la serra. Son visage était encore tuméfié.

— Ne te sens pas coupable, dit-elle, depuis le début, je savais que tu n'étais pas vraiment un agent d'assurances. Tu sais, avec Brownie, on a l'habitude... Enfin, on avait l'habitude des gens bizarres.

Depuis le matin, elle savait que son amant était mort. Et qu'elle était détentrice du *Koala*. Elle n'avait qu'une seule inquiétude : rester seule. Malko lui raconta l'arrivée du ponton. Aussitôt, elle se redressa sur les coudes.

— Tu vas y aller ?

— Je suis obligé, dit-il.

— Je viendrai avec toi.

— Mais tu es folle, protesta-t-il. Il faut te reposer.

Elle secoua la tête.

— Je ne veux pas rester seule ici. Sans toi. J'ai trop peur de ce « banania ». Elle se tut et commença à pleurer doucement.

— Repose-toi, dit Malko, ne pense plus à tout ça.

Il resta avec elle tandis qu'elle se rendormait. Puis il sortit doucement pour aller manger quelque chose au bord de la piscine. Pour l'instant, il n'y avait rien d'autre à faire. Un grondement lui fit lever la tête. Le « 747 » d'Air France repartait vers l'île Maurice. Donc le ponton avait bien été déchargé. En une heure et dix minutes exactement.

Il s'assit à l'ombre, entre deux couples de vacanciers et commanda un poisson grillé et du thé. Se demandant pourquoi le Derviche lui avait demandé de se rendre au *Coral Sands*, fief des Irakiens.

Un jeune Sud-Africain boutonneux contemplait d'un œil envieux la longue fille brune littéralement enroulée autour d'un athlète basané, aux cheveux d'un noir de jais, avec des yeux étonnamment bleus. Beau comme un acteur de cinéma. Dépouillée de sa robe d'éponge rouge, Claire était encore plus appétissante avec sa peau mate et ses formes épanouies, à peine cachées par un deux-pièces rose bonbon. En riant, elle essayait de faire se lever Rachid Mounir, allongé à même le sable.

Lui mordillant l'oreille, l'agaçant de toutes les façons. À sa mimique, Malko comprit qu'elle voulait absolument le voir faire un tour de parachute ascensionnel, la coqueluche de la plage. On vous accrochait à un harnais et un canot automobile vous tirait au-dessus de la mer, à une trentaine de mètres d'altitude. Spectaculaire et pas fatigant. Sauf si on se récupérait dans les arbres.

Assis au bar du *Coral Sands*, les yeux dissimulés derrière des

lunettes noires, Malko ignorait si l'Irakien l'avait repéré. Ses deux gardes du corps, huilés comme des olives ne le quittaient pas d'une semelle.

Claire parvint enfin à faire se lever l'Irakien qui se dirigea d'un pas nonchalant vers le parachute étalé sur le sable. La Seychelloise le rejoignit et l'enlaça en riant. L'autre se rengorgeait, très « macho ». Deux Noirs apathiques lui fixèrent maladroitement son harnais tandis que le canot se mettait en place. Signal. La corde reliant le parachute au bateau se tendit et, en une fraction de seconde, Rachid Mounir s'éleva dans les airs, filant perpendiculairement à la côte.

Claire battit des mains, extasiée. Le Sud Africain boutonneux se tortilla derrière elle avec un rire niais, essayant d'attirer son regard. En vain : la jeune femme ramassa sa robe rouge, la passa et s'éloigna sur la plage.

Curieux, se dit Malko. Les tours en parachute ascensionnel ne duraient pas longtemps. Dix minutes au plus. Il regarda dans la direction où l'Irakien s'était envolé. On ne voyait plus qu'une petite silhouette suspendue entre ciel et terre, comme un jouet. Son regard s'abaissa et, d'un coup, il comprit. À un kilomètre environ du *Coral Sands* le vieux trimaran vert avait jeté l'ancre. Le bateau tirant le parachute se dirigeait droit vers lui. Rassurés, les deux gardes du corps se détendaient en se baignant.

La distance diminuait entre le point noir suspendu au parachute et le trimaran vert.

Malko balaya du regard les dizaines de personnes étalées sur la plage de Beauvallon. Sûrement l'endroit où Rachid Mounir se sentait le plus en sécurité. Un meurtre parfait. Il n'éprouvait ni pitié, ni même plaisir. Simplement un grand détachement. Les mains en visière devant ses yeux, il recommença à suivre des yeux le petit pantin qui se balançait dans le soleil, attendant le « craac » sourd de la grosse carabine.

Rachid Mounir acheva de débarrasser ses cheveux du sable que la toile avait projeté sur lui en se déployant. C'était une sensation grisante de flotter ainsi en plein ciel, comme un oiseau. Le harnais tirait bien un peu à l'entrechuisse, mais ce n'était pas vraiment pénible. Il regarda à sa droite le drapeau rouge qui flottait sur la résidence de l'ambassadeur soviétique, juste au-dessus de la plage. On se serait cru en hélicoptère.

Soudain, le câble se détendit : le bateau ralentissait. Le conducteur s'amusait à faire perdre un peu d'altitude à celui qu'il tractait pour le remonter brutalement, en accélérant. Parfois, les pieds du

« parachutiste » touchaient l'eau... Amusé, Mounir se sentit descendre doucement. Son regard s'abaissa vers la mer et en une fraction de seconde, une terreur abjecte balaya son amusement.

Le vieux trimaran vert était juste devant lui. Un homme se trouvait à demi dissimulé dans l'écoutille menant au carré. Il ne pouvait voir son visage, mais distinguait parfaitement le canon noir de la longue carabine braqué sur lui. La lunette, reflétant le soleil, émit un éclair aveuglant.

Rachid Mounir se souvint de ce qu'on disait : il y a deux choses qu'on ne peut regarder de face. Le soleil et la mort.

La mort, il était en train de la regarder en face. Sa réflexion ne dura qu'une fraction de seconde. Avec l'énergie du désespoir, il s'agrippa au mousqueton de son harnais, tentant de le décrocher de la corde afin de tomber dans l'eau. Il y arriva presque. Mais le conducteur du canot augmenta la vitesse et Rachid Mounir se sentit brusquement tiré vers le haut. La pression sur le mousqueton était trop forte pour qu'on puisse le décrocher. L'Irakien hurlait, la bouche ouverte, lorsque la balle expansive le frappa un peu au-dessous de la ceinture, faisant éclater son péritoine, perforant, ses intestins, ouvrant dans son dos un trou grand comme une soucoupe par où s'échappèrent des fragments de sa colonne vertébrale.

L'onde de choc rejeta son corps en arrière, presque à l'horizontale. Croyant qu'il s'amusait le pilote du hors-bord lui adressa un signe joyeux de la main. Rachid Mounir, la bouche ouverte, essayait de comprimer son ventre éclaté. Puis il eut l'impression qu'on le plongeait dans un bain glacé et bienfaisant. Lorsqu'il passa au-dessus du trimaran vert, il ne le vit même pas.

Quelques personnes seulement avaient levé la tête en entendant la détonation. Malko vit la secousse qui agita Rachid Mounir et comprit. Le hors-bord continuait sa course, effectuant le tour de la baie. Il ne serait pas là avant plusieurs minutes. Malko se leva et regagna sa Mini.

Décidément, les Israéliens ne pardonnaient pas. Il était encore sous le coup de la fin brutale de l'Irakien lorsqu'il se gara dans le parking du *Fisherman's Cove*. Cesare Zeffirelli attendait sur la banquette circulaire du lobby, l'air catastrophé. En voyant Malko, il se leva et fonça sur lui.

— Signor, dit-il, y a des problèmes. Il paraît qu'il faut une autorisation pour mouiller le ponton. Ils ont mis des soldats autour et m'ont empêché de travailler. Est-ce que vous avez pensé à la demander ?

Cela commençait. Bill avait réagi rapidement.

— Non, dit Malko, mais je vais m'en occuper tout de suite.

L'Italien le suivit jusqu'au bungalow, expliquant ses malheurs. Malko n'osa pas lui dire qu'il y avait très peu de chance qu'il obtienne son autorisation. À quoi bon le décourager. Il fallait s'en débarrasser avant que les Israéliens n'arrivent. Eux, allaient grimper au plafond.

— Cesare, dit Malko, repartez là-bas, je m'en occupe.

L'Italien se leva. Pour se heurter pratiquement au Derviche. Immédiatement l'Israélien fut sur ses gardes.

— Que se passe-t-il ?

Il aurait fallu bâillonner Cesare Zeffirelli...

Consterné, Malko écouta pour la seconde fois ses malheurs. Les yeux bleus du Derviche s'assombrirent. Heureusement, l'Italien était pressé de partir. Dès qu'ils furent seuls, le Derviche planta ses yeux bleus dans les yeux dorés de Malko.

— Alors ? Où en est votre plan brillant ?

— Cela va s'arranger, promet Malko. Zeffirelli connaît tout le monde ici. Mais j'ai envie, en attendant, d'aller voir ce qui se passe là-bas, demain matin. Que nous n'ayons pas de mauvaise surprise.

— Il y en a suffisamment déjà, fit amèrement l'agent Israélien, s'asseyant sur le bord de la chaise longue.

— Rachid Mounir en a eu une, fit remarquer Malko. Le Derviche hocha la tête et fit d'un ton las :

— Oui.

— Comment avez-vous convaincu la fille de vous aider ?

Les muscles faciaux de l'Israélien semblaient paralysés.

— C'était sa vie contre celle de Mounir, dit-il. Visiblement, il ne tenait pas à s'étendre sur le sujet.

Il releva la tête.

— Si vous partez demain matin, je viens avec vous. Ce n'était pas une question, ni même une menace.

Une évidence tout juste. Malko parvint à ne rien montrer de ses sentiments.

— Votre ami également ?

— Non, fit le Derviche, il reste ici pour garder le contact avec les locaux. Et surveiller les autres.

— Vous ne craignez pas que Bill réagisse après les deux morts ? demanda Malko.

Le Derviche le regarda, presque absent.

— Non, Bill a des problèmes en ce moment avec le chef de la police qui trouve qu'il prend trop de poids. Dans cette affaire, il a agi pour son compte. Il ne fera pas de vagues. Mais ils vont envoyer quelqu'un pour remplacer Rachid. Nous n'avons pas beaucoup de temps.

— Je sais, dit Malko. Le Derviche se leva.

— Alors, demain matin. Six heures ?

— Six heures.

Il restait à prévenir Rhonda.

La jeune femme devait être douée d'un sixième sens elle aussi, car à peine Malko eut-il pénétré dans la chambre qu'elle le fixa avec inquiétude.

— Que se passe-t-il ?

Il s'assit sur le lit, lui sourit.

— Je vais être obligé de prendre le bateau pour une journée.

— Je vais avec toi.

Le cri du cœur. Malko ouvrit la bouche et la referma tant les traits de la jeune Australienne exprimaient de détermination.

— Mais tes blessures ?

— Je ne me mettrai pas au soleil, dit-elle. Le docteur m'a dit qu'il n'y avait rien à faire qu'à me nettoyer tous les jours et à prendre des calmants si j'avais trop mal. De toute façon, tu ne connais pas assez le bateau.

La cause était entendue. Au fond, Malko n'était pas mécontent d'emmener Rhonda. Un kidnapping suffisait. Bill pouvait avoir envie de se venger. Ou les amis de Rachid Mounir.

— Vous êtes sûr de votre repérage ?

Le Derviche observait Malko plein de méfiance.

Depuis une heure ils tournaient en rond, marchant au sondeur, cherchant le sec. Rhonda, allongée sur le divan du carré, ne pouvait guère les aider. Malko avait pourtant scrupuleusement suivi le cap indiqué. Mais le fond se maintenait désespérément à 25 mètres. Il donna un nouveau tour de barre et partit vers l'ouest.

Dix minutes plus tard, un objet blanc flottant sur la houle attira son regard. La bouée.

L'Israélien l'avait vue aussi.

— C'est ça ? demanda-t-il.

— C'est ça, dit Malko.

Il coupa les diesels et le *Koala* se rapprocha doucement du récif. Jusqu'à ce qu'on puisse apercevoir le corail jaunâtre, au ras de l'eau. Le Derviche regardait, fasciné. Malko tendit la main vers la gauche.

— Le *Laconia B* est là.

— Je veux aller le voir.

Malko haussa les épaules.

— C'est trop tard pour aujourd'hui, il va bientôt faire nuit. Il y a seulement une bouteille. Allons mouiller à Denis. Nous coucherons là-

bas et nous ferons recharger les bouteilles. Demain, nous reviendrons tôt et vous pourrez plonger.

Ils étaient partis plus tard que prévu et leurs recherches avaient pris pas mal de temps. L'Israélien accepta à regret.

— Très bien, allons à Denis.

Malko remettait déjà en route. Pour la bonne réalisation de son plan, il était indispensable qu'il mouille à Denis. Mais cela, le Derviche ne le savait pas... À 15 nœuds, le *Koala* mit le cap sur la bande de terre de la petite île. Le Derviche suivit la bouée des yeux tant qu'elle fut visible. Il serait bien resté dans le youyou. Malko remarqua qu'il ne quittait pas une sorte de saharienne avec de grandes poches. Dans l'une d'elles se dessinait à travers le tissu la forme d'un revolver à canon court.

À la moindre alerte, le Derviche agirait le premier. Un professionnel de sa classe ne restait vivant qu'avec de bons réflexes. Malko se dit qu'il allait avoir besoin de beaucoup de chance.

Pour la cargaison du *Laconia B*, l'agent Israélien était prêt à tuer. Même Malko.

CHAPITRE XX

— À gauche... Doucement... Tout droit. Attention, il y en a un gros à droite.

Debout à l'avant du *Koala*, le Derviche guidait Malko à travers les têtes de corail hérissant la passe menant au mouillage de Denis. Le paysage n'avait guère changé depuis leur dernier passage. Rhonda souffrait beaucoup, prostrée sur le divan du carré. Malko, en sueur, luttait pour ses hélices et sa coque. Enfin, le Derviche fit un grand geste.

— C'est clair devant, annonça-t-il. Plus que du sable.

Ils se trouvaient à cent mètres du rivage. Déjà, une pirogue venait vers eux. Le Derviche revint vers l'arrière après avoir jeté l'ancre et commença à sortir les bouteilles à recharger. C'étaient les mêmes Noirs. Ravis de la perspective d'une caisse de bière, ils chargèrent les bouteilles dans leur esquif avec enthousiasme.

— Je vais avec eux, dit Malko. Pour leur montrer. Ils reviendront vous chercher avec Rhonda.

Cette fois, il y avait peu de chances que l'on vienne les déranger. Malko sauta à bord. Tandis que la pirogue s'éloignait vers le rivage en roulant, il se demanda s'il n'avait pas trop présumé de ses forces, s'il ne s'était pas embarqué dans une aventure impossible. Il se tourna vers un des Noirs et demanda :

— Pourquoi on ne fait pas sauter les coraux pour rendre la passe plus facile ?

L'autre éclata de rire.

— Moi pas savoi'. Demande bou'geois quand là.

— Na pas explosifs ?

— Si, na tant... fit le Noir.

Visiblement, cela dépassait sa compétence.

Malko écrasa un moustique et se leva. La lueur jaunâtre d'une lampe à pétrole éclairait faiblement la véranda. On entendait le teuf-teuf du compresseur rechargeant les bouteilles. Rhonda essayait de trouver le sommeil, sous les palmes d'un grand ventilateur.

— Je vais voir si tout se passe bien avec les bouteilles, dit-il. Si possible, je vais les faire monter à bord ce soir. Sinon, nous serons retardés pour partir demain matin.

Le Derviche bâilla, il n'était pas habitué à la mer et la fatigue se lisait sur ses traits tirés.

— Je vous laisse faire, dit-il. Je vais me coucher. À demain.

— À demain, dit Malko.

Il descendit les marches de bois et traversa la pelouse. Il était tout aussi fatigué que l'Israélien, mais ne pouvait pas encore se coucher. La machine infernale était en route et il ne pouvait plus l'arrêter. Sauf en se suicidant. Lui et Rhonda occupaient une des chambres du bungalow, le Derviche l'autre. Il se retourna pour vérifier que l'Israélien ne le suivait pas, mais ce dernier avait déjà disparu dans le bungalow. Malko contourna le grand hangar plat où on faisait sécher les noix de coco et fila vers le compresseur.

Le tranchant du poignard entama facilement le caoutchouc noir du tuyau reliant la bouteille d'oxygène à l'embout. Avec un léger crissement, il enfonça dans la matière noire et les deux parties retombèrent, séparées.

Malko tourna la tête, surveillant la porte du carré, mais ne rencontra que le sourire de Rhonda, étendue à sa place habituelle, ils se trouvaient depuis une dizaine de minutes au-dessus du *Laconia B*. Il était encore très tôt et ils auraient bien un peu prolongé leur repos à Denis, mais le Derviche ne tenait pas en place. Il voulait plonger, aller contempler le *Laconia B* de ses propres yeux. En ce moment, il se trouvait sur le flying-deck, attendant que Malko ressorte avec le matériel de plongée.

Celui-ci essuya son front brusquement couvert d'une sueur froide. Dans l'étroite cabine avant chahutée par la houle, il avait presque le mal de mer. Il en était à la partie la plus délicate de son plan. Si l'agent israélien avait le moindre soupçon, il l'abattait sur-le-champ.

Rapidement, il dissimula sous une toile le tuyau qu'il venait de sectionner et commença à enfiler la combinaison. Il restait un seul appareillage de plongée en état de fonctionnement. Celui qu'il allait passer sur son dos. Deux bouteilles accolées afin de se donner une autonomie de soixante minutes.

Le caoutchouc sur le dos, il se mit à transpirer abondamment. Il acheva de s'équiper ; la montre, le profondimètre, le poignard attaché à la jambe, le masque, les palmes. Il essaya la grosse lampe jaune et enfin, enfila le harnais des bouteilles, titubant à cause du roulis.

Cela aurait été plus facile si Rhonda l'avait aidé, mais elle en était incapable. Pourvu que le Derviche ne s'impatiente pas. Les bouteilles arrimées, Malko fouilla dans un sac qu'il avait rapporté de Denis, la

veille, avec les bouteilles, et en sortit six pains de plastic de 200 grammes, équipés chacun d'un détonateur pouvant fonctionner sous l'eau. Le fil qui les reliait mesurait plus de cent mètres et c'est ce qui était le plus lourd. Malko accrocha le sac contenant le tout à sa ceinture et sortit de la cabine, marchant tant bien que mal sur ses palmes. Impossible de les enfiler au dernier moment.

Il ne pouvait pas se permettre de rater : le Derviche ne lui donnerait sûrement pas une seconde chance...

Il traversa le carré, la lampe jaune dans la main gauche et sourit au passage à Rhonda. Il ne l'avait pas mise dans le secret. Dans quelques minutes il allait savoir si son plan était une chimère ou une réalité. Il émergea sur le pont arrière, s'arrêta pour reprendre son souffle et fit glisser le masque sur son visage.

De la dunette, le Derviche l'aperçut. Aussitôt, l'Israélien descendit l'échelle. Malko vit la surprise dans son regard et tout de suite la méfiance.

— Où est mon équipement ? demanda-t-il. Pourquoi ne m'attendez-vous pas ? Où allez-vous ?

Malko réussit à s'extraire un sourire innocent.

— Avec cet équipement, je ne peux aller qu'à un seul endroit, fit-il. Sous l'eau. Le vôtre vous attend. Mais je crois que vous feriez mieux de vous équiper ici, dehors. Dans la cabine ce n'est pas facile...

Il essayait de rassurer l'Israélien avec des propos banals, mais le Derviche, les yeux glacés, pointa son index sur le sac qui pendait à sa ceinture.

— Qu'est-ce que c'est que ça ?

Malko sentait que l'Israélien était pris de court, qu'il ne comprenait pas encore, mais que son inconscient lui disait que quelque chose ne tournait pas rond. Il lui restait quelques secondes pour sortir du pétrin. Endormir sa méfiance.

— J'ai pris des explosifs, dit-il. Au cas où des écoutes auraient été bloquées par le naufrage...

C'était plausible.

— Attendez-moi, dit le Derviche, d'un ton sans réplique, je vais m'équiper.

Il plongea dans le carré. Malko fit un pas de côté, disparaissant de son champ visuel. Il lui restait exactement dix secondes. D'un élan de tout son corps, il se hissa sur le bastingage, le dos à l'eau. Il ajusta le masque, tourna la manette du détendeur, aspira sa première goulée d'air. Il ne l'avait pas expirée que le Derviche surgissait du carré le tuyau sectionné à la main.

— Qu'est-ce que ça veut dire ? Que...

Malko n'entendit pas la suite. Le poids des bouteilles le tira en arrière et il bascula dans l'eau le long de la coque, dans une gerbe d'éclaboussures. L'eau se referma sur lui, il pénétra dans un autre monde et fila vers le fond, battant des pieds aussi vite qu'il le pouvait. Le Derviche, privé d'équipement de plongée n'avait aucun moyen de le poursuivre.

Dès qu'il fut à une dizaine de mètres, il s'orienta, respirant régulièrement pour ne pas se fatiguer trop vite. Cinq minutes plus tard, les mâts de charge du *Laconia B* apparurent dans la lumière de sa lampe. Le cargo n'avait pas bougé. Malko franchit la falaise de corail à laquelle il était appuyé et gagna le pont. Là, il fit une pause, reprenant son souffle et cherchant à identifier les éléments dont il avait besoin.

Brusquement, il fut pris de panique devant la grandeur du cargo. Ce n'était pas possible que les quelques centaines de grammes d'explosifs qu'il avait parviennent à faire basculer une masse de 15 000 tonnes et de plus de 100 mètres de long. Il se sentait minuscule sur ce pont noyé, un peu incliné. Pour se remonter le moral, il se mit à la recherche de l'élément fondamental de son plan : le dégagement d'air de *l'upper wing tank*, côté bâbord. Il lui fallut près de cinq minutes pour l'identifier, au milieu des tuyauteries de tous genres qui couraient sur le pont.

Malko l'examina et son cœur se mit à battre plus fort. Comme prévu, il était verrouillé. Donc le ballast contenait bien de l'air. Tout son plan reposait sur une idée simple.

Le *Laconia B* comportait de chaque côté de son pont, sur toute sa longueur, comme tous les cargos, des ballasts numérotés de 1 à 6. Lorsque le cargo naviguait à vide, ces ballasts étaient remplis d'eau, pour lui donner une bonne assise. Lorsqu'il était chargé, ils étaient remplis d'air.

Le numéro 1 contenait 134 m³, le 2, 256, le 3, 119, le 4 : 178, le 5 : 196 et le 6, celui au-dessus duquel Malko se trouvait : 315 m³.

En tout, 1 198 m³, soit autant de tonnes de poussée ascensionnelle s'il libérait d'un coup tout l'air accumulé dans les six ballasts, en faisant sauter leurs dégagements d'air. C'est cette poussée ascensionnelle qui, d'après ses calculs devait faire basculer le *Laconia* sur son axe. Si le fond de corail avait continué, il se serait seulement couché sur le côté. Comme la falaise s'arrêtait net, il devait rouler dans l'abîme ouvert à son tribord.

Malko consulta sa montre : déjà 17 minutes.

L'inclinaison du *Laconia* allait aider la poussée à le basculer dans le grand fond.

C'était l'unique astuce permettant à un seul homme de déplacer un cargo de 15 000 tonnes, enfoui sous vingt mètres d'eau.

Fiévreusement, Malko ouvrit son sac noir et chercha une membrure sur le pont pour disposer son explosif, afin d'obtenir un effet de déchirement maximum. Il la trouva facilement, fixa le plastic, amorça la pastille de fulminate et commença à dérouler son fil, en direction du ballast numéro 2. Il avait vérifié sur les plans l'épaisseur de la tôle : 15,5 millimètres. Elle ne devait pas résister.

Tout l'air emprisonné dans les six ballasts allait s'évader d'un coup, provoquant une formidable poussée ascensionnelle, grâce à l'autre rangée de ballasts demeurant pleins d'air. Si ses calculs étaient exacts... En sueur derrière son masque, il s'affaira, cherchant la seconde membrure.

Dix-neuf minutes. Il avait épuisé la moitié de sa réserve d'air.

Malko sentait son cœur battre comme un marteau-pilon contre sa cage thoracique. La nervosité poussait son sang des extrémités au centre de son corps, par besoin d'oxygène. Il pouvait sentir son diaphragme se contracter et se dilater au rythme de sa respiration. Il lui sembla soudain que le silence qui le baignait était celui de la mort.

Accroché au bastingage, il observa son œuvre. Le fil noir se perdait dans l'obscurité, serpentant le long du pont. Le long de chaque colonne de dégagement d'air de chaque ballast, il y avait maintenant un pain d'explosif.

Il regarda sa montre. Il lui restait quatre minutes d'air. Se penchant, il arma le détonateur à retardement, le mettant sur dix minutes. Le temps de remonter. Il balaya du regard le pont du cargo. Si tout se passait bien, il serait le dernier être vivant à l'avoir contemplé.

Lâchant le bastingage, il battit des pieds, filant vers la surface, prenant bien soin de ne pas dépasser ses bulles.

Le compte à rebours avait commencé.

La remontée lui sembla infiniment longue. Il creva la surface de l'océan Indien, après avoir fait un palier de décompression, le cœur battant à 130 pulsations-minute. Arrachant son masque, il aspira avidement une goulée d'air frais et regarda où il se trouvait. Le *Koala* se balançait à 300 mètres environ. Il savait qu'il n'aurait pas le temps de le regagner avant l'explosion.

Il se mit à nager sur le dos, lentement, à cause de son épuisement. Il n'avait pas parcouru cinquante mètres que la mer sembla se mettre à bouillir.

Assez loin de lui heureusement. Il s'arrêta de nager, contemplant l'écume blanche qui bouillonnait, les grosses bulles en train de crever la surface. Grisé de joie. Son explosif avait fonctionné. Mais il ignorait

si le *Laconia B* avait bien basculé dans la fosse à plusieurs centaines de mètres de la surface... Il lui faudrait replonger. Pour l'instant, il n'en était pas question. Le plus dur restait à faire : convaincre le Derviche de ne pas le tuer...

Il se remit à nager, tantôt sur le dos, tantôt en crawl. Le *Koala* grandissait. Il aperçut bientôt la silhouette de l'Israélien qui le regardait venir, penché sur le bastingage. Dès qu'il fut à portée de voix, le Derviche hurla :

— Qu'est-ce que vous avez fait, salaud ?

Dans la main droite, il brandissait un petit Smith et Wesson au méchant museau noir et camus. Ses traits étaient convulsés de haine et d'angoisse. Malko se dit qu'il allait avoir du mal à survivre au *Laconia B*.

CHAPITRE XXI

Malko s'immobilisa, le dos au bastingage, le cœur battant la chamade, à la limite de l'évanouissement. Il se débarrassa des bouteilles, jeta son masque, arracha ses palmes et se sentit un peu mieux. Après l'avoir aidé à monter, le Derviche lui faisait face, statufié. Rhonda s'était soulevée, inquiète, à cause de l'arme et des cris de l'Israélien. Les bouillonnements à la surface de la mer s'étaient calmés.

De nouveau, il n'y avait plus que la houle qui berçait doucement le *Koala*.

— Qu'avez-vous fait ? répéta l'Israélien.

Il avait rentré son 60 Stainless, mais son poing restait crispé dessus au fond de sa poche. Il paraissait hors de lui et dangereux.

— J'ai travaillé pour vous, dit Malko d'une voix lasse.

Le Derviche lui jeta un regard aigu.

— Vous mentez. Sinon, vous ne m'auriez pas empêché de vous suivre. Il y a eu une explosion. Pourquoi faire ? Qu'est-ce que c'était ?

Les mots se bousculaient dans sa bouche. Malko sentit que c'était inutile de prolonger le suspense.

— Le *Laconia B* a échappé définitivement à vos ennemis, dit-il, si ce que j'ai été faire a marché.

Le Derviche le regarda avec une expression d'incompréhension marquée dans ses yeux bleus.

— Que voulez-vous dire ?

— Grâce à une astuce technique, expliqua Malko, j'espère avoir pu faire basculer le *Laconia* à une profondeur où personne n'ira le chercher. Je vous avais expliqué qu'il était en équilibre au bord de la grande faille.

— Vous n'avez pas accompli cela tout seul, fit l'Israélien, soupçonneux. C'est impossible. Vous n'aviez que quelques centaines de grammes d'explosifs. Ne me racontez pas d'histoires.

Malko s'essuya les yeux rougis par l'eau de mer. Ils pleuraient.

— Je ne vous raconte pas d'histoires, dit-il. Ce n'est pas une improvisation et j'étais seul. Aucun homme-grenouille d'aucun pays ne m'a aidé... Voilà comment j'ai fait.

Le Derviche écouta les explications techniques. Peu à peu, Malko

voyait l'horreur remplacer la stupéfaction sur ses traits. Il avait pâli. Visiblement son cerveau refusait d'enregistrer l'information que Malko venait de lui communiquer.

— Vous voulez dire, fit-il lentement, que vous nous empêchez de récupérer la cargaison du *Laconia B*. Contrairement à la promesse de Washington ? Qu'elle est perdue pour nous ?

— Il n'y a jamais eu de promesse de Washington, avoua Malko. C'est une invention à moi. Il fallait procéder à l'échange des otages. Jamais la Company n'a envisagé de vous laisser entrer en possession de cet oxyde d'uranium. Par contre, les autres auraient certainement fini par s'en emparer. Je vous ai rendu service. Je suis désolé de vous avoir menti.

Les deux hommes étaient face à face sur la plage arrière, balancés par un léger roulis. Le vent était tombé et les mots se détachaient nettement sur le bruit léger de la houle contre la coque du Koala.

Les traits du Derviche se tirèrent brutalement vers le bas, comme s'il allait se mettre à pleurer.

— Vous nous avez trompés depuis le début, fit-il d'une voix blanche.

— Vous devez comprendre mon attitude, dit Malko.

Les veines temporales de l'Israélien semblaient sur le point d'éclater. Sa main droite ressortit de sa poche, armée du Smith et Wesson. Malko recula jusqu'au bastingage, fixant le canon de l'arme. Les yeux bleus du Derviche semblaient deux morceaux de verre. Il n'y avait plus rien à dire, ni à faire. Le Derviche allait le tuer. Parce que c'était son travail. Son droit aussi. Malko avait pris sciemment le risque.

Le temps semblait s'être arrêté. L'Israélien releva l'arme à l'horizontale. Malko le devinait en proie à un affreux trouble intérieur. Ce n'était sûrement pas un assassin, un homme qui tuait de gaieté de cœur. Mais il allait quand même abattre Malko. Ce dernier vit les doigts se crispier sur la crosse, le chien partir en arrière.

Son champ de vision semblait s'être rétréci au canon noir de l'arme.

Soudain, le Derviche ouvrit la bouche, comme s'il suffoquait, puis son visage se tordit en une grimace exprimant une douleur insupportable. Les muscles de sa mâchoire saillirent, il acheva son geste, ramenant le chien du Python en arrière, appuya sur la détente. Mais son geste était déjà flou. Malko eut le temps de glisser de côté et la balle s'enfonça dans le bastingage. Alors, seulement, il aperçut la flèche d'acier profondément plantée dans le dos de l'Israélien.

Celui-ci n'eut pas la force de faire revenir le chien en arrière pour tirer un second coup. Il tituba comme si le bateau était en pleine tempête, s'accrochant au siège de pêche, puis à une des cannes. Les

yeux déjà vitreux, la bouche ouverte. Il eut une violente quinte de toux et cracha un jet de sang. Son arme lui échappa et tomba sur le pont, glissant dans la rigole destinée à évacuer le sang des poissons.

Puis il tomba en avant. D'abord sur un genou, essayant encore de se relever, enfin, à plat-ventre. La tige d'acier dépassait de son dos, de cinquante centimètres. Le harpon avait dû traverser le cœur ou déchirer l'aorte, provoquant une hémorragie massive. Malko aperçut enfin Rhonda debout devant la porte du carré, un fusil lance-harpon à la main. Uniquement vêtue d'un slip de bain et du grand pansement recouvrant tout son dos. Les yeux agrandis d'horreur. Elle lâcha l'arme et tituba vers Malko, prise de sanglots hystériques.

— *My God !* Il faut le soigner. Je ne voulais pas, mais il allait te tuer. Il m'avait dit qu'il te tuerait dès que tu reviendrais... Je ne voulais pas. J'ai été chercher le fusil.

Malko regarda la tache de sang qui suintait sur le pont, après avoir imbibé la chemise de l'Israélien. Le corps du Derviche, balancé par la houle, semblait encore vivant. Malko s'agenouilla près de lui, souleva la tête, examinant ses yeux. Ils étaient fixes, vitreux, comme ceux des poissons qu'on ramenait. Doucement, il les lui ferma... Il n'éprouvait aucune haine pour l'homme qui avait voulu le tuer. Ils étaient tous deux pris dans le même mécanisme impitoyable de la raison d'État... Sans plus de raison de se haïr. Il se releva et entoura de son bras les épaules de Rhonda, qui sanglotait, accrochée au siège de pêche.

— Calme-toi, dit-il, tu m'as sûrement sauvé la vie.

Maintenant, il n'avait qu'une envie : quitter cet endroit. Fuir loin. Il détourna les yeux du pont où l'Israélien continuait à se vider de son sang. Il se sentait atrocement fatigué et pourtant, il devait effectuer la vérification indispensable. Voir si le *Laconia B* avait bien disparu.

— Il faut que j'y retourne, dit-il à Rhonda. Ensuite, je n'aurai plus le courage.

Heureusement, il n'avait pas ôté la combinaison. Il alla chercher une bouteille pleine et s'équipa de nouveau : les palmes, le masque, les dernières bouteilles jumelles.

Rhonda le regardait s'équiper sans un mot, retenant ses sanglots. Malko glissa dans le sang répandu et faillit tomber. Il fut presque soulagé de se laisser couler dans l'eau tiède.

De nouveau, ce fut le silence et l'univers ouaté sous-marin. La lampe éclaira un banc de poissons multicolores avec tous un point noir sur le dos.

Il mit sept minutes exactement à atteindre la faille où s'était niché le cargo coulé. Écarquillant les yeux, la lampe à bout de bras. Son cœur manqua s'arrêter de battre : les traits obliques des mâts de charge se dressaient sur l'eau ! Puis, en s'approchant plus, il réalisa

que ce n'était qu'une illusion d'optique. Plus il se rapprochait, plus sa tension augmentait. Il arriva au bord de la première marche et s'arrêta, balayant l'espace devant lui avec sa lampe.

Rien. Il n'y avait plus rien sur la « marche » qui avait abrité le *Laconia B*.

Son plan avait fonctionné.

Pour être certain de ne pas être le jouet d'une illusion, il se mit à descendre lentement le long de la falaise corallienne, cherchant des traces. Il en vit. Partout le corail était arraché, écrasé.

Il arriva au fond, s'immobilisa et commença à l'explorer. Une aspérité accrocha son regard. Il s'approcha et cette fois cria de joie sous son masque. Une pale d'hélice en cuivre était fichée dans le corail du fond, comme un coin ! Arrachée lorsque le cargo avait basculé. Trop lourde, hélas, pour qu'il la remonte... Il vérifia sa montre. Deux minutes encore.

Il traversa les vingt mètres de la « marche », arrivant au bord de la falaise verticale. Là où le *Laconia* s'était englouti. Il braqua sa lampe vers le fond, n'éclaira que l'eau verte et glauque. Le cargo gisait là, par plusieurs centaines de mètres de fond. Intouchable, inatteignable.

D'un battement de pied, il partit vers la surface. Ses poumons allaient exploser. La fatigue.

Malko crut qu'il ne parviendrait pas à regagner le *Koala*. Rhonda ne pouvait pas l'aider, à cause de sa blessure et il crut qu'il n'arriverait pas à se hisser le long de la coque. Il bascula comme un paquet sur le pont, au bord de la syncope. Enfin, c'était fini. Il se débarrassa de la combinaison et se laissa tomber dans le siège de pêche, fixant le cadavre du Derviche.

Quel gâchis.

— Qu'en faisons-nous ? demanda Rhonda.

Malko n'en pouvait plus d'être sur ce bateau qui bougeait.

— Allons à Denis, dit-il. Nous dormirons au mouillage.

Il monta sur la dunette et mit en marche après avoir relevé l'ancre. Cela lui fit quelque chose de voir s'éloigner l'endroit où il s'était passé tant de choses. La mer ne gardait aucune trace des drames.

Il se retourna vers le corps ballotté sur la plage arrière. Qu'en faire ?

Pas question de revenir avec à Mahé. On lui poserait trop de questions. Le rendre aux Israéliens posait aussi des problèmes insolubles... Il ne restait qu'une solution qui répugnait à Malko mais pourtant la seule possible.

— Prends la barre en bas, cria-t-il à Rhonda.

Il descendit, s'approcha du mort, s'accroupit sur le pont. Il fouilla toutes ses poches, en extrayant ce qu'il trouvait, même la monnaie. Il en fit un paquet qu'il enveloppa dans une serviette, sans rien regarder. Le Derviche avait droit au respect. Cela serait discrètement déposé à une ambassade israélienne. Ils comprendraient.

Puis, il ôta la ceinture de plomb de la combinaison de plongée et la serra solidement autour de la taille du mort. Le plus dur restait à faire. Il crut qu'il ne parviendrait jamais à le faire passer par-dessus bord. Il ne voulait surtout pas demander l'aide de Rhonda... Il lutta pendant plusieurs minutes avec le cadavre qui semblait s'accrocher au bastingage. Malko était en sueur. Enfin, d'un dernier effort, il prit les jambes et le Derviche bascula dans l'eau émeraude, coulant immédiatement...

Malko fixa le sillage longuement, recueilli, pensant à l'homme qui venait de mourir, anonymement, et qui n'aurait pas de tombe. Comme les marins. Le Derviche était un homme courageux. Il ne saurait jamais son vrai nom.

Il prit un seau, le plongea dans la mer et inonda le pont, poussant le sang dans les rigoles latérales. En deux giclées, il n'y eut plus aucune trace.

Rhonda émergea du carré et vit le pont nettoyé et vide de cadavre. Sans rien dire, elle rentra aussitôt et alla s'allonger sur le canapé.

Un groupe de Sterns passa en piaillant au-dessus du bateau. Les cocotiers de Denis Island grossissaient derrière l'écume blanche de la barrière de corail entourant l'île.

Malko se dit qu'un jour, il irait en Israël planter un arbre à la mémoire du Derviche qui était mort pour rien.

Il s'approcha du gros Drakkar émetteur-récepteur, chercha la fréquence 2149, appuya sur le bouton et mit en marche l'émetteur.

— Z.P.Q. Ici Z.P.Q. Vous m'entendez ?

— Je vous reçois. *Over*, fit la voix de Willard Troy au milieu des grésillements.

L'Américain devait être à l'écoute depuis le départ de Malko. Celui-ci souffla dans le micro et annonça d'une voix lente et distincte.

— Le Marlin a cassé sa ligne. Je répète. Le Marlin a cassé sa ligne. *Over*.

- {1} Espadon.
- {2} Flying deck : sorte de dunette surélevée particulière aux bateaux équipés pour la pêche au gros.
- {3} Commando chargé de jeter les morts dans les fours crématoires.
- {4} Les services spéciaux d'Israël.
- {5} Contractuels.
- {6} Noix de coco jumelles, particulières aux Seychelles, en forme de fesses.
- {7} Patron en créole
- {8} Criminal Investigation Départaïent. Police politique, également.
- {9} Noirs.
- {10} Technical Division.
- {11} Seychelles People United Party.
- {12} Que voulez-vous ? Mark est là ?
- {13} Conasse.
- {14} 46 millions anciens.
- {15} L'armée israélienne.
- {16} Ça va, patron ?
- {17} Comme ci, comme ça.
- {18} Je veux que tu ailles de plus en plus profond.
- {19} Mords-moi ! Mords-moi fort !
- {20} Foutez le camp.
- {21} Je crois que je t'aime.
- {22} Tu vas, petite fille ?
- {23} Je vais te repasser les fesses.